

Le Verbe

voir • penser • croire

GALILÉE ? un malcommode

dossier

HISTOIRE

avec

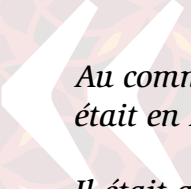
Mathieu Bock-Côté

Thérèse Nadeau-Lacour

Jean-Baptiste Noé

Jean Sévillia

Prix régulier : 12 \$
Février • mars 2016



*Au commencement était le Verbe, et le Verbe
était en Dieu, et le Verbe était Dieu.*

Il était au commencement en Dieu.

*Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait
rien de ce qui existe.*

*En lui était la vie, et la vie était la lumière
des hommes,*

*Et la lumière luit dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont point reçue.*

*La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout
homme, venait dans le monde.*

*Le Verbe était dans le monde, et le monde
par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.*

Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

*Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi
nous, et nous avons vu sa gloire, gloire
comme celle qu'un fils unique tient de son
Père, tout plein de grâce et de vérité.*



– Jean 1,1-5.9-11.14

Je ressens, donc #JeSuis

Lors des divers événements tragiques ayant eu lieu l'année dernière, un nouveau mode d'expression de la sympathie fut de signifier au monde entier que #NousSommes ceci ou cela: #JeSuisCharlie, #JeSuisParis, #JeSuisMalien, etc.

En guise de solidarité envers les victimes, les réseaux sociaux s'enflammaient en quelques minutes seulement à la suite d'un attentat terroriste, d'une attaque, d'une catastrophe naturelle.

Le bémol avec les dièses

Depuis lors, le célèbre *cogito, ergo sum* de Descartes semble remanié à la saveur de notre siècle épidermique: *sentio, ergo sum*; je sens, donc je suis. Les émotions sont aussi intenses qu'éphémères. Jusqu'au prochain massacre.

Je ne fustige pas la compassion. Elle est nécessaire. J'en ai contre tous ses succédanés. Est-ce que le #JeSuisCeciOuCela est un pas vers une conversion, ou est-ce plutôt un mot-clic qui pacifie ma bonne conscience?

À la fin de l'année, nous avons été Charlie, puis le chanteur d'un groupe rock décédé d'*overdose*, puis nous sommes Paris, et enfin #JeSuis un béluga menacé d'extinction. Il y a là, j'imagine, quelque chose de profondément humain. Nous voulons être

la personne qui souffre. Le Christ lui-même a pris la place du pécheur sur la croix.

De fait, bien avant nous, Jésus a popularisé la tendance du verbe être.

Visualisons la scène. Jésus débarque au milieu de ses disciples et leur lance tout bonnement: «Salut, les gars! En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, #JeSuis.» (Le tout, non sans rappeler ce qu'un certain buisson avait murmuré à Moïse: #JeSuisCeluiQuiSuis.)

Les Douze sont bouche bée.

Cela dit, si notre monde a un urgent besoin de compassion, il n'a pas moins besoin de personnes qui vivent dans leurs bottines, sans se projeter sans cesse dans la vie des autres.

Laissons-nous inspirer par cette audace du Christ. Soyons. Point. Le verbe, sans complément.

Les femmes à l'honneur

Dans un autre ordre d'idées, outre notre dossier qui présente quelques pages méconnues de l'histoire (p. 16), nous attirons votre attention sur quelques articles qui méritent au moins un coup d'œil.

D'abord, la nouvelle rubrique «Dans les draps» sera tenue par l'auteure

française Marianne Durano. Bien connue dans les milieux catholiques d'outre-mer, elle traitera de questions entourant la sexualité. Son premier papier traite de la «gestion» de la fertilité offerte par certaines entreprises à leurs employées, et de la vision prophétique de l'Église sur ces questions.

Ensuite, vous ne risquez pas de manquer le magnifique photoreportage de Marie Laliberté. Elle a visité pour nous quelques lieux importants liés à l'œuvre de Rosalie Cadron-Jetté. La jeune photographe a pu rencontrer des femmes ayant poursuivi une grossesse non prévue, quelques-uns de leurs enfants, ainsi que celles qui les accueillent quotidiennement.

Enfin, l'automne dernier, nous avons été charmés par les extraits du livre *Entre ciel et mère*, de Valérie Roberge-Dion, publiés sur le blogue des éditions Novalis (Les Carnets du parvis). Il nous fallait rencontrer cette jeune maman qui, durant les siestes de Flavie et Julien, a su écrire un livre sur la transmission de la foi aux enfants.

Un témoignage empreint de simplicité, de gratitude et de profondeur.

Nous pensons que vous apprécierez ce cinquième numéro du *Verbe*. En tout cas, nous pouvons dire que #NousSommesFiers de vous le présenter. ■

3 Édito
Antoine Malenfant

6 Courrier

7 Désintox
Sarah-Christine Bourihane

8 La langue
dans le bénitier
Brigitte Bédard

Dans une paroisse
près de chez vous
Brigitte Bédard

9 Monumental
Pascal Huot

10 Tranche de vie
La mère est calme
Antoine Malenfant

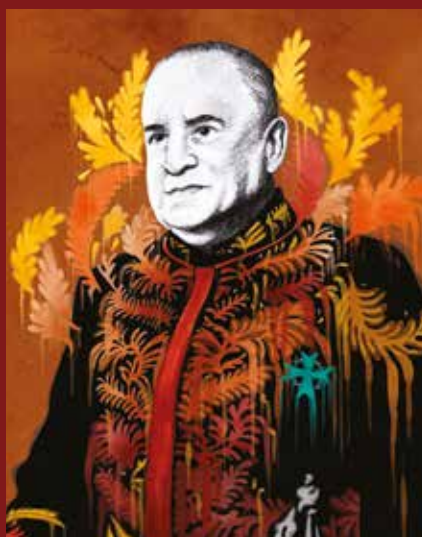


DOSSIER

HISTOIRE

16 D'ombre et
de lumière
Antoine Malenfant

18 Enquête
**L'homme derrière
la légende**
Yves Casgrain



26 Rencontre
**À rebours de
l'historiquement
correct**
Sarah-Christine Bourihane

30 Société
**Le mythe toxique
de la Grande
Noirceur**
Mathieu Bock-Côté

36 Controverse
**Lunette sur
Galilée**
Sarah-Christine Bourihane



42 Essai
**Le centre
paradoxal
de l'histoire**
Thérèse Nadeau-Lacour

50 Arguments
**Jésus est-il
une invention ?**
Shawn Paradis

54 Boussole
**De nos petites
histoires, jusqu'au
retour du Christ**
Benoît Boily

- 58** Photoreportage
**Rosalie,
lanterne de vie**
Marie Laliberté



- 65** Essai
Chemin de croix
Jean-Philippe Trottier

- 73** Vie de saints
Un zèle de sang
Sarah-Christine Bourihane



- 76** Prière
Prier debout
Jacques Gauthier

- 78** Iconostase
Entrée en Égypte
Jennifer Y. M. Lee

- 80** Classe de maître
**Sur les traces
de l'invisible**
Michaël Fortier

- 83** Piété pop
**C'est écrit
sur ton front !**
Brigitte Bédard



- 84** Dans les draps
**Les travailleuses
sans sexe**
Marianne Durano

- 86** Cathostyle
**Les dessous
du pichou**
Brigitte Bédard

- 88** Patate chaude
**Mostaccioli
au gingembre**
Dada & Soda

- 90** Bouquinerie

- 91** Dans vos oreilles
Florence Malenfant

- 93** Mosaïque

- 96** Artisans

- 98** Prochain numéro

La famille paroissiale

Je viens de lire le texte «Qu'est-ce qu'une famille?» de Fabrice Hadjadj, dans *Le Verbe* de septembre 2015. Texte très ardu, mais qui aborde des réalités inédites. L'auteur y présente trois caractéristiques de la famille qui peuvent s'appliquer à la réalité paroissiale. Ce rapprochement me remet en question en tant que curé de paroisse.

– «L'amour familial est essentiellement *un amour sans préférence*.» Car on ne choisit pas nos enfants, on ne choisit pas nos parents, et l'époux (ou l'épouse) devient bientôt différent de celui (celle) que nous avons épousé.

– «Dans la famille, le lien éducatif se fonde sur *une autorité sans compétence*.»

– «Dans la famille s'exerce *une liberté sans indépendance*.» Les membres de la famille sont tous dépendants les uns des autres pour les besoins les plus élémentaires ainsi que pour les projets les plus sublimes.

N'en est-il pas ainsi dans la paroisse? On ne choisit pas ses paroissiens, et on ne choisit pas son curé: on se reçoit mutuellement. La formation reçue au Séminaire est toujours déficiente par rapport à la réalité paroissiale avec ses multiples facettes. Nous avons tous besoin les uns des autres pour devenir une communauté paroissiale.

Alors surgit la question: est-ce là ce que nous désirons? Car nous constatons que notre monde déserte actuellement la communauté proche pour se tourner vers des réseaux. Ce furent d'abord des réseaux d'intérêts, et maintenant ce sont des réseaux virtuels. Qu'est-ce que ce sera demain? N'y a-t-il pas, en fait, un éloignement progressif? Et comme Église, la tentation est grande d'entrer dans un tel réseautage. Mais alors, ne risque-t-on pas d'entrer dans *un amour de préférence*, dans *une recherche de compétence* et dans *une liberté sans engagement*?

La réalité géographique de la paroisse, contre laquelle nous pestons parfois, ne serait-elle pas une protection contre le danger d'un perfectionnisme abstrait?

Nicolas Tremblay, prêtre, Saint-Félix de Dalquier

Bonjour, M. Tremblay,

Je suis ravi de l'écho qu'a pu avoir ce texte chez vous.

En effet, le rapprochement que vous faites avec la paroisse me semble très juste. En fait, je l'élargirais à l'idée de communauté. En ce sens que les communautés religieuses, par exemple, peuvent vivre en leur sein bien des situations analogues à celles vécues dans les familles.

Et la communauté paroissiale, vous le soulignez justement, n'échappe pas aux épreuves: n'ayant pas choisi le «prochain», il y est plus difficile de nous illusionner sur notre capacité d'aimer l'autre tel qu'il est... et non seulement s'il a les mêmes centres d'intérêt que nous.

Ainsi, la communauté n'est pas un club, une élite ou un réseau. C'est un corps, dont les membres, aussi différents les uns des autres soient-ils, œuvrent ensemble humblement au service de la tête, qui est le Christ.

L'Église n'est pas à l'abri de la tentation «managériale». Le projet de tel comité, le projet de tel prêtre ou de tel paroissien est-il vraiment volonté de Dieu? Vous avez bien raison: un texte comme celui d'Hadjadj nous aide et nous rappelle qu'aimer, c'est se donner et servir. Ce n'est pas aimer ce qui nous plaît ou ce qui fait notre affaire chez l'autre.

Bien cordialement,

Antoine Malenfant, rédacteur en chef

Prêtres

Bonjour, Brigitte Bédard!

Je viens vous féliciter pour le bel ouvrage que vous avez fait dans la dernière parution de la revue *Le Verbe*. Je suis cursilliste, je regarde chaque jour *La Victoire de l'Amour*, et les entrevues avec ces prêtres, je les ai beaucoup aimées. Je trouve positive celle faite avec le père Thierry-Joseph.

J'ai hâte que Luc Labrecque et Oikos évangélisation arrivent dans notre diocèse. Continuez votre beau travail!

Gisèle Pelletier, Rivière-du-Loup

PLEINS FEUX SUR BOSTON

Le film *Spotlight: Édition spéciale*, sorti sur nos écrans en novembre dernier, rend hommage au rôle primordial du journalisme d'enquête. Il met en scène le travail acharné et rigoureux d'une équipe de journalistes du *Boston Globe*, baptisée Spotlight, qui leur valut un prix Pulitzer.

Durant leur enquête, les chercheurs se sont heurtés au silence complice des institutions ecclésiastique, juridique et médiatique. Néanmoins, quelques brèches leur ont permis de découvrir l'existence d'un réseau de plusieurs dizaines de prêtres pédophiles déplacés d'une paroisse à une autre dans le diocèse de Boston.

Il va sans dire qu'il s'agit d'un grave scandale pour les victimes innocentes, pour leurs proches et pour l'Église.

En fait, il a été salutaire de mettre les prêtres pédophiles au banc des accusés. Pourquoi? Parce que le silence doit être brisé, la justice doit être rendue, et la miséricorde ne peut être réalisée sans l'aveu de la faiblesse.

Et si l'Église demandait miséricorde avant de la dispenser?

Mais ce *spot* médiatique qui a illuminé les torts causés par des membres du clergé dans différents pays durant les dernières décennies a laissé d'autres cas dans l'ombre.

Autre éclairage

Dans le film *Spotlight: Édition spéciale*, on voit l'équipe de journalistes s'entretenir au téléphone avec le psychothérapeute Richard Sipe. Ce dernier leur révèle que 6 % des prêtres auraient commis des actes pédophiles aux États-Unis, tout en évoquant la question de leur célibat.

L'importante enquête indépendante couramment nommée *John Jay report*, menée en 2004, révèle que 4 % des prêtres, entre 1950 et 2002 aux États-Unis, seraient pédophiles, faisant dans les deux tiers des cas des victimes ayant de 12 à 17 ans. Le pic est atteint à la fin des années 1970, et le nombre de cas diminue jusqu'à aujourd'hui.

Ces chiffres difficiles à lire pourraient nous faire croire que le problème de la pédophilie vient des prêtres et de leur célibat. Or, un rapport publié en 2008 par le Réseau irlandais de crise sur les viols (RCNI) relève que 50,8 % des agresseurs sont des parents, 34 % des voisins et amis et 3,4 % des figures d'autorité.

De plus, l'Église n'est pas la seule institution à être atteinte par ce fléau. En 2002, le Department of Education nous apprenait que de «6 à 10 % de tous les élèves inscrits dans les *public schools* seraient victimes d'agressions sexuelles pendant leur scolarité».

Avec raison, plusieurs voix ont exprimé leur désaccord de voir l'Église catholique prendre tous les coups. Le journaliste Tom Hoopes a remarqué qu'en 2002 les journaux californiens avaient consacré près de 2000 articles aux cas d'agressions sexuelles commis dans l'Église catholique, alors qu'on ne trouvait que quatre articles sur les découvertes du gouvernement fédéral d'agressions sexuelles dans les *public schools*, pourtant plus nombreux et plus actuels.

Les changements

Heureusement, les choses changent, tant du côté de la société civile que de l'institution ecclésiale. Le tabou s'est transformé en nécessité de parole.

L'Église, dans une attitude de «tolérance zéro», a pris plusieurs mesures pour que cesse le problème. Par exemple, elle s'est donné de nouveaux critères quant à la formation et à la sélection des futurs prêtres, ou d'autres pour dénoncer les prêtres devant la société civile dès le moindre signalement.

Devant le mystère du mal, nous, croyants, devons toujours garder cet éclairage, cet autre *spotlight*, que nous donne Benoît XVI: «La sainteté de l'Église consiste dans cette puissance de sanctification que Dieu y exerce malgré les péchés des hommes.» ■



Attendre le Messie

Au Québec, «attendre le Messie» n’a pas le même sens qu’en Europe, où l’on dit plutôt «être attendu comme le Messie», c’est-à-dire être attendu avec une grande impatience.

Dans les deux cas, l’expression fait référence à l’impatience du peuple d’Israël, qui espère la venue d’un Messie envoyé par Dieu pour les libérer (Is 61,1 et Jn 4,25-26), mais avec un sens très différent.

Selon le *Dictionnaire des expressions québécoises* de Pierre Desruisseaux, «attendre le Messie» veut tout simplement dire attendre pour rien. À une certaine époque, il n’était pas rare d’entendre les mères québécoises crier à leurs enfants surpris en séance de poireautage intensif : «Qu’est-ce tu fais là? T’attends-tu l’Messie?», en voulant dire : «Tu perds ton temps! Grouille-toi! Remue-toi!»

Les enfants comprenaient, car, de toute évidence, attendre le Messie, c’était attendre quelqu’un qui était déjà venu, et donc, une grosse perte de temps!

Une autre variante était à la mode. On répondait : «J’attends l’Messie» à quelqu’un qui nous dérangeait dans notre perte de temps, et dont on voulait se débarrasser. Ici, le «j’attends l’Messie» devait être accompagné d’un ton fermement agacé, sans équivoque.

L’expression s’emploie aussi en parlant d’une femme qui attend un enfant. Là, par contre, on n’attend pas pour rien.

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com



Mario Desrosiers, «jeune» curé de La Prairie

Mario est prêtre depuis deux ans et demi. Cette photo est celle de son ordination, le 14 juin 2013 à l’église de La Nativité de la Sainte-Vierge, à La Prairie (diocèse de Saint-Jean-Longueuil). C’est dans cette paroisse qu’il a fait son stage, qu’il a été ordonné et qu’il est devenu curé, six mois plus tard!

Quelquefois, l’Église est pas mal vite en affaires!

Vocation tardive – comme on dit –, Mario a redécouvert sa vocation à la fin de la quarantaine, alors qu’il avait décidé de l’ignorer, adolescent. «Enfant, je jouais à la messe! On me demandait ce que je voulais faire dans la vie, et je répondais : “Prêtre!” Dans les années 1970, comme c’était plutôt mal vu et comme j’avais peur d’être “catalogué”, j’ai décidé de laisser faire.»

Mario s’est donc marié. Lui et son épouse étaient bien déterminés à fonder une famille chrétienne avec leurs deux enfants. Cependant, le mariage n’a pas fonctionné. Ils se sont séparés et ont obtenu la nullité de mariage. «Je me disais que je me remarierais peut-être un jour, mais non. Finalement, j’ai décidé de rester célibataire et d’élever mes enfants ainsi. C’est avec le temps que la vocation est revenue.»

Visiblement heureux comme prêtre, Mario est très apprécié de sa communauté. La fin de semaine dernière, il a béni l’énorme bazar annuel organisé par La Corne d’abondance, qui attire chaque année des milliers de visiteurs.

«C’est très vivant et très diversifié, ici; c’est aussi urbain que rural. C’est une belle et grande communauté. J’aime faire connaître Jésus Christ!» Que demander de plus?



L'église de Notre-Dame- de-Bon-Désir

Si plusieurs touristes se rendent à Grandes-Bergeronnes dans la Haute-Côte-Nord pour faire l'observation des baleines, la municipalité jouit également d'une belle réputation pour son église.

Située à 26 km de Tadoussac, Grandes-Bergeronnes est déjà fréquentée par les Amérindiens, puis par les pêcheurs basques, avant d'être le lieu d'une mission établie en 1721 par le jésuite Pierre Laure, qui fait construire une chapelle l'année suivante. La mission est abandonnée en 1725.

Il faut attendre jusqu'en 1844 pour voir les premiers colons s'y établir. Pour les desservir, on érige en 1852 une chapelle consacrée à Sainte-Zoé, laquelle est détruite en 1858. Les paroissiens prennent possession de leur nouveau lieu de culte uniquement en 1869.

La mission de Sainte-Zoé devient une paroisse canonique en 1889 et porte désormais le nom de Notre-Dame-de-Bon-Désir. Suivant les plans de Joseph-Pierre Ouellet, un architecte de Québec, les paroissiens montent le parvis de leur église en 1915. Construite entièrement en bois, celle-ci n'a pas subi de changement important depuis sa construction, outre l'ajout d'un jubé supérieur en 1949. Son intérieur offre une symétrie visuelle parfaite.

Mais qu'en est-il de cette enviable réputation mentionnée plus haut ? Elle est due à une acoustique exceptionnelle, tributaire notamment à son plafond en demi-cercle. Il est d'ailleurs possible d'en profiter pleinement lors du Festival intime de musique classique qui s'y tient chaque année au mois de juillet. ■

LA MÈRE EST CALME

L'épopée maternelle de Valérie Roberge-Dion

Flavie, trois ans, se charge de notre photographie.
Toutes les deux, elles cuisinent des tartes en plastique
et font mille petits projets. Julien, dix mois, dort à poings fermés :
c'est l'heure de l'indispensable sieste matinale.
Chacun est à son poste, nous pouvons commencer
l'entrevue : rencontre avec Valérie Roberge-Dion, auteure d'*Entre ciel et mère*.

Valérie nous reçoit dans son salon, à Sainte-Foy. Elle sirote un décaf (le benjamin est encore allaité) et répond à nos questions avec un sourire qu'on retrouve sur le visage de ceux qui se savent aimés.

La jeune femme est bien connue des milieux cathos à Québec. Elle est, entre autres, membre du conseil d'administration du Tisonnier, très proche depuis des années du Centre de formation chrétienne Agapê, journaliste pigiste et membre du conseil de rédaction de la revue *Notre-Dame-du-Cap*.

Cela dit, nous sommes ici pour parler de son bouquin. Rapidement, nous réalisons tous les deux que ce n'était qu'un prétexte : elle va nous parler de sa vie.

Le sous-titre de son petit livre, à paraître ce mois-ci chez Novalis, trace ce qui pourrait être le programme d'une vie entière : *Spiritualité, vie de famille et autres acrobaties*. Valérie parle de maternité avec l'humilité d'une acrobate, consciente de la précarité, de la fragilité de chaque pas en avant sur le fil.

« Pour moi, la foi, c'est à la fois des repères, mais aussi une attitude d'être en marche. Allier le doute et la confiance. C'est beaucoup une posture d'équilibre, qui n'est pas tout le temps confortable, mais qui garde en marche. »

La jeune trentenaire est en marche. Elle voyage moins, c'est sûr, mais elle avance plus, bien plus. Après avoir gravi les sommets, savouré les moments de plein air et pèleriné à travers le monde, voilà qu'elle est appelée à marcher sur les eaux de la maternité.

La brise légère

Valérie Roberge-Dion est issue d'une famille catholique et a vécu entourée de ses parents et de ses trois sœurs. Toute son existence témoigne de la bienveillance du Père à son égard.

« Je viens d'une famille croyante. Pour moi, le message du Christ a toujours vraiment fait sens. Puis, naturellement, au fil des années, j'en suis venue à développer une relation avec Dieu. Je peux dire que je l'ai rencontré. Il n'y a pas un moment en particulier où je suis tombée de mon cheval... Mais quand même des moments marquants. »

Ce sont ces moments qu'elle voulait raconter dans *Entre ciel et mère*. Sa foi, profondément ancrée, repose sur l'expérience concrète d'un Dieu qui aime ses enfants.

« Il y a quelque chose de ma spiritualité qui est un peu transversal aussi, dans mon livre. C'est le début de mon introduction, c'est le lapsus que Flavie avait fait : "Notre Père qui est dans les yeux..." Pour moi, ce que j'essaie de →



partager dans ce livre-là, c'est que la vie est déjà pleine de spirituel. Parfois, il s'agit simplement de remarquer, de changer de regard, de remarquer les détails.

«Ça marque notre quotidien, très simplement... de remarquer les clins d'œil de Dieu dans les jours, dans les événements, dans les personnes.»

Mais cette histoire semble presque trop belle pour être vraie: une jeune femme grandit parmi des gens aimants, se trouve un époux lors du Congrès eucharistique de 2008 et ils fondent ensemble un foyer chrétien où poussent des marmots mignons comme tout. Au pinacle de ces réussites, elle couche sur papier ses réflexions sur la beauté de la maternité et sur la révélation de Dieu à travers les yeux des enfants...

Valérie s'empresse de nous rassurer. Sa meilleure amie, qui a lu le manuscrit, a un «quétainomètre très aiguisé». Nous confirmons: si le ton est souvent à l'humour, on y aborde des sujets sérieux, avec des images qui ne sont pas du tout empruntées à la *pasto-en-papier-mâché-aux-teintes-pastels*.

Les crises en voiture, le fameux sprint avant le souper, les dents des nourrissons qui poussent (surtout la nuit): Valérie Roberge-Dion n'est pas à côté de la réalité familiale; elle nage en plein dedans.

Pour naviguer en ce monde, il est aisé d'être serein quand les flots sont paisibles et que les vents sont favorables. Ce qui étonne, ce qui nous ouvre le Ciel, ici, c'est la paix d'une mère lorsque les rafales se font menaçantes.

La tempête

Il faut le dire, tout n'est pas parfait dans ce foyer. (Et nous ne parlons pas ici de la décoration ni de la propreté du comptoir de cuisine.)

Tout n'est pas parfait parce qu'il s'agit d'une famille bien réelle, faite de personnes en chair et en os, qui sont aux prises avec leurs limites.

Au-delà des petits problèmes quotidiens, la famille de Valérie traverse une épreuve qui modifie déjà un peu la vie de tous ses membres.

Lorsque nous lui demandons quelle est la mission de la famille aujourd'hui, de sa famille, Valérie hésite pour la première fois de notre rencontre. Puis, elle avance tout doucement.

«Il y a quelque chose d'un rayonnement...

«On a une petite fille qui fait de l'arthrite. De l'arthrite juvénile. On vient d'avoir le diagnostic cet automne. Alors là, on fait toute l'expérience des hôpitaux, des incertitudes, des découragements, etc.

«Flavie n'est même pas capable de marcher jusqu'au coin de la rue. Donc, le plein air, on oublie ça! C'est une expérience qui est assez intense. Je n'ai pas encore le recul pour en parler. Mais c'est sûr que ça marque présentement notre vie de famille.»

Valérie mesure bien la teneur du lien entre la mission de la famille et l'épreuve de la maladie: «Il y a un appel là-dedans. C'est très clair.» Un appel, une vocation, commune à tous les baptisés, de témoigner de l'amour infini de Dieu non seulement malgré les croix, mais à travers elles.

L'expérience de la foi entre alors dans une autre dimension, au-delà des mers connues, dépassant les limites cartographiées à ce jour.

Bien sûr, les parents feront tout ce qui est en leur pouvoir pour que Flavie croisse sur tous les plans, atténuant tant bien que mal les effets de sa maladie. Elle fera de la natation plutôt que de l'escalade.

Pour le reste, c'est le brouillard. Valérie avoue qu'elle n'a «pas le contrôle».

«On est très... impuissants.»

Dans la tempête, ce constat d'impuissance entrouvre l'écouille. À bien y regarder, l'impuissance appelle le Tout-Puissant.

Le phare

Sans doute, la foi de Valérie est profondément ancrée. Mais les hospitalisations de Flavie, les batteries de tests et les injections sont autant de bourrasques qui l'éprouvent.

«Je suis un peu déstabilisée parce que moi, d'habitude, je m'abandonne à Dieu, je fais confiance, parce que l'expérience me montre qu'il va être toujours là... Mais cet automne, de rendez-vous en rendez-vous, ça empire tout le temps!»

«Alors, c'est vraiment un dépassement dans l'expérience de foi que je vais être amenée à vivre. Puis, en même temps, il y a quelque chose de ma foi qui m'aide déjà dans



ma situation : toute la question du regard. C'est donc clair que la foi nous aide déjà dans cette situation. On ne sent pas que Dieu est absent, que Dieu n'est pas là. On le sent très présent, mais... Il y a une limite humaine qui est là.»

«C'est sûr que c'est dérangeant. Ça me remet en question. Pourquoi la maladie? C'est absurde. Pourquoi l'absurdité? Pourquoi les *bad lucks*?»

Le problème de l'existence du mal ne sera pas résolu ici. Ni le mystère de l'iniquité. Mais Valérie, lucide, entrevoit des pistes :

«[Cette épreuve permet] d'être solidaire des épreuves des autres. Je trouve que c'est grand. Et je trouve que ça fait partie de la vie : il faut assumer la vie dans le beau et dans le laid. C'est ça, être chrétien, au fait. C'est dans le noir que l'espérance prend chair, prend son sens.

«La richesse du message du Christ – et de sa vie – donne un paquet de pistes incroyables pour traverser tout ça !»

Le récit de voyage

Une question demeure : pourquoi écrire un bouquin?

«Ça fait quelques années, depuis que je suis maman, que je me questionne sur “comment faire vivre des expériences spirituelles à mes enfants”. Par curiosité personnelle, et aussi parce que j'ai vu qu'il y avait des gens autour de moi qui se posaient ce genre de questions là.»

«On est tous dans le même bateau. C'est ça que j'essaie de transmettre. Ma vision de la “patente”, c'est qu'on partage tous la quête. Donc, on doit se sentir solidaires de tout le monde. On doit respecter les itinéraires de chacun.

Puis, on doit dialoguer et être ouvert. Dieu, il est tellement grand, tellement *hot*, qu'il s'incarne dans une multitude de parcours humains.

«Il est ratoureux, comme dirait ma grand-mère. Il se fait présent dans la vie, et ce n'est qu'une question de regard. Pourquoi ne suis-je pas capable de le voir dans l'autre? C'est ce que j'essaie de travailler en moi, et c'est ce que je vais essayer de cultiver.»

■

Julien se réveille. C'est l'heure de la collation. Flavie délaisse ses fruits en jouets et s'attable devant une vraie banane. Valérie me montre la maquette de son livre – magnifiquement illustrée par Bach (Isabelle Bachelard, de son vrai nom) –, puis coupe quelques fruits pour ses enfants.

La vie suit son cours dans la maison. La photographe remballage son matériel, le journaliste ferme son calepin. Dehors, le vent frisquet nous rappelle de fermer notre manteau, et le soleil s'approche du zénith, plutôt bas en hiver. Nous saluons notre hôte, généreuse de son temps et de ses mots. Le ciel est bleu, la mère est calme. ■

Antoine Malenfant : Rédacteur en chef de la revue et du site *Web Le Verbe*, Antoine détient une formation en études internationales, en langues et en sociologie. Marié et père de six enfants, il demeure avec tout ce beau monde aux confins orientaux de la ville de Québec.

Pour aller plus loin :

Le blogue de Valérie sur *Les carnets du parvis* : www.carnetsduparvis.ca/author/valerie

Le livre *Entre ciel et mère : spiritualité, maternité et autres acrobaties*, aux Éditions Novalis. En librairie en mars 2016.

JUBILÉ DE LA MISÉRICORDE

INVITATION À PASSER LA PORTE SAINTE DE QUÉBEC

12 DÉCEMBRE 2015 AU 13 NOVEMBRE 2016

L'expérience de la Porte Sainte

Le Jubilé de la Miséricorde se vit dans tous les diocèses catholiques du monde jusqu'au 20 novembre 2016. Pour l'occasion, toutes les Portes Saintes seront accessibles, y compris celle de la **Basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec**.

La Porte Sainte est liée à l'expérience du pèlerinage, symbole de la vie humaine, du passage terrestre vers un horizon d'éternité, au cours duquel nous rencontrons Dieu à travers nos passages personnels. Au cours du Jubilé de la Miséricorde, traverser la Porte Sainte, c'est apprendre à se pencher sur ses misères et sur les misères du monde pour les traverser en y entrevoyant l'appel de Dieu.

Vous êtes invités à venir faire l'expérience de celle de Québec, la seule qui soit située sur le continent américain, pour compléter de façon significative les activités diocésaines qui vous sont offertes. **La région de Québec, berceau de l'Amérique française et l'une des racines maîtresses du catholicisme sur ce continent, vous offre de multiples possibilités touristiques.**

Pour en savoir plus sur les possibilités de visite et de pèlerinage à la Porte Sainte de Québec, consultez notre site www.notredamedequébec.org et celui de l'Office du tourisme www.regiondequebec.com

« Qu'à tous, croyants ou loin de la foi, puisse parvenir le baume de la miséricorde de Dieu. » - pape François



Le Verbe

voir • penser • croire

LE SITE INTERNET LE-VERBE.COM C'EST :

plus de vingt blogueurs de tous horizons

des commentaires et analyses sur l'actualité

de nouveaux textes plusieurs fois par semaine

RÉCEMMENT SUR NOS BLOGUES



La Maestà

- Stéphanie Chalut

Le film s'ouvre sur une image. Il s'agit de la scène de crucifixion de Jésus. Bienvenue dans le dernier film d'Andy Guérif !



Spaghetti, sauce à la vilénie

- Alex La Salle

Vous connaissez des adeptes du pastafarisme ? Alex La Salle trouve que les pâtes sont un peu trop cuites...



Semer l'espérance

- Vidéo de Jeffrey Dérageon

Vidéo-reportage sur le père Morency, à Beauport, qui accueille alcoolos et toxicos depuis plus de 20 ans.



Quelle identité ?

- Francis Denis

Le blogueur Francis Denis a visionné le documentaire *Crise d'identité* de Bernard Derome.



Jeter de l'eau sur la braise

- Anne Boily

Notre blogueuse Anne Boily nous partage sa réflexion sur la mort, sur la souffrance, et sur la braise qui fume encore.



À la défense des maisons bien remplies

- Ariane Blais-Lacombe

Nous aurions avantage à apprendre à vivre plus simplement. Mais devons-nous pour autant vivre dans un appartement vide ?

D'OMBRE ET DE LUMIÈRE

Lire l'histoire autrement



Caricature : Yves Guézou

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

Nous lisons l'histoire comme nous regardons au-dessus de notre épaule, en courant dans une forêt sombre, avec comme seul projecteur une humble lampe de poche dénichée au magasin-à-un-dollar. Autrement dit, les contours sont obscurs, le contexte est flou, les détails nous échappent.

Les débats d'historiens sont légion et nous pouvons nous y perdre facilement. Le présent dossier ne résoudra rien de tout cela. Espérons seulement qu'il pointera la lampe de poche sur des éléments quelque peu oubliés. Souhaitons qu'il éclaire certaines zones ombragées par la rectitude historique.

Sortir de l'oubli

En ouverture du dossier, nous vous proposons de suivre **Yves Casgrain** sur les pas de Paul Comtois, agronome, homme de foi et homme d'État québécois. Celui qui a été lieutenant-gouverneur de 1961 jusqu'à son décès tragique en 1966, survenu lors de l'incendie de sa résidence au Bois-de-Coulonge, est certainement un grand oublié de notre histoire collective.

Si toute la vie de Paul Comtois est un témoignage éloquent de foi et d'honneur, sa disparition – dans les flammes, au sortir de la chapelle privée, reliques et patène en main – est des plus édifiantes. Soyez avertis : son histoire risque de raviver votre dévotion envers Jésus-Eucharistie !

Un certain regard

Bien sûr, loin de nous la prétention de vous raconter toute l'Histoire. Nous n'avons pas du tout l'ambition de l'exhaustivité. Cependant, «histoire» de faire notre devoir rigoureusement, nous avons demandé à quelques-uns des plus pertinents commentateurs de l'histoire de contribuer à ce dossier.

Lors d'un récent séjour à Paris, notre journaliste **Sarah-Christine Bourihane** a eu le plaisir de rencontrer Jean Sévillia, auteur et rédacteur en chef adjoint au *Figaro Magazine*. Celui qui a écrit *Historiquement incorrect* en avait long à dire sur notre façon parfois anachronique d'aborder les événements de l'histoire.

Sarah-Christine en a aussi profité pour s'entretenir avec l'historien Jean-Baptiste Noé (*Le dossier Galilée*, Éditions ADN, 2011), question d'élucider la sempiternelle controverse entourant le fameux procès du savant devant l'Église.

Ensuite, nous accueillons pour la première fois une contribution du sociologue et chroniqueur **Mathieu Bock-Côté**. Il revient sur l'épisode de la «Grande Noirceur» et nous invite à relire ces pages de l'histoire sans nier ses côtés sombres... ni ses aspects plus lumineux.

Et Dieu ?

Dieu est-il dans l'histoire ? Hors de l'histoire ? Agit-il dans notre histoire personnelle, et comment se manifeste-t-il à l'humanité ? Tant de questions auxquelles **Thérèse Nadeau-Lacour** apporte quelques pistes de réponses.

À partir d'une magnifique toile du peintre Jean-Paul Lemieux (*Le Témoin*, 1963), la professeure de théologie livre une profonde réflexion sur l'action de Dieu dans l'histoire à travers le Christ et son Église.

Voilà de quoi mettre un peu d'huile dans la lampe ou recharger les piles de la lampe de poche. Voilà de quoi jeter un faisceau sur ce qui nous semble souvent opaque et ténébreux. ■

Yves Casgrain
yves.casgrain@le-verbe.com

L'honorable Paul Comtois (1895-1966)

L'HOMME derrière

la légende

21 février 1966, vers minuit. Le ciel est dégagé. Les étoiles, comme des glaçons scintillants, tapissent la voute céleste. Le thermomètre indique -26 °C. Tout est calme à la villa du Bois-de-Coulange, la résidence officielle des lieutenants-gouverneurs du Québec. Le 21^e lieutenant-gouverneur, l'honorable Paul Comtois, sa femme, ses enfants ainsi que leurs invités dorment dans leur chambre respective.

Puis soudain, les flammes bondissent sur les murs en bois de l'antique demeure. Les invités, M. et M^{me} Mac Stearns, s'en sortent sans blessures. Avec l'aide du gardien de nuit, M^{me} Irène Gill, l'épouse de M. Paul Comtois, sort vivante du brasier. Quant à lui, toujours à l'intérieur de la résidence, il ordonne à sa fille Mireille de sauter par la fenêtre du deuxième étage. Elle sera par la suite hospitalisée en raison de brûlures au visage. Tous les autres enfants sont indemnes. Seul Paul Comtois reste dans la maison en flammes.

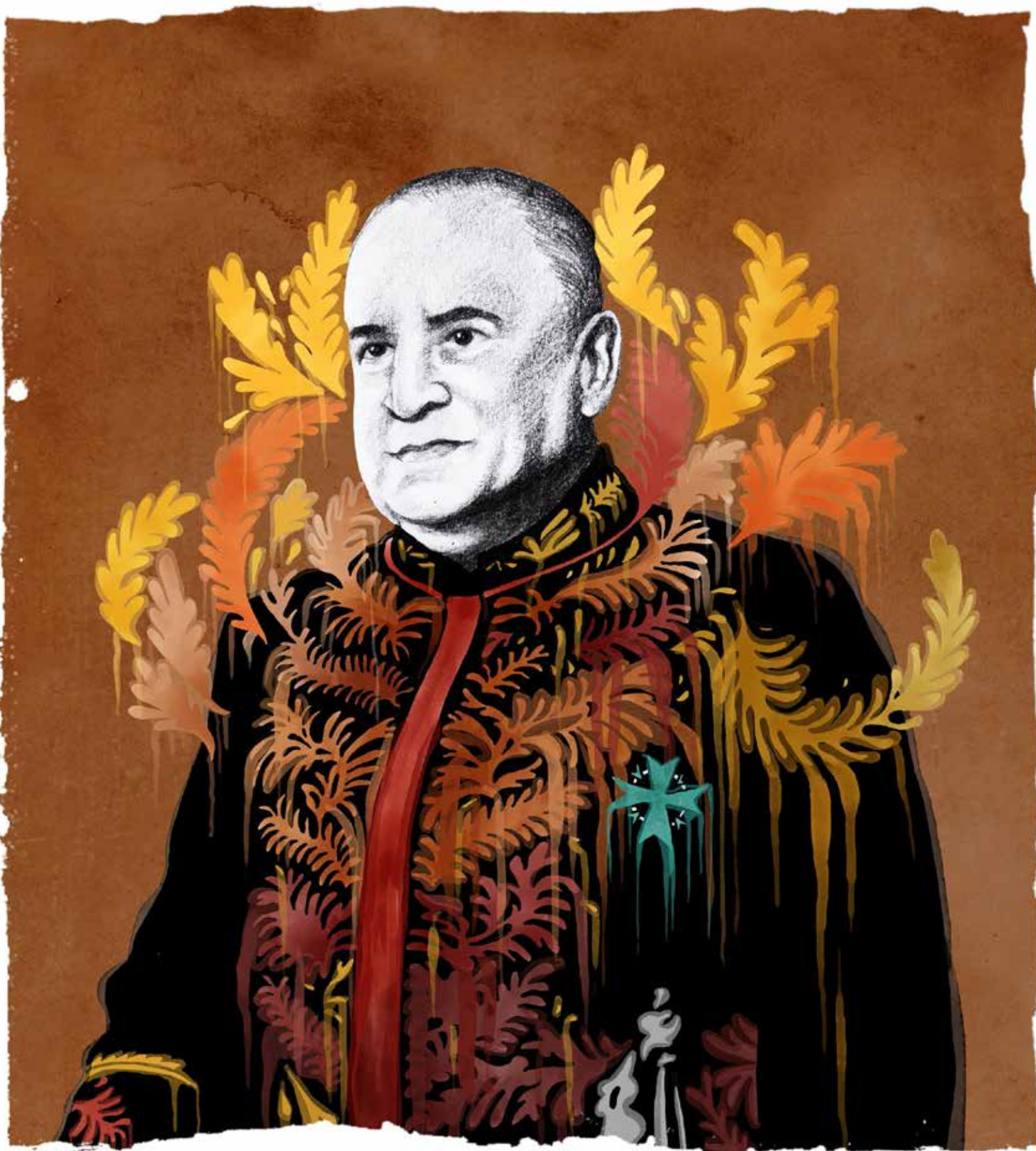
Tout au long de la nuit, les pompiers combattent le brasier avec acharnement. La chaleur intense dégagée par les flammes contraste avec le froid mordant de cette nuit hivernale.

Malgré leurs efforts, les sapeurs ne réussissent pas à sauver cette demeure construite en 1862. Au lever du soleil, la belle résidence officielle n'est plus que cendres. Seules des cheminées subsistent, telles des tours de garde.

Au petit matin, les pompiers cherchent dans les décombres qui fument encore le corps du lieutenant-gouverneur. Après des heures de recherches, ils le localisent enfin. Paul Comtois git face contre terre. Il est atrocement brûlé, mutilé. C'est la consternation. Avec mille précautions, on enlève la dépouille des débris de la résidence officielle.

Tout près du corps, les pompiers remarquent des objets liturgiques. Même très abîmés par le feu et par l'eau, ils sont reconnaissables. Il s'agit de deux reliquaires, d'un plateau pour burettes et d'une patène.

Les témoins et acteurs de la scène ne le réalisent pas encore, mais ils viennent d'assister aux derniers moments de l'histoire de la résidence officielle des lieutenants-gouverneurs du Québec. Le magnifique parc



du Bois-de-Coulonge ne verra plus défiler les reines, les rois, les présidents, les premiers ministres et autres dignitaires de ce monde en visite officielle au Québec.

Pourtant, il reste encore un chapitre à rédiger : celui qui fera entrer Paul Comtois dans la légende ; un chapitre qui le transformera en héros, voire en martyr, de l'eucharistie ; un chapitre dont la dernière ligne n'est pas encore écrite, cinquante ans après sa mort tragique.



8 octobre 2015. Il est midi. C'est une magnifique journée d'automne. Le soleil donne au parc du Bois-de-Coulonge une allure de carte postale. Je me tiens à l'emplacement exact où se trouvait l'ancienne résidence officielle. Il n'en reste rien. Seule une haie en dessine le contour. Les promeneurs traversent, sans le savoir, le lieu où s'est déroulé un drame dont l'histoire ne semble avoir conservé que trop peu de traces.

Spontanément, en signe de respect, j'entame le *Notre Père*. J'avance entre les haies. Des images de la tragédie s'illuminent dans mon esprit. J'imagine la scène fatidique : le feu, le courage des pompiers, la découverte du corps de Paul Comtois. Son corps. À cette pensée, je frémis. Je ralentis ma cadence comme si j'étais dans une église, comme si mes pieds foulaient une terre sacrée.

Je médite sur ma découverte faite un peu plus tôt dans la journée aux Archives du diocèse de Québec. Là, à ma grande surprise, j'ai pu voir et même toucher les objets liturgiques et les deux reliquaires retrouvés à côté du corps de Paul Comtois. C'est avec émotion que je les ai tenus dans mes mains.

Le premier reliquaire contenait les restes de saint Pierre-Julien Eymard. Le contenu du second reliquaire n'a pu être identifié. D'après les notes des Archives, ces objets liturgiques et les reliquaires ont été remis au cardinal Maurice Roy, alors archevêque de Québec, par le premier ministre de l'époque, M. Jean Lesage.

Je regarde les arbres tout autour. Ils sont magnifiques. Certains ont été témoins de cette nuit qui a vu disparaître un pan de l'histoire du Québec, mais ils gardent jalousement leur secret.

Le parc du Bois-de-Coulonge, dont les origines nous ramènent aux débuts de la Nouvelle-France, est

d'une impressionnante beauté. Il y règne une atmosphère campagnarde, alors que nous ne sommes qu'à quelques pas du centre-ville.

Le nom de Paul Comtois est mentionné ici et là sur les panneaux qui présentent l'histoire de ce lieu. Sa présence est palpable pour ceux et celles qui gardent sa mémoire bien vivante.

Je l'imagine arpenter le chemin qui mène au fleuve, son regard embrassant aussi bien ce «long chemin qui marche» que la magnifique résidence. Pensait-il au parcours personnel et professionnel qui l'a conduit ici au mois d'octobre 1961 ?

Pour bien saisir l'ampleur de la route parcourue par Paul Comtois, il nous faut faire un bond dans l'histoire du Québec et voyager dans une province qui, déjà, n'existe plus que dans le souvenir des nostalgiques. Un retour aux sources s'impose donc à mon esprit. Je dois marcher sur ses pas d'enfant, de jeune adulte et enfin d'homme accompli.



27 octobre 2015. En ce magnifique matin de fin d'octobre, j'arrive enfin dans la municipalité de Pierreville, qui a vu naître Paul Comtois le 22 août 1895. Je me rends immédiatement à la Ferme des ormes, où il a vécu après avoir été reçu agronome en 1918.

Aussitôt arrivé à la ferme, je remarque l'imposante grange que l'on peut voir sur certaines photographies publiées dans les journaux du vivant de Paul Comtois. Sur la partie de la bâtisse qui fait face à la route, le nom de la propriété est visible de loin. Je sens que les propriétaires ont conservé avec soin les traces du passage de Paul Comtois en ces lieux.

Lorsque je m'approche de la grange, un homme à l'allure fort sympathique, cellulaire collé à l'oreille, me fait signe d'entrer. Il s'agit de Michel Deschênes, un des nouveaux propriétaires de la ferme. Sans cesser sa conversation téléphonique, il m'indique un pan de mur situé au fond de la grange. Quelle n'est pas ma surprise d'y voir une sorte de mémorial de Paul Comtois ! Constitué bien modestement de copies laminées d'articles de journaux ou de lettres écrites de la main de Paul Comtois, il démontre bien que ce lieu conserve encore une partie de sa mémoire.



Résidence du Bois-de-Coulonge avant l'incendie, Sillery (photo: Yves Casgrain, d'après les archives de Paul Shooner).

Je suis impressionné par la beauté des lieux. La lumière du soleil joue avec les feuilles des arbres immenses qui se dressent sur la propriété.

Michel Deschênes me confie que les enfants de Paul Comtois venaient à la ferme une fois par année pour rendre hommage à leur père et à leur mère. Aujourd'hui, ce sont leurs descendants qui parfois font un détour pour raconter à leurs enfants l'histoire de ce célèbre ancêtre.

M. Deschênes m'invite à rencontrer M. et M^{me} Bourque, à qui la ferme a été vendue par les enfants de Paul Comtois. Dans leur maison, située à proximité de la Ferme des ormes, ce couple d'octogénaires a bien connu Paul Comtois, car il était le grand ami du père de M^{me} Bourque. «Notre famille a toujours été très proche», me confie-t-elle. « Il avait toutes les qualités! Il s'entendait bien avec tout le monde. Nous ne conservons que de bons souvenirs», me lance-t-elle, les yeux brillants.

Au fil de la conversation, je découvre en M. Comtois un personnage attachant qui aimait profondément sa famille, ses amis et les gens de son village.

Un homme de foi aussi. «Notre église est fermée, vous savez. Je me demande ce qu'en dirait M. Comtois. Nous allions souvent à l'église avec lui. C'était un homme croyant, un vrai. Il en parlait peu avec nous. Il le faisait surtout voir!», se rappelle M^{me} Bourque.

Lorsqu'il est nommé lieutenant-gouverneur, il les invite à la résidence officielle. «C'était impressionnant!», se rappelle M^{me} Bourque. «Pourtant, c'était encore le même Paul qu'avant sa nomination. Il n'avait pas changé!»

Fidèle à lui-même, il accueillait petits et grands de la même manière, sans distinction. Je rapporte à ce couple adorable une anecdote que j'ai lue dans un journal au sujet de la visite de la reine et de son mari à la résidence officielle du lieutenant-gouverneur. L'auteur de l'article a demandé à M. Comtois comment il avait vécu cette grande occasion. Celui-ci lui a répondu que la reine et le roi étaient des personnes comme tout le monde. Ils avaient pris leur déjeuner bien simplement.

Alors que le journaliste lui a demandé quel avait été leur sujet de conversation, il a répondu: «Nous avons

parlé de vaches ! » Mes deux hôtes ont ri de bon cœur, tout en me confiant avoir entendu cette histoire de la bouche même de Paul Comtois.

Élisabeth McCaffrey

Cette conversation impromptue m'aide à saisir la personnalité de cet homme public. Je quitte leur demeure et me dirige vers le cœur de la municipalité de Pierreville. Située dans la belle région de Yamaska, elle a été fondée en 1853. Paul Comtois y voit le jour quarante-deux ans plus tard.

Son père est photographe. Il meurt alors que Paul n'a que dix ans. Sa mère, Élisabeth McCaffrey, est institutrice. Elle devient également maîtresse de poste et responsable du service téléphonique de Pierreville.

Élisabeth McCaffrey était une femme de tête. Pour elle, il n'était pas question de baisser les bras devant l'adversité. Elle fait en sorte que Paul et son frère Max puissent entreprendre leur cours classique au

Séminaire de Nicolet. C'est là que Paul Comtois fait la rencontre de l'abbé Georges Courchesne, alors professeur de rhétorique.

L'abbé Courchesne, futur évêque de Rimouski, a eu une grande influence sur le jeune Paul. On dit d'ailleurs qu'il a été à l'origine de la vocation d'agriculteur de Paul Comtois, vocation qui a été facilitée par l'octroi par l'un de ses oncles d'une terre appartenant à la famille Comtois depuis des générations. En 1911, Paul Comtois poursuit ses études à l'Institut agricole d'Oka. Il en sort bachelier en sciences agricoles en 1918.

Durant ses années au Séminaire de Nicolet, Paul Comtois fait la connaissance de Georges Shooner, Pierrevillois comme lui. Paul, un des fils de Georges Shooner, se souvient très bien de Paul Comtois et de l'amitié qui le liait à son père.

Confortablement assis au salon chez Paul Shooner, je l'écoute avec attention me raconter la vie de son père



Reliquaire (à gauche), patène (en haut) et plateau à burette (en bas) retrouvés près du corps de Paul Comtois dans les décombres de la résidence (photo : Yves Casgrain).

et de Paul Comtois. Il me montre des photographies prises alors qu'ils étaient au Séminaire de Nicolet. Paul Comtois et Georges Shooner y figuraient souvent côte à côte.

Paul Shooner me parle d'abondance des liens très étroits qui unissaient les familles de ces deux hommes qui ont marqué la vie de Pierreville. Paul Shooner lui-même a fait ses études classiques en compagnie de Pierre Comtois, l'un des fils de Paul.

De fil en aiguille, nous en venons à évoquer la foi de Paul Comtois. Paul Shooner me fait remarquer que la foi était dans l'air du temps. Il se rappelle son père priant à genoux le chapelet récité à la radio.

Pourtant, j'insiste: Paul Comtois avait-il vraiment la foi? «Oui. Il avait vraiment la foi. J'en suis convaincu!» lance Paul Shooner. «La confiance en Dieu était là, dans son cœur! Le fait que les pompiers l'aient retrouvé avec des objets de culte près de son corps, cela ne m'étonne pas. Pas du tout! Je crois que son intention était de sortir de la maison avec ces objets. Toutefois, je crois que la fumée l'a surpris.»

Un discours révélateur

Que dire de plus? Après avoir regardé des photos de l'époque, je retourne chez moi, à Montréal. Là m'attend un document fort révélateur de sa foi. Ce document est également une preuve que Paul Comtois faisait une analyse fine de la société qui l'entourait et qui, déjà, se transformait rapidement.

Il s'agit du discours qu'il a prononcé alors qu'on le fait Commandeur de l'Ordre du mérite agronomique, au mois d'octobre 1962. Profondément touché par cet honneur, Paul Comtois a livré un discours profond, voire prophétique.

Ainsi, après avoir brièvement évoqué tout ce que la société doit à l'agriculture, M. Comtois parle des conditions pour que celle-ci puisse évoluer dans les années à venir:

«Ces prémisses étant acceptées, il devient évident que des impératifs sociologiques modernes s'imposent à l'esprit. D'abord la nécessité d'une formation intellectuelle solide. Cette formation devra s'appuyer sur une saine philosophie permettant une appréciation juste de la valeur réelle des

choses et des fins auxquelles elles sont destinées.

«Tous les biens de la terre doivent servir l'homme et non pas l'asservir.

«Cette formation de l'esprit devra rendre l'individu, beaucoup plus que dans le passé, disponible à la compréhension mondiale. Rendre le jeune rural plus réceptif aux problèmes humains devient un devoir, par esprit chrétien d'abord, mais aussi parce que leurs répercussions immédiates influencent très souvent l'agriculture elle-même.

«En concevant l'être humain comme point central, comme un nucléus, en quelque sorte, de toutes les valeurs créées par Dieu, l'adulte de demain deviendra ainsi plus compréhensif des problèmes de ses semblables sans laisser altérer son jugement par de mesquines limitations sentimentales. L'homme de la terre, parce qu'[il est] témoin du quotidien de l'application des lois biologiques, physiques, chimiques, économiques et sociales, est au départ plus favorisé pour mieux comprendre et mieux se représenter les conséquences désastreuses des philosophies intégristes, de quelque ordre qu'elles soient.

«Qu'on me permette d'ajouter que le progrès véritable de l'humanité ne saurait être réalisé sans que les hommes eux-mêmes comprennent les responsabilités fondamentales qui découlent du concept de la valeur prioritaire de l'être humain lui-même. L'ère de l'énergie nucléaire dans laquelle nous sommes n'aura vraiment de signification progressive pour l'humanité que si cette notion de la valeur prioritaire de l'homme est comprise et vécue.»

Après avoir lu ce discours mémorable, je comprends mieux pourquoi Paul Comtois a eu le privilège de recevoir un indult lui permettant d'héberger la Présence réelle dans sa demeure officielle. Je comprends également cet hommage que lui adresse le cardinal Maurice Roy lors de sa messe de *requiem*:

«Sa vie chrétienne animait un foyer remarquable de distinction et de

charité; elle rayonnait au-dehors d'une manière discrète, mais qui n'échappait à aucun de ceux qui venaient en contact avec lui. L'étude avait affiné son sens chrétien sans amoindrir la robustesse terrienne de sa foi.

«Il voulut que la sainte réserve fût gardée dans la chapelle de Bois-de-Coulonge comme elle l'était dans l'église de sa paroisse natale: en le saisissant à la porte de son oratoire, la mort a marqué la fin d'un sillon qu'il avait tracé pendant toute sa vie.»



21 février 1966, vers minuit. Les flammes sont maitresses des lieux. Déchainées, elles dévorent tout sur leur passage. La structure centenaire de la résidence ne résiste pas à cet assaut. La fumée dense rend de plus en plus difficiles toute action, toute respiration. Paul Comtois ne sort pas de sa maison. Que fait-il en ces instants tragiques? À quoi pense-t-il?

Les heures passent. La maison s'écroule, disparaît. Avec elle, c'est une vie vouée au service du prochain et du Christ qui s'envole. Le Québec, en cette nuit dramatique, perd un apôtre discret, un amoureux de la création divine.



26 novembre 2015, vers 16 h. Découverte inattendue: un courriel m'informe qu'une enquête avait été réalisée par le coroner Claude Drouin afin de faire la lumière sur cette tragédie.

Ça tombait à point, puisque, malgré mes efforts, je n'étais pas en mesure de confirmer la présence de Paul Comtois dans la chapelle quelques minutes avant sa mort, ni qu'il y était venu pour récupérer des objets liturgiques et des reliquaires.

Le coroner a interrogé plusieurs témoins afin de reconstituer la scène du drame et les derniers moments de la vie de Paul Comtois. L'un d'entre eux n'est nul autre que sa fille Mireille!

Interrogée par le docteur Claude Drouin, elle répond à ses questions sans détour:

MIREILLE COMTOIS, FILLE
DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR

Question: Et qu'est-ce qu'il vous a dit [lorsque vous l'avez vu]?

Réponse: Là, il m'a dit: «Sors par la fenêtre et saute. C'est un ordre, saute!» Je ne voulais pas. [...]

Q.: Et là?

R.: Je me suis retournée. Je ne savais pas trop quoi faire. Je l'ai vu qui rentrait dans la chapelle, c'est-à-dire qu'il poussait le rideau.

Q.: De la chapelle?

R.: Oui, je pouvais voir la lumière de la lampe du sanctuaire. [...]

Q.: Là, vous l'avez vu [qu'il] poussait le rideau du sanctuaire?

R.: Oui.

Le témoignage de Mireille prouve que son père était bel et bien dans la chapelle quelques instants avant sa mort. Pourtant, un doute subsiste. Est-ce un hasard si des objets liturgiques ont été retrouvés sous son corps? En effet, M. Comtois a pu tomber sur eux après l'effondrement du plancher du deuxième étage. Le coroner Claude Drouin semble avoir eu le même doute, puisqu'il a interrogé deux témoins sur cette question:

RICHARD AUTHIER,
MÉDECIN LÉGISTE

R.: [...] On m'a apporté également [...] la patène [...] qui avait été retrouvée près du corps de monsieur Comtois.

Q.: Qui aurait pu être dans la chapelle, évidemment?

R.: Je crois que monsieur Comtois aurait dû l'avoir dans ses mains ou très près de lui, parce que cette chose-là a été retrouvée tout près de lui.

Q.: Tout près du corps?

R. : Oui.

Q. : Une patène qui aurait pu être dans la chapelle du Château?

R. : Oui.

BRIAN TURPIN, POMPIER
DE LA VILLE DE QUÉBEC

Q. : Est-ce que vous avez remarqué d'autres choses à côté du corps?

R. : Oui; après avoir soulevé le corps pour le mettre dans le drap, [...] j'ai dit: «Je vais creuser un peu plus, je vais peut-être retrouver [d'autres parties de son corps].» Là, [...] j'ai trouvé une petite boîte de tôle, à peu près carrée comme ça, puis une autre petite affaire, rond de même, couleur or. Cela, je ne peux pas vous dire qu'est-ce que c'est que ça.

Q. : Vous savez qu'est-ce que c'est qu'une patène. Ça ressemblait...

R. : Oui, mais peut-être plus petite qu'une patène, monsieur.

Q. : Plus petite qu'une patène?

R. : Bien, à ce moment-là, y'avait de la vapeur et de la boucane, c'est pas mal dur à dire.

Les petites boîtes dont parle M. Brian Turpin, ce sont les deux reliquaires que j'ai eu la chance de tenir entre mes mains!



Cinquante ans après sa mort, le mystère qui subsistait quant aux derniers moments de la vie de Paul Comtois est définitivement levé. Il est certain maintenant qu'il est entré dans la chapelle alors que le feu et la fumée avaient envahi tout l'édifice. Il y est allé dans le but de récupérer quelques objets liturgiques et les reliques.

Voilà! Maintenant, je peux déclarer mon enquête terminée et je suis heureux qu'elle ait permis de lever le voile sur les derniers moments de Paul Comtois.

Cependant, ma plus grande joie est d'avoir découvert un homme profondément amoureux de la vie et de son Créateur. Son parcours sur cette terre éclaire ses derniers gestes. Il leur apporte leur véritable valeur. Paul Comtois est un chrétien qui a marqué le Québec et l'ensemble de ceux qui l'ont côtoyé. Pour moi, c'est là que réside l'essentiel de toute sa vie.

Une vie qui porte encore des fruits cinquante ans après sa mort. ■

Yves Casgrain : Missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de leurs effets, Yves aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne. Son tout premier article professionnel a été publié dans *L'Informateur catholique* il y a plus de 25 ans.

Note

L'auteur tient ici à remercier M. Pierre Lafontaine, archiviste du diocèse de Québec, M. Michel Deschesnes de la Ferme des ormes, M. et M^{me} Bourque, M. Paul Shooner, M^{me} Marlène Casciaro, responsable des Communications et relations publiques de l'Ordre des agronomes du Québec, Louis-Michel Gratton, petit-fils de Paul Comtois, Suzanne Couture, technicienne-archiviste du Service des bibliothèques et archives de l'Université de Sherbrooke, ainsi que M. Yvan Carette, technicien en documentation, Direction des services aux usagers et aux partenaires de la Bibliothèque nationale du Québec (Québec).

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Relire l'Histoire avec Jean Sévillia

À REBOURS DE *L'HISTORIQUEMENT CORRECT*



Illustration : Judith Renaud

On parle souvent de l'Histoire, entendue avec un grand H.
Il s'agit de l'histoire officielle, celle qu'on enseigne dans les écoles publiques ou dont on fait parfois l'éloge à la télé et dans les journaux.
Jean Sévillia, journaliste français et auteur de nombreux essais historiques, la désigne autrement : l'historiquement correct.
En remettant en question certains mythes, en appelant à la nuance, l'auteur invite surtout à passer l'histoire dans un autre prisme que celui du politiquement correct. Entretien avec Jean Sévillia, à Paris.

L'entrevue se déroule entre les murs du plus vieux quotidien français, *Le Figaro*.

Jean Sévillia vient me serrer la main, juste après avoir signé son dernier article pour le *Figaro magazine*. Il y travaille comme rédacteur en chef adjoint et y fait couler l'encre de ses idées depuis 1981.

Son grand sourire et son air chaleureux ne laissent pas deviner sa réputation de polémiste. Se qualifiant lui-même de grand défenseur de l'héritage chrétien de l'Europe, il propose une version de l'histoire à contrecourant de *l'historiquement correct*. Pas étonnant que sa plume fasse hérissier le poil de quelques Français...

L'historiquement correct que dénonce Jean Sévillia ne concerne pas le travail des historiens de profession. Il est d'accord pour dire que chaque historien relit l'histoire avec un filtre. « L'objectivité en histoire, c'est un débat vieux comme le monde », me dit-il. Jean Sévillia s'en prend surtout à la manière dont l'histoire est enseignée à l'école et reçue dans la conscience populaire et médiatique.

Mais comment départager ce qui relève de la science historique de ce qu'il appelle *l'historiquement correct* ?

L'historien tente de ressusciter le passé. Sa méthode consiste à partir des faits bruts pour recomposer le fil conducteur qui les unit, pour retracer leur chronologie. Or, *l'historiquement correct* ne respecte pas cette méthode. C'est ce qu'il m'explique d'emblée.

« Normalement, la démarche de l'historien est de comprendre le passé, mais *l'historiquement correct* est une démarche qui consiste à se servir d'images, de moments, d'événements et de personnages du passé qu'on manipule pour leur faire dire quelque chose pour aujourd'hui. *L'historiquement correct*, c'est un discours d'aujourd'hui. Ce n'est pas un discours scientifique, mais c'est un instrument dont on se sert. »

Et parce que le politique instrumentalise l'histoire, on en a souvent une vision très manichéenne, tel un scénario de film hollywoodien où s'affrontent les gentils et les méchants. Or, une telle vision binaire souffre de myopie : les détails apparaissent flous, et seuls les traits grossiers ressortent. La complexité de l'histoire est gommée.

Les consensus anachroniques

La tâche essentielle de l'historien est d'éviter les jugements de valeur anachroniques. Mais pourquoi faut-il les éviter ?

La réponse de Jean Sévillia est simple et directe : « Parce que les hommes ne raisonnaient pas autrefois comme ils raisonnent aujourd'hui. Ça ne veut pas dire qu'ils avaient forcément raison, mais encore faut-il, quand on fait de l'histoire et qu'on porte des jugements moraux, comprendre comment les gens raisonnaient, quelle était leur vision du monde et l'expliquer. Si l'on juge les éléments du passé avec les critères d'aujourd'hui, que ce soient des critères politiques, mentaux, philosophiques, culturels, etc., on ne comprend pas le passé, mais on le déforme. »

En bon défenseur des racines chrétiennes de l'Europe, Jean Sévillia considère que cette logique s'applique d'autant plus à l'histoire de l'Église, vu la représentation négative dont elle est victime depuis l'époque des Lumières.

« L'Église étant humaine, on y trouve certainement de l'imperfection. Mais il faut simplement se méfier des idées toutes faites et des slogans. Chaque fois qu'on travaille sur une période, par exemple les croisades ou l'Inquisition, il faut reprendre les faits, les analyser, les remettre dans leur contexte. Et ne pas juger le passé avec les critères du présent, mais avec les critères du passé. »

Jean Sévillia ne souhaite pas embellir le passé de l'Église. Mais il tient à mettre en garde contre une lecture idéologique qui trouve racine dans les extrêmes, à savoir la démonisation ou l'adulation d'une époque entière.

Retrouver les perles enfouies

Le Moyen Âge est un exemple bien concret de ce qu'on appelle la démonisation d'une époque entière. Il est sans doute la période de l'histoire la plus maltraitée, que les médiévistes tentent activement de réhabiliter.

Dans son livre *Historiquement correct*, Jean Sévillia rappelle une fois de plus le caractère fallacieux du terme «Moyen Âge». L'expression dérive du latin *medius*, qui signifie «au milieu». Selon ce sens, une période de mille ans constituerait un entredeux. L'auteur remet en question ce point de vue: «En Occident, la civilisation serait passée directement de l'Antiquité à la Renaissance?»

On ne peut pas juger le passé avec les critères du présent.

Pour Jean Sévillia, le Moyen Âge n'est pourtant pas une période où les mœurs barbares et les mentalités arriérées font stagner l'évolution culturelle et la diffusion du savoir. En art, en science, en architecture, en littérature, il trouve des perles. Dans son livre, la tirade est longue.

«Barbare, le Moyen Âge qui construit Sainte-Foy de Conques, Cluny, Thoronet? [...] Barbares, ces moines qui, concevant la gamme, le rythme et l'harmonie, posent les bases de la musique occidentale?» ou qui, «en littérature, à travers les genres de l'Antiquité ou à travers ceux qu'il a inventés comme le roman, le Moyen Âge exprime la palette entière des sentiments humains [...]»

Jean Sévillia insiste bien pour me dire que l'essor culturel de la Renaissance n'aurait pas été possible sans un passé qui en sème les germes, sans la transmission de la culture antique relayée par le Moyen Âge.

«D'une manière générale, c'est l'Église qui a créé l'université. Ce sont des hommes d'Église qui ont approfondi l'apport des Grecs et des Arabes en mathématiques, dans les sciences astronomiques, en médecine. Avant que la sécularisation de la société commence, on s'aperçoit que tous les grands savants jusqu'au 18^e siècle sont des clercs.»

Loin d'être obscurantiste, le christianisme a bien encouragé la recherche intellectuelle à sa manière.

Notre vision du Moyen Âge, héritée des Lumières, est donc un bel exemple de *l'historiquement correct*. Elle porte un regard très sélectif sur la période et la réduit à une série de clichés superficiels.

Et aujourd'hui ?

L'historiquement correct ne date pas d'hier. À chaque époque, l'État et les cercles de penseurs génèrent un filtre moral appliqué à l'histoire. De nos jours, notre jugement moral de l'histoire est marqué par les valeurs du multiculturalisme, de l'antiracisme, de la tolérance. Ces valeurs ne sont pas mauvaises en soi, mais il faut garder à l'esprit qu'elles nous influencent beaucoup.

Jean Sévillia me donne deux exemples. Tout d'abord, l'affaire Pie XII, qui n'est pas pour lui un dossier clos. «Quand Pie XII meurt, il est loué partout. Les Juifs eux-mêmes lui rendent hommage, à cause de son action en leur faveur pendant la guerre. Puis retournement, en 1963, avec la pièce de théâtre *Le vicaire*, écrite par un communiste allemand. À partir de là, il y a toute une campagne mise en branle contre Pie XII, comme quoi il n'a rien fait pour sauver les Juifs.»

«L'anachronisme veut que Pie XII ait fait des discours. Mais des discours où? Surement pas à la télévision. L'Italie et Rome étaient occupées par les Allemands, le Vatican avait une petite radio qui émettait au maximum sur le sud de l'Allemagne, il tenait son courant électrique de l'État italien, qui était fasciste.

«Comme si on était dans une société où l'on pouvait *tweeter* et faire un discours sur Internet dans

le monde entier. Dans les faits, on n'était pas dans une société de libre information, on était en pleine guerre. La marge de manœuvre de Pie XII était limitée, mais son action qui est réelle, c'est une action discrète, diplomatique.

«Il a mis en branle tout le réseau des nonces – les ambassadeurs du pape – dans les pays de l'Est en leur disant: "Faites ce que vous pouvez pour sauver les Juifs." Quand les Allemands ont occupé Rome, Pie XII a demandé à toutes les communautés religieuses de cacher des juifs. Ça, ce sont des faits.»

Puis, Jean Sévillia enchaîne en me parlant de l'Inquisition. «En Occident, au 20^e siècle, nous assistons à un débordement de la liberté de pensée où l'individu est la valeur supérieure dans notre organisation sociale. Le monde du Moyen Âge est un monde communautaire, et ce qui primait n'était pas l'individu, mais l'intérêt de la communauté.

«Dans le monde médiéval aussi, la foi structure la société. Celui qui est déviant sur le plan religieux, l'hérétique, commet une faute vis-à-vis de la société, puisque la religion fait partie du lien social. Toute la société de l'époque se donnait le droit de traiter le déviant religieux comme un délinquant social. Cela lui semblait légitime.

«C'est incompréhensible pour nous aujourd'hui parce qu'on est tout à fait dans une logique différente, mais si on veut comprendre l'Inquisition, il faut pénétrer cette réalité médiévale, qui est pour nous très mystérieuse. Le monde médiéval est un monde religieux, sacré, communautaire; or, nous sommes un monde laïque, désacralisé.»

■

Jean Sévillia reconnaît que les catholiques d'aujourd'hui vivent un malaise par rapport à leur histoire. Souvent, ils la connaissent mal, ils en ont honte et ne savent pas la défendre.

Il me confie, à la fin de l'entrevue: «Je suis un homme de conviction. Il y a beaucoup de Français qui n'aiment pas la France, mais je suis un Français qui aime la France. Il y a des catholiques qui ont peur d'être catholiques. Je n'ai pas peur de l'être.»

Et il me parle du Québec: «Les catholiques québécois ont intérêt à susciter une vocation de jeunes historiens qui défendent le passé du Québec.

La Révolution tranquille a noirci le passé du Québec catholique de façon incroyable [NDLR: voir le texte de Mathieu Bock-Côté, p. 30]. Comme si les prêtres catholiques québécois étaient tous des obscurantistes, des imbéciles.

*Si on veut
comprendre
l'Inquisition,
il faut pénétrer
cette réalité
médiévale, qui
est pour nous
très mystérieuse.*

«Il y a eu des gens merveilleux dévoués pour le peuple, des éducateurs, ce n'était pas une prison. Le Québec a changé, donc on ne va pas refaire le Québec d'autrefois, c'est évident, mais il faut aussi défendre le travail qu'a fait l'Église du Québec, son passé.»

Et il conclut par ces mots qui valent autant pour le Québec que pour la France... et pour tout l'Occident:

«L'amnésie, c'est le problème occidental. Ça donne des sociétés qui n'ont plus de boussole. Quand on ne sait pas d'où on vient, on ne sait plus où l'on va. Il ne s'agit pas de se complaire dans le passé, mais on ne peut pas construire l'avenir si on se coupe du passé.» ■



Le mythe toxique DE LA GRANDE NOIRCEUR

À l'automne 2015, dans une de ses critiques du gouvernement Couillard, le chef du Parti québécois, Pierre Karl Péladeau, l'a accusé de duplessisme. La formule était quelque peu surprenante : à ce qu'on en sait, Duplessis est bien mort et enterré depuis 65 ans, et le PLQ de Philippe Couillard a bien peu à voir avec les vieux bleus.

À quoi pouvait bien servir l'invocation de son fantôme pour fustiger un adversaire politique ? N'y avait-il pas là quelque chose d'un peu décalé historiquement ? L'intervention n'avait rien d'isolé, pourtant.

Dans le débat sur la Charte des valeurs, par exemple, les adversaires du gouvernement péquiste l'accusaient de renouer avec un nationalisme d'inspiration duplessiste. On l'accusait de nationalisme conservateur et on remontait la filière jusqu'aux années 1950.

Il y a quelques années, en 2003, au moment de l'émergence de l'ADQ, la référence avait aussi servi : Mario Dumont était accusé de renouer avec le duplessisme. Sa prétention à réformer l'État québécois dans une perspective de centre droit n'aurait laissé aucun

doute à propos de cette affinité. Il suffirait de fouiller un peu l'actualité pour trouver d'autres accusations semblables.

Ces accusations rituelles nous en disent bien moins sur la réalité historique du duplessisme que sur la puissance qu'on lui prête comme repoussoir, du moins chez ceux qui croient marquer des points politiques en assimilant leurs adversaires au chef historique de l'Union nationale. En fait, la manœuvre en disait beaucoup sur la conscience historique québécoise.

Dans la mémoire collective, Maurice Duplessis demeure le grand méchant de l'histoire québécoise. Surtout, la période à laquelle il appartient, la plus ou moins bien nommée «Grande Noirceur», demeure absolument étrangère au Québec moderne, et irrecevable comme matériau dans sa construction identitaire. L'année 1960 demeure le point de départ du Québec moderne.

Il y a quelque chose d'authentiquement révolutionnaire dans le Québec moderne: il continue à croire qu'il s'est construit contre son propre passé et assimile tout progrès à une forme d'arrachement sans cesse renouvelé à toute forme d'héritage contraignant ou l'obligeant à un devoir de piété.

Le consensus progressiste

Voilà un fascinant désir de désincarnation, d'autant plus qu'il se conjugue naturellement avec le culte contemporain d'une humanité indifférenciée, délivrée de toutes les frontières et de toutes les divisions, qu'elles soient sexuelles, culturelles, nationales ou religieuses.

La grande peur qui habite la conscience historique du Québec contemporain, c'est celle de la régression historique, en deçà des années 1960. Cela trouble évidemment son rapport à l'idée même de tradition, de durée, de continuité historique.

Du passé, il faudrait toujours s'éloigner: c'est ainsi qu'on progresserait.

On définira moins la nation, de ce point de vue, comme une expérience historique que comme une utopie – ou si l'on préfère, comme une expérimentation idéologique. C'est en poussant toujours plus loin sa quête de la modernité que le Québec affirmerait sa singularité.

C'est ainsi que, sur les grandes questions sociétales qui définissent la vie politique et les préoccupations éthiques de notre temps, le Québec officiel détonne par son consensualisme progressiste. C'est une marque de fierté: ici, le progressisme serait à ce point intégré à la culture commune qu'il la définirait.

Les valeurs québécoises seraient fondamentalement progressistes. C'est de cette manière, d'ailleurs, que plusieurs ont trouvé à s'opposer aux signes religieux ostentatoires dans l'espace public, en dénonçant le retour de la religion par la porte de l'immigration, alors que les Québécois se seraient par eux-mêmes délivrés des curés à partir des années 1960.

La meilleure manière de disqualifier une idée consiste encore à la placer en contradiction avec la «modernité» issue de la Révolution tranquille, tellement cette dernière demeure une source de légitimité politique.

Identité et conservatisme

Dans le cadre du débat sur les accommodements raisonnables, encore une fois, les partisans de l'inter/multiculturalisme à la québécoise se présentent comme les véritables héritiers de l'esprit de la Révolution tranquille, alors que les défenseurs d'une conception de l'identité d'abord centrée sur la majorité historique francophone poursuivraient sans nécessairement le savoir une vision traditionnelle de la nation associée d'une manière ou d'une autre au conservatisme.

On en vient même à croire, de temps en temps, que le conservatisme, même si on ne le définit pas de manière caricaturale, serait fondamentalement «antiquébécois». On laissera souvent ceux qui s'en réclament dans les marges de la vie publique, là où ils seront condamnés à une audience réduite.

Le récent débat sur le suicide assisté, transformé en droit fondamental par l'Assemblée nationale, est exemplaire de cette vision des choses. On pourrait parler plus largement des autres questions sociétales qui contribuent à l'émergence d'une nouvelle question anthropologique dans la société occidentale contemporaine.

L'Église est évidemment la grande victime de cette mémoire noircie. Selon la formule de Lucia Ferretti, c'était «l'institution dominante d'une société dominée».

C'est désormais une institution agonisante qu'on voudrait la plus silencieuse possible et qui n'est plus la bienvenue dans la discussion publique – à moins qu'il ne s'agisse de représentants en dissidence philosophique avec elle, comme le défunt abbé Gravel, qui disposait de la complaisance du système médiatique pour sa révolte continue contre Benoît XVI.

À la rigueur, comme on l'a vu lors des funérailles de Pierre Bourgault il y a quelques années, on veut bien du décor que l'église fournit, mais on veut le détacher de toute signification catholique, comme si une église n'était qu'un beau temple impressionnant sans personnalité religieuse particulière.

À la décharge des Québécois, on dira que l'Église ne s'aidait pas, au temps de sa gloire et de sa toute-puissance. Dans une société où le pouvoir politique était plutôt faible, elle occupa une place démesurément grande, ce qui l'a menée très loin dans un contrôle social tatillon.

Le divorce intérieur

Il n'en demeure pas moins qu'en se séparant brutalement du catholicisme les Québécois se sont arrachés à une partie d'eux-mêmes. C'est quand même à travers la médiation de l'Église qu'ils ont participé à la civilisation occidentale et, plus largement, au monde, pour peu qu'on garde le souvenir du Canada français missionnaire.

Quand on se promène dans les quartiers de Montréal, ou quand on s'aventure dans les villages du Québec, les églises sont partout visibles, et elles incarnent une certaine idée de la beauté qui touche l'âme et le fond du cœur.

C'est aussi à travers les grands écrivains catholiques que nos pères et nos grands-pères apprenaient à penser, à vivre. Il faut se promener dans les bazars et les bouquineries pour voir un peu partout les livres de Péguy, de Bernanos, de Léon Bloy [NDLR: voir d'ailleurs la présentation que fait de lui Michaël Fortier en p. 81].

Il faut dire qu'avant 1960 les élites québécoises, pour l'essentiel, admiraient et même idéalisaient la France d'avant 1789, et croyaient que le Québec en était un peu l'héritier. Il y avait une bonne part de fantasme là-dedans, on en conviendra aisément. Mais une chose est certaine: le petit peuple dominé de 1760 a

trouvé dans le catholicisme une manière de se raccrocher au monde, de s'y enraciner, et de s'élancer vers une certaine transcendance.

Depuis cinquante ans, à bien des égards, on ne sait plus voir autre chose dans l'Église qu'une institution oppressive ayant fondamentalement étouffé l'émancipation sociale et culturelle des Québécois.

Elle a bien évidemment des pages noires dans notre histoire. Mais on ne veut plus lire qu'elles, comme si elles étaient les seules vraies. Son souvenir ne revient plus dans l'actualité qu'à travers les procès récurrents de prêtres pédophiles, comme si ce phénomène, aussi détestable puisse-t-il être, épuisait la réalité historique du catholicisme québécois et permettait d'occulter le rôle positif joué par les frères et les sœurs dans l'éducation des Québécois.

L'ennemie du Québec moderne ?

D'ailleurs, à mesure que l'on assiste à la dénationalisation de l'identité québécoise, l'Église en est venue à jouer le rôle de l'opresseur principal dans l'histoire du Québec.

C'est moins contre la bourgeoisie coloniale et anglaise que le Québec aurait mené sa Révolution, que contre l'Église catholique. Lorsqu'il célèbre sa libération, elle est moins nationale que sociale et moderne. On ne sera pas surpris, de ce point de vue, que la lutte souverainiste piétine: la trame historique dans laquelle elle s'inscrivait est aujourd'hui occultée. Poursuivre la libération engagée avec la Révolution tranquille, aujourd'hui, consiste moins à poursuivre la lutte nationale qu'à poursuivre la détraditionnalisation québécoise.

Mais une part du réel se dérobe à ce portrait. Comme si, derrière les représentations officielles, agissait de plus en plus une nostalgie ne disant pas son nom, mais témoignant de certaines nuances dans le rejet du catholicisme.

Depuis la crise des accommodements raisonnables de 2006-2008, qui a obligé les Québécois à réfléchir aux repères identitaires qu'ils souhaitent inscrire au cœur de la vie civique, on a assisté à une revalorisation discrète de l'héritage catholique dans la vie publique, principalement lorsque sont remis en

question les grands symboles qu'il a laissés dans la société québécoise.

Quelle place accorder à l'héritage dans l'identité collective telle qu'elle prend forme publiquement et s'offre en norme culturelle aux immigrants appelés à prendre le pli québécois?

Sachant qu'il ne s'agissait évidemment pas de convertir les immigrants, d'autant plus que les Québécois eux-mêmes ne sont plus vraiment croyants, il s'agissait de reconnaître que l'héritage catholique était une part irremplaçable et irréductible de la culture québécoise. De plus, il fallait accepter le préjugé favorable à son endroit dans les milliers de manifestations qui font la vie quotidienne d'une nation pour véritablement s'y intégrer.

En un mot, qu'ils soient musulmans, bouddhistes, hindouistes ou toute autre chose, les immigrants devaient accepter qu'ils avaient à s'intégrer à un pays de culture et de civilisation chrétiennes.

Les querelles entourant les fêtes de Noël sont ici particulièrement parlantes – elles viennent des États-Unis, où l'on parle de la *Christmas War*. Quand, au nom de la diversité, on a cherché à occulter la référence à Noël et au christianisme en célébrant plutôt des fêtes de fin d'année aseptisées et insipides, le commun des mortels a vivement protesté. La tentative de déchristianisation du temps des fêtes heurtait probablement moins la foi des Québécois, évidemment, qu'une certaine idée de la tradition, qui est reconduite d'une année à l'autre par de très honorables rituels.

Il n'en demeure pas moins qu'ils redécouvraient ainsi, peut-être à la surprise de certains, que la tradition chrétienne leur appartenait et n'était pas seulement négative.

Les Québécois se découvraient attachés sinon à l'Église, du moins à une partie de son legs. Certains verront dans cette question une querelle anecdotique alimentée par des médias sensationnalistes. C'est accorder bien peu d'importance à la question des mœurs et à l'importance de repères et de rituels communs à la vie en société et au désir pourtant bien compréhensible de partager une culture commune.

La place du crucifix

Cette querelle était aussi très visible dans le débat entourant la place du crucifix à l'Assemblée nationale. Devait-il y demeurer ou non?

On l'a su bien rapidement : majoritairement, la population tenait à le garder à sa place, non pas pour conserver l'Assemblée nationale sous la tutelle de Rome, évidemment, mais bien plus subtilement parce qu'il représentait la trace discrète mais significative d'une part nécessaire de notre histoire au cœur des institutions démocratiques.

D'une certaine manière, il faisait un lien avec une partie trouble mais nécessaire de l'expérience historique québécoise. Surtout, quand le commun des mortels a compris qu'on voulait le retirer moins parce qu'il s'agissait d'un symbole religieux que parce qu'il s'agissait d'un symbole majoritaire, il s'est braqué et s'est porté à sa défense.

La logique du multiculturalisme voudrait faire de la majorité historique francophone une communauté parmi d'autres dans la diversité québécoise, comme si la vocation du Québec était de reproduire le modèle canadien de 1982.

Le crucifix rappelait aux immigrants, en quelque sorte, qu'ils entraient dans un pays appartenant pleinement à la civilisation occidentale, et qu'ici

En se séparant brutalement du catholicisme, les Québécois se sont arrachés à une partie d'eux-mêmes.

le catholicisme n'était pas qu'une religion parmi d'autres.

Le patrimoine bâti

J'évoquais plus haut la beauté du patrimoine architectural laissé par l'Église aux Québécois. Le mauvais sort réservé aux églises et les réactions blessées que cette information provoque régulièrement nous rappellent paradoxalement à quel point les églises sont des lieux de mémoire indispensables à l'identité québécoise. Elles sont au cœur du paysage mental qui y est associé.

C'est à travers le catholicisme que les Québécois ont longtemps fait l'expérience de la beauté architecturale ou artistique. D'un village à l'autre, d'une paroisse à l'autre, l'église demeure la marque distinctive de l'architecture québécoise. Elle représente le souvenir positif des générations précédentes.

L'église n'est jamais traitée comme un simple bâtiment parmi d'autres, et l'on entend une indignation sincère dans la population lorsqu'elle est transformée en centre communautaire ou, pire encore, en condos. Elle conserve un statut singulier et contribue à servir de lieu de rencontre pour certains rituels marquant les grandes étapes de l'existence. Surtout, elle représente physiquement la présence du passé parmi nous et rappelle aux hommes qu'ils ne vivent pas dans un présent perpétuel, seulement fait de constructions friables et utilitaires.

L'homme naît dans un monde qui le précède et qui lui survivra, et le souci pour le patrimoine religieux, de ce point de vue, contribue à la civilisation du présent en invitant nos contemporains à faire preuve d'un peu de modestie historique.

La culture et le sacré

Il n'en demeure pas moins que le catholicisme est visiblement en mauvaise santé au Québec. Détachons-nous un instant des seules considérations sur la mémoire québécoise.

On pourrait aussi se demander si une culture peut véritablement s'affranchir de toute conception de la transcendance ou du sacré, et si elle peut séparer le sacré de la tradition. En un mot, une culture risque de s'étioler si elle se détache de toute conception du

sacré, de tout ancrage existentiel dans une certaine idée de la transcendance.

Mais ce problème dépasse grandement le seul cadre québécois et désigne plus largement le vertige nihiliste qui semble s'être emparé de l'ensemble des sociétés occidentales depuis une quarantaine d'années.

La tentation de l'illimité qui traverse toutes les sociétés occidentales, qui cèdent au fantasme démiurgique de la table rase et au rêve maniaque de l'homme nouveau, peut et doit se buter au sentiment de la finitude, mais ce dernier, pour jouer son rôle, doit s'appuyer sur une tradition philosophique et anthropologique qui est aujourd'hui manquante.

L'absence du catholicisme se fait particulièrement ressentir lorsqu'on constate l'impuissance de notre société à poser quelque borne éthique aux formes nouvelles de l'ingénierie sociale, qui vont jusqu'à l'ingénierie génétique.

L'heure serait venue de la réconciliation des mémoires, entre celle du Québec d'avant 1960 et celle du Québec d'après. Il ne s'agit pas de jouer l'une contre l'autre, en dévalorisant la Révolution tranquille pour revaloriser le Canada français, mais plutôt de retrouver quelque chose comme une mémoire de la continuité conjuguant à la fois respect et piété pour les générations canadiennes-françaises et admiration et enthousiasme pour l'émancipation nationale amorcée dans les années 1960, même si elle demeure inachevée.

Mais il nous manque encore le cadre intellectuel pour retisser les liens intimes de la mémoire. Peut-être cette recomposition s'opère-t-elle souterrainement, à l'abri des grands débats intellectuels? Les peuples, quelquefois, doivent se passer de leurs élites pour renaître, en consentant à l'impulsion vitale qu'ils portent en eux.

Toute la question est de savoir s'il y a encore une telle pulsion chez les Québécois, ou si la défense de leur identité culturelle, ces dernières années, n'était plus qu'un dernier spasme. ■

Mathieu Bock-Côté : Chroniqueur au *Journal de Montréal* et au *Figaro*, Mathieu Bock-Côté détient un doctorat en sociologie de l'Université du Québec à Montréal. Il est l'auteur de *La dénationalisation tranquille* (2007) et de *Fin de cycle* (2012).

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

LUNETTE SUR GALILÉE

Dans les encadrés des livres de science, on lit souvent que Galilée (1564-1642) est le père de la science moderne, que l'Église a condamné au nom de l'obscurantisme. Dans certaines représentations en art, on le voit dans un cachot ou encore à genoux devant le tribunal de l'Inquisition. Dans les débats enflammés sur la Toile, il n'est pas surprenant d'y lire qu'il a fini brûlé au bûcher par des catholiques zélés. Le chapeau de martyr de la science fait-il vraiment à ce savant du 17^e siècle ? Rencontre avec Jean-Baptiste Noé, historien, à Paris.

Illustration : Caroline Dostie





Galilée est un grand incompris de l'Histoire. C'est ce qui me saute aux yeux quand je m'entretiens avec l'auteur Jean-Baptiste Noé, qui a consacré plusieurs années de recherche pour écrire le livre *Le dossier Galilée*.

L'historien m'énumère quelques difficultés que pose d'emblée l'étude de l'affaire Galilée. «Un des problèmes que l'on rencontre avec Galilée est que trop souvent on l'isole, lui qui est pourtant un chaînon parmi d'autres dans l'histoire des sciences. On parle de Galilée en omettant de mentionner les autres scientifiques qui le précèdent. Je pense à Tycho Brahé, à Copernic, à Nicolas de Cues, à Ptolémée.»

Avant Galilée...

Galilée a eu l'idée de braquer une lunette d'approche vers l'immensité du ciel nocturne. Il découvre les lunes de Jupiter, les phases de Vénus, les cratères de la Lune, les taches solaires. Pour lui, nul doute : ces observations font pencher fortement la balance en faveur de l'héliocentrisme, la théorie physique qui place le Soleil au centre de l'Univers.

Même si, depuis des siècles, la représentation du monde communément admise est le géocentrisme, on voit déjà poindre la théorie opposée chez les Grecs de l'Antiquité dans des cercles restreints de penseurs. «Puis, il y a Nicolas de Cues, prêtre allemand, et Copernic, prêtre polonais, qui ramènent l'idée bien avant Galilée, me raconte Jean-Baptiste Noé. Galilée la reprend pour la réaffirmer, et ce qu'il apporte d'un peu nouveau, ce sont de nouvelles observations. Mais il n'arrive jamais à la démontrer.»

Ainsi, si Galilée fait des découvertes avec la lunette astronomique, il ne découvre pas l'héliocentrisme auquel il adhère.

Un constat : l'idée que Galilée a soutenue toute sa vie et qui lui a valu un procès était déjà promue par des membres du clergé avant lui. La différence est que Galilée sera le premier à l'affirmer clairement comme scientifiquement vraie. Même s'il tente d'apporter de nouveaux arguments, il ne pourra pas en faire la preuve définitive.

Peut-on, par conséquent, si facilement affirmer que l'Église est contre la science quand on sait que Galilée s'est inspiré des théories de ses prédécesseurs, qui étaient eux-mêmes des prêtres catholiques ?

L'époque des grands débats

Depuis des millénaires, l'humanité n'avait jamais vraiment remis en question sa position dans l'Univers. Que le Soleil tourne autour de la Terre était chose acquise par l'évidence des sens. Mais à l'époque de Galilée, on assiste à un choc des idées.

Chez les scientifiques de l'époque, à ce sujet, on ne s'entend plus. Galilée soutient l'héliocentrisme pendant que Tycho Brahé, un autre grand astronome, tente un nouveau modèle pour concilier le géocentrisme et les nouvelles découvertes de Galilée. Galilée qualifie d'«enfantillages» les arguments invoqués par Kepler et Tycho Brahé pour expliquer les marées par l'influence de la Lune. Selon lui, les marées sont plutôt une preuve de l'héliocentrisme. Mais l'Histoire donnera raison à ses opposants.

«L'Église, devant ces débats, me dit M. Noé, ne prend pas position. Il y a des gens dans l'Église qui soutiennent une thèse ou l'autre, mais ça, c'est un légitime débat scientifique, jusqu'à ce qu'on arrive à la vérité scientifique.»

Encore une fois, peut-on qualifier l'Église d'obscurantiste quand elle refuse d'admettre comme vraie une thèse qui ne faisait même pas consensus chez les scientifiques de l'époque de Galilée ?

Science ou théologie ?

Quand Copernic construit son modèle de l'héliocentrisme, il le fait par conviction métaphysique et non par déduction scientifique. Il opte pour une métaphysique platonicienne où le Soleil joue un rôle central. Dans son modèle, il donne aux planètes des mouvements circulaires uniformes, symbole de la perfection.

Voilà un bel exemple illustrant qu'à l'époque il n'existe pas encore de séparation nette entre la science et la théologie, du moins en pratique. La théologie est d'ailleurs elle-même considérée comme une science, car le mot «science» à l'époque fait référence à tous les discours qui procèdent par raisonnement et qui sont guidés par la logique. «Jusqu'à Galilée, on a tendance à un peu tout mêler. La théologie et l'astronomie sont unies, mais à partir du 17^e siècle, on commence à séparer un peu chaque science», m'explique l'historien en sirotant son café.

L'idée que Galilée a soutenue toute sa vie et qui lui a valu un procès était déjà promue par des membres du clergé. La différence est que Galilée sera le premier à l'affirmer comme scientifiquement vraie.

La science moderne était donc en train de naître. C'est pourquoi, une fois de plus, on ne peut pas rendre l'Église coupable d'être contre une science qui n'existait pas encore, au sens où on l'entend aujourd'hui.

Les Écritures saintes en question

Il allait de soi d'interpréter certains passages de la Bible comme décrivant des phénomènes physiques. Par exemple, de nombreux théologiens voient dans le passage où Josué dit au Soleil d'arrêter sa course une confirmation du géocentrisme.

Toutefois, Galilée, appuyé par certains ecclésiastiques, dans la *Lettre à Christine de Lorraine*, demande aux théologiens de l'ancienne philosophie de revoir leurs interprétations des Écritures. Mais la question de savoir si les propositions physiques dans les Écritures sont ou non objet de foi est extrêmement sensible à l'époque.

Les débats concernant le statut des Écritures saintes se font donc de plus en plus vifs. Comment doit-on les interpréter ? Doit-on avoir foi dans les représentations du monde que proposent les saintes Écritures ? Nous renseignent-elles sur le fonctionnement du monde, sont-elles un traité de physique ?

Selon Galilée, une chose est claire : « L'intention du Saint-Esprit est de nous enseigner comment on va au ciel, et non comment va le ciel. » Dans certaines lettres, il avance que Dieu nous parle autant par la Bible que par le livre de la création. De toute façon,

pense-t-il, si le Créateur a fait le monde, il ne faut pas craindre de contradiction entre sa parole et les lois de la nature. Galilée invite à on ne peut plus de prudence dans l'interprétation des Écritures saintes.

Chose certaine, le 17^e siècle est une période charnière de l'Histoire, où un nouveau paradigme s'apprête à remplacer l'ancien. Jean-Baptiste Noé fait aussi remarquer ce point : « On est à l'époque de la réforme du concile de Trente, donc il y a des oppositions vives entre protestants et catholiques. Comme on a déjà beaucoup de problèmes d'un point de vue théologique, ça complique les débats concernant les Écritures saintes. » Compte tenu du contexte, les catholiques accordent un surcroît d'importance à la Tradition et à l'interprétation que font de la Bible certains Pères de l'Église.

Ce n'est donc pas seulement la science qui avance, mais toute une représentation du monde avec elle. Et l'Église en est d'autant plus ébranlée.

Les motifs du procès

En 1616, le Saint-Office interdit les thèses du *De Revolutionibus* de Copernic, en attendant qu'elles soient corrigées, même si les idées à proprement parler ne subissent pas encore de condamnation. Le cardinal Bellarmín l'avertit de ne plus clamer haut et fort les thèses de Copernic comme étant la vérité, mais de s'en tenir à l'ordre de l'hypothèse.

Galilée appliquera le conseil du cardinal Bellarmín durant sept ans, jusqu'à ce qu'il tâte la possibilité d'une publication d'un livre auprès du pape de

l'époque, Urbain VIII. Dans ce livre, Galilée souhaite mettre en scène un dialogue entre des tenants de l'héliocentrisme et ceux du géocentrisme. Le pape accepte sa proposition à la condition qu'il publie son livre à Rome et qu'il ne prenne pas parti pour l'une ou l'autre thèse.

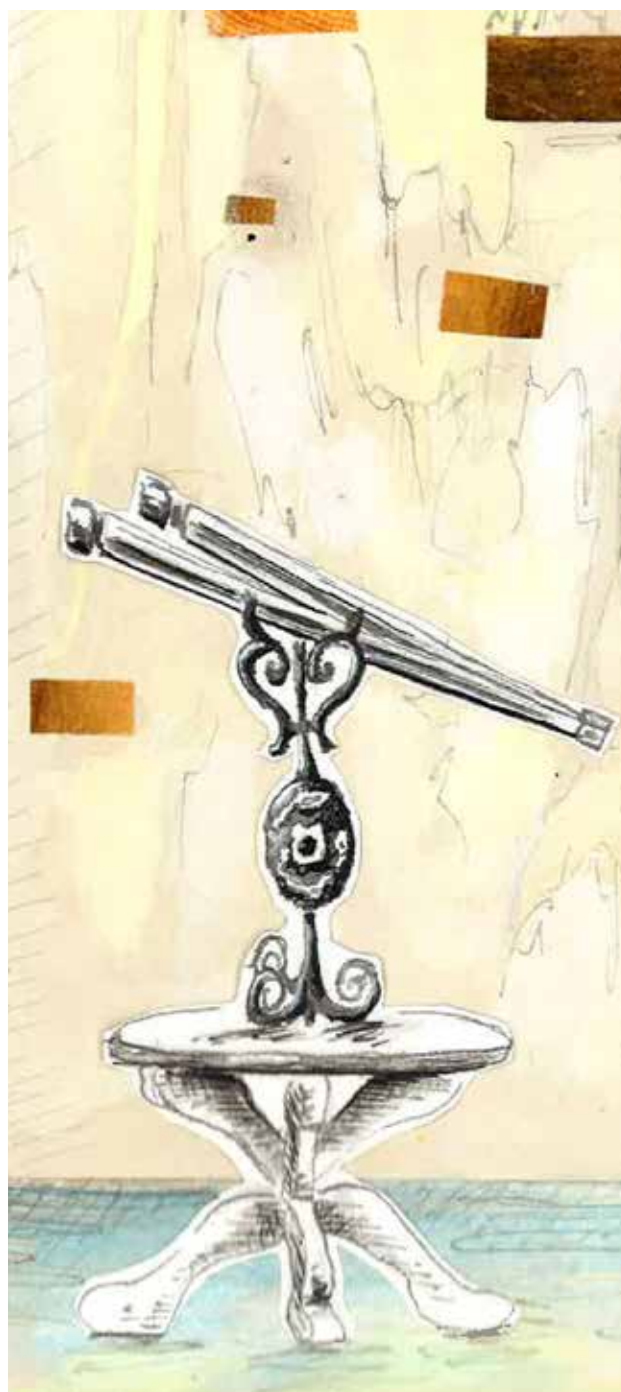
Son livre *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde* paraît en 1632. Sauf que Galilée le publie à Florence. «Il s'entendait très bien avec la cour de Florence, qui l'a rémunéré pour faire des expériences. En fait, il ne respecte pas l'accord qu'il a conclu avec Rome. Ce qui est très mal perçu à Rome, Florence étant une ville rivale. Pour prendre un exemple concret, c'est un peu comme si Gallimard accepte de publier votre livre, que vous signez le contrat, mais que vous publiez chez Flammarion», m'explique M. Noé.

Autre promesse que Galilée n'a pas respectée : ses dialogues avantagent clairement la théorie de l'héliocentrisme. Un de ses personnages, Simplicius, tient pour vrai le géocentrisme. Le personnage n'est pas convaincant, et certains voient dans ce nom une référence au qualificatif «simplet». C'est ce que pense l'historien avec qui j'en discute.

«Simplicius emploie des arguments qui sont des reprises d'un livre publié des années plus tôt par Maffeo Barberini, devenu Urbain VIII. Galilée a repris son livre et fait des citations qu'il met dans la bouche d'un idiot pour discréditer la thèse du pape. Urbain VIII aime beaucoup Galilée, mais devient fâché contre lui. Quand votre ami reprend votre livre et fait des citations dans la bouche de l'idiot du village, ça choque un peu. Encore une fois, Galilée soutient la thèse que la Terre tourne autour du Soleil sans pouvoir la démontrer.»

À cela s'ajoute toute une série de conjonctures politiques qui rendront la tâche difficile au pape. La guerre de Trente Ans donne des adversaires au pape au sein de l'Église. On l'accuse de donner son assentiment aux tenants de la philosophie nouvelle. On le traite d'hérétique. Sans doute, la décision du pape de convoquer un procès à Galilée et de changer de cap vis-à-vis de son vieil ami en est marquée.

Ce sont les raisons principales pour lesquelles Galilée est convoqué à Rome pour un procès au tribunal de l'Inquisition en 1632. Le fameux procès qui marquera les pages de l'Histoire.



Galilée n'a pas fini au cachot

En début d'entrevue, Jean-Baptiste Noé m'a exposé les difficultés que pose l'étude de l'affaire Galilée. En voici une autre, directement liée à l'issue du procès Galilée. «Il y a tout ce dont on parle après l'affaire, au 18^e siècle, au 19^e et 20^e siècles. À cause de ces différentes représentations, la manière dont on voit

la chose aujourd'hui est coupée de la manière dont ça s'est vraiment passé. Quand on parle de Galilée, les gens ont une vision qui est complètement déformée par rapport à la réalité. Il y a des gens qui pensent qu'il a été condamné à mort, alors qu'il n'a absolument pas été condamné à mort. Certains pensent qu'il a été brûlé par l'Inquisition, alors qu'il n'a pas été brûlé.

«La peine de Galilée est très simple, c'est de réciter des psaumes de pénitence, et c'est sa fille, religieuse, qui les récite pour lui. Pendant le procès, il est assigné à résidence pendant quelque temps dans une grande villa à Rome, et après, il va chez l'ambassadeur de Florence. Il finit sa vie dans une villa florentine en participant à des soirées scientifiques.» Après sa condamnation, Galilée continue ses recherches et achève une œuvre maîtresse dans laquelle il pose les bases de la nouvelle mécanique.

L'histoire de l'affaire n'a non plus rien à voir avec la peinture de Bartolomé Esteban Murillo datant du milieu du 17^e siècle. On y voit Galilée dans un cachot, et l'on peut lire dans le bas : «Et pourtant, elle tourne!» Une phrase qui, selon la légende, aurait été marmonnée par Galilée à l'issue du procès. «La phrase est apocryphe», m'apprend M. Noé.

Autre temps, autres mœurs

Comme ça fait déjà une bonne heure et demie que je discute avec Jean-Baptiste Noé, je sens venir le temps de la dernière question. «Comment faut-il concevoir aujourd'hui que des idées aient été condamnables?»

«Aujourd'hui, ça peut nous paraître aberrant, mais au 13^e siècle, c'est un système de pensée qui est autre. C'est la difficulté, en fait. Pour comprendre une époque, il faut se mettre dans la tête des gens de l'époque et ne pas arriver avec nos pensées à nous.

«On avait une vision de la société qui était une vision unitaire. Aujourd'hui, on est très individualiste. Ça veut dire que penser différemment du groupe, c'est bien vu, et quelqu'un de conformiste, c'est mal vu. Jusqu'au 18^e siècle, c'est l'inverse.

«L'autre idée, c'est qu'il y a des pensées qui sont dangereuses, qui sont néfastes. Si je prends l'exemple de la société parisienne : il y a des propos qui sont interdits dans la société. Si on tient des propos racistes, antisémites, c'est interdit. On ne peut pas dire que, dans notre liberté, on va écrire des choses qui sont antisémites. On estime que, si quelqu'un tient ces propos et les écrit, ça nuit à la société. On trouve ça normal que des lois le répriment.»



L'Église, au fil de l'histoire, a révisé sa façon d'interpréter l'Écriture sainte. Elle a aussi en un sens réhabilité Galilée en 1757, l'année d'abolition du décret de 1616 interdisant les écrits de Copernic. De plus, au terme d'une commission menée par Jean-Paul II à partir de 1981, l'Église a reconnu certains torts qu'elle aurait eus dans cette affaire, notamment quant à l'interprétation littérale des Écritures, «dont Galilée "eut beaucoup à souffrir"».

La création de l'Académie pontificale des sciences, le télescope du Vatican ou les multiples scientifiques religieux ayant succédé à Galilée montrent même la contribution de l'Église à la science, contrairement à ce que nous font croire bien des mythes. ■

Sarah-Christine Bourihane : D'abord embauchée (bénévolement!) à titre de stagiaire en journalisme, pour le plus grand bonheur du rédacteur en chef, Sarah-Christine rédige désormais plusieurs chroniques et travaille comme pigiste pour divers médias chrétiens québécois.

*Pour comprendre une époque,
il faut se mettre dans la tête
des gens de l'époque.*

LE CENTRE PARADOXAL DE L'HISTOIRE

Variations sur une œuvre de Jean Paul Lemieux

J'étais arrivée depuis peu au Canada lorsqu'un ami québécois décida de me faire connaître l'histoire récente de la Belle Province en me faisant découvrir la salle que le Musée national des beaux-arts du Québec venait de consacrer au peintre Jean Paul Lemieux ; j'y découvrais ainsi, après Anne Hébert, que « l'œuvre de Jean Paul Lemieux, si particulière et personnelle qu'elle soit, n'en demeure pas moins la meilleure introduction, la plus précise, la plus exacte, la plus rêveuse et la plus poétique à notre pays ». L'initiative de notre ami fut efficace, et l'initiation particulièrement radicale.

L'ensemble de l'œuvre était présenté chronologiquement, telle une rétrospective savante. Les premières toiles exposées dataient de 1936 : paysages splendides de Charlevoix sur lesquels le peintre avait parfois découpé le visage de son épouse ; venaient ensuite des scènes populaires, traitées dans un style apparemment naïf, qui laissaient transparaître les signes d'une société imprégnée de tradition chrétienne.

En contraste, les dernières œuvres (à partir de 1980), impressionnantes, portaient l'interrogation d'un homme aux prises avec les questions récurrentes et inquiétantes de l'identité et du mystère de la vie.

Entre les deux, ce que les spécialistes appellent la grande période, ou période classique, du peintre : on pouvait s'y perdre dans des vastitudes blanches parfois traversées par un cavalier noir ou par le museau d'une locomotive ; mais on découvrait aussi des œuvres par lesquelles, à même l'événementiel, social ou intime (une école d'ursulines, la visite d'une dame « enchapeautée », la célébration d'un anniversaire, une nouvelle faculté de médecine, le concile

Vatican II, l'extension des villes ou les menaces de la guerre froide), le génie de l'artiste déplaçait le regard du visiteur et, en deçà de l'objet immédiat, le conduisait à une interrogation redoutable sur lui-même, sa relation aux autres, sa conception du monde et jusqu'à la question de l'Autre, jusqu'à la question de Dieu.

Dans la salle telle qu'elle se présentait en 2001 (elle a été remaniée depuis), quelques toiles de la période classique s'inspiraient directement de thèmes religieux, à commencer par *Les Ursulines* (1951), qui inaugure la grande période de l'œuvre de Lemieux.

À mi-parcours de la visite, un tableau tout à coup s'est imposé ; il m'a retenue très longtemps, comme si la peinture m'avait aspirée dans le tableau ou, mieux, comme si le cadre lui-même s'était agrandi au point de m'intégrer dans l'œuvre : effet surprenant qui s'est reproduit à chaque visite ; cet effet doit beaucoup au traitement des formes dans la structure du tableau, à une technique génialement appliquée dont je donnerai plus loin quelques exemples.



Rien de nouveau sous le soleil

Ce tableau reprend un thème majeur de la tradition iconographique en art sacré; mais il le soumet à un traitement plastique tellement nouveau qu'il déplace le thème et le métamorphose, selon la remarque de Jean Paul Lemieux lui-même: «Il n'y a rien de nouveau sous le soleil; seulement une transformation, une métamorphose de ce qui a déjà été fait» (Grandbois, 2001).

Je compris peu à peu ce que cette œuvre pouvait avoir de déterminant dans la compréhension que le peintre avait non seulement de la religion chrétienne, non seulement de l'histoire du Québec ou de l'Occident, mais de l'Histoire de l'humanité tout entière et donc de chacun de nous. Parvenu au sommet de son «style», Jean Paul Lemieux «ouvrait son art sur l'universel», pour reprendre une expression de Gaëtan Brulotte. C'est là le génie des «grands» qui

ne sont pas seulement des témoins de leur temps ni même des transmetteurs de traditions, mais, d'une certaine manière, des «provocateurs d'humanité», capables, par la survenue de l'Autre au cœur de l'œuvre, de réveiller chacun et de l'enjoindre à la mise en œuvre de sa propre humanité.

La toile qui me retint dès ma première visite, et qui finit par justifier ensuite chacune d'elles, plonge au cœur de cet «universel concret».

Les lignes qui suivent tentent une fois de plus sinon de comprendre, du moins de déployer l'étonnant pouvoir de convocation du tableau, non par une saisie intellectuelle et prédatrice de l'œuvre, mais en laissant le génie de Lemieux guider pas à pas notre regard, grâce à des indices picturaux nous permettant de répondre à cette convocation de l'œuvre et d'entrer en dialogue avec elle.

Nous serons ainsi conduits à une sorte de «traversée des apparences», jusqu'à la mise au jour de quelques

*Le cadavre de
cet homme
jeune est bien
le personnage
principal et la
principale source
de lumière.*

joyaux imprévisibles comme autant de conséquences de l'exégèse à laquelle Lemieux se livre ici : celle des récits bibliques de la Passion du Christ, et particulièrement du chapitre 19 de l'Évangile selon saint Jean.

Commençons par le plus évident.

Faute de mieux, voici (à la page 43) le chef-d'œuvre reproduit avec l'aimable autorisation de la succession de Jean Paul Lemieux, puisqu'il n'est plus possible actuellement de le voir au Musée.

Le Témoin: fiche d'identité

Les œuvres picturales sont généralement répertoriées grâce à cinq caractéristiques, appelées aussi «signifiants» :

Le nom du peintre : Jean Paul Lemieux

La nature du médium : une huile sur toile

Les dimensions de l'œuvre : 79 cm sur 108 cm

La date de la création : 1963

Le titre du tableau : *Le Témoin*

Le lieu d'exposition de la toile en 2001 : Musée national des beaux-arts du Québec, à Québec.

Ces éléments factuels, objectifs, sont bien dérisoires pour celui qui vient de découvrir un tableau qui a d'abord saisi son regard par sa qualité de présence, puis aiguisé sa curiosité par le traitement pictural du thème et par le titre que le peintre a voulu donner à l'œuvre, et qui continue à vivre dans sa mémoire, où il attise aussi bien son intelligence que son imaginaire, jusqu'à raviver quelque interrogation fondamentale et parfois renouveler son regard croyant.

Car, comme tout chef-d'œuvre, cette toile n'en finit pas, au-delà de l'émotion, de provoquer la pensée.

La Piéta ou la fin d'une histoire ?

La partie gauche du tableau est la première qui soit spontanément enregistrée par un regard occidental, puisqu'elle correspond au sens de lecture de l'œuvre. Il est aisé d'y reconnaître le sujet traité par le peintre : tout y désigne une interprétation d'un événement déduit des récits de la mort de Jésus et que les traditions chrétiennes rapportent depuis des siècles. Le corps sans vie de Jésus est descendu de la croix. Marie, sa mère, le reçoit.

Les représentations de ce moment singulier et intime, appelé parfois «déploration de Marie», sont mondialement connues sous le nom de *Piéta*, thème maintes fois repris depuis des siècles par la peinture ou la sculpture dites religieuses. La plus célèbre et célébrée est certainement la sculpture de Michel-Ange qui se trouve à Saint-Pierre de Rome.

Pour un regard pressé ou distrait, *Le Témoin* – titre surprenant donné par Lemieux à cette toile – pourrait n'en être qu'une variation interprétative.

En effet, Jean Paul Lemieux semble ici se réapproprier le thème. Avec une économie apparente de moyens et de formes, le peintre évoque le deuil, la tristesse, la désolation d'une mère dans une chromatique sombre.

Si l'on s'en tient aux deux tiers gauches du tableau, la diagonale descendante que profile le corps de Marie, le fond obstinément noir et gris, la posture statique des deux personnages servent d'écrin lugubre à ce grand corps trop long, trop blanc, trop raide, qui semble déborder du tableau et déverser sur nous la dure réalité d'une mort qui a vaincu et qui a déjà fait son œuvre.

Et c'est bien d'abord ce «Gisant» qui force le regard. La mère, figée plus qu'explorée, en épouse la forme; placée en deuxième plan, elle semble rejoindre le fond sombre qui l'absorbe en partie.

Le cadavre de cet homme jeune est bien le personnage principal et la principale source de lumière. Issue du tableau lui-même, cette étrange clarté éclabousse le spectateur. La victoire de la mort apparaît ainsi comme la lumineuse et paradoxale vérité de la scène représentée. La mort a vaincu la vie. La *Vie*, à laquelle, il y a un jour à peine, Jésus de Nazareth s'était lui-même identifié (Jn 14,6).

Selon toute apparence, ce moment *pathétique* – au sens propre du terme – signe la fin d'une histoire qui fut glorieuse et sainte.

Pourtant, par la facture même du tableau, Lemieux a voulu qu'il nous soit impossible autant de nous abstraire de ce Gisant envahissant que de nous en tenir à ce seul «pâtir». Ce corps est sur notre chemin et il en barre l'accès; ce corps, presque écrasant de lumière, est incontournable. Il nous faut nous mesurer à cette présence.

Mais, grâce à une sorte d'amplification paroxystique du cadavre, Jean Paul Lemieux oblige notre regard à dépasser les apparences. Il fait de ce corps une énigme incontournable; il assigne le spectateur à un questionnement radical, inhérent à la victoire de la mort; la mort toujours scandaleuse de l'Innocent, certes, mais surtout la mort, inouïe, de Celui qui a été reconnu comme Fils de Dieu.

La charge de ce questionnement est entièrement portée par la partie droite du tableau.

Le troisième personnage ou le temps de l'interrogation

Le caractère sombre et statique de la partie gauche de la toile bascule sous l'effet produit par le personnage qui occupe toute la partie droite de l'œuvre.

Entre les deux parties, les contrastes sont saisissants. La verticalité du personnage tranche sur l'horizontalité du cadavre. Le rouge incandescent de sa tunique rompt à la fois le chromatisme sombre de la partie gauche et la blancheur aveuglante du corps sans vie.

Le front plissé du jeune homme oppose sa mobilité à la raideur des deux autres personnages. Bref, la vie ressurgit. Avec la vie, la réflexion. Une tension anime la toile: tension chromatique entre le blanc/noir et le rouge; tension entre les diagonales descendantes de la partie gauche et la verticalité du troisième personnage; tension intérieure au troisième personnage, symbolisée par le front plissé.

Pourtant, cette tension qui désigne une situation de crise suppose aussi la sortie de la crise. En effet, le troisième personnage est aisément reconnaissable: les textes de la Passion parlent de l'apôtre Jean; et on retrouve ici les trois personnages que Lemieux représentait déjà dans une «crucifixion» en 1958. Or, Jean est celui-là même dont le témoignage dans le quatrième Évangile sert vraisemblablement de source primaire d'inspiration pour le thème déployé ici.

L'existence même de ce tableau exige le témoignage de Jean et suppose ainsi que la crise a été résolue, puisque l'apôtre a décidé de témoigner: «Celui qui a vu a rendu témoignage, et son témoignage est conforme à la vérité, et d'ailleurs celui-là sait qu'il dit ce qui est vrai afin que vous aussi vous croyiez» (Jn 19,35).

Lorsque l'intelligence vacille, la mémoire est souvent un recours.

L'histoire qui semblait arrêtée lorsque le spectateur s'en tenait à la partie gauche du tableau n'était donc que provisoirement suspendue : quelque chose de nouveau advient avec le troisième personnage. Et c'est aussi ce dont témoigne le tableau, par son existence même et dans ce qui y est raconté.

Dans le « champ de forces » (Carini, 1992) qui structure la toile et où s'affrontent dramatiquement les contraires, Lemieux trace une transversale, sorte de diagonale « harmonique » qui relie deux fronts, celui du Gisant et le front plissé de Jean. Diagonale ascendante, elle devient le « lieu » possible de la résolution dynamique des tensions.

C'est dire que le mystère de l'œuvre se joue selon cette diagonale, dans la relation entre le corps sans vie de Jésus et le questionnement de Jean.

La crise intérieure

Jean, par sa posture même, porte toute la charge interrogative induite par la présence envahissante du « Gisant ». Voyons comment le peintre manifeste ce questionnement dramatique et comment il en esquisse l'issue.

La prise en compte du troisième plan du tableau, c'est-à-dire le plan qu'occupe Jean, permet de reconnaître que tout se joue dans la relation entre Jean et le Gisant. Il s'agit là d'un nouveau déplacement par rapport au traitement du thème par les *Piétas* traditionnelles dans lesquelles Marie et Jésus sont les personnages principaux et, parfois même, les seuls. Ici, le couple Marie-Jésus s'efface devant la relation Jean-Jésus.

Jean est isolé, volontairement en retrait. Ce retrait n'est pas un refus – sa tête est tournée vers le couple Jésus-Marie – ou une fuite – il ne tourne pas le dos –, mais une mise à distance qui pourrait signifier d'abord le respect du désir de Marie d'être seule avec son fils.

Mais cette interprétation ne permettrait pas de rendre compte de certains détails picturaux, tels que le froncement de sourcils de Jean. La distance prise par Jean semble plutôt la condition nécessaire à la réflexion.

Il y a dans ce « Gisant » une force quasi subversive qui oblige, telle une épée qui va jusqu'au cœur ou qui fouille les entrailles. Même mort, Jésus se présente comme « Lumière » (Jn 1,4-5), « Lumière du monde » (Jn 8,12), une lumière qui ne fait pas d'ombre et qui enjoint à ceux qui sont exposés à sa présence de « faire la lumière » sur eux-mêmes, dans leur propre rapport à cette présence.

Ainsi, Jean est comme enjoint de répondre aux interrogations que lui pose la présence du corps, celle, par exemple, que le Maître leur posait près de Césarée, alors qu'il va leur annoncer qu'il doit mourir : « Qui dites-vous que je suis ? Pour vous, qui suis-je ? » (Mc 8,29 ou Lc 9,20 ou Mt 16,15).

Pour toi, Jean, qui suis-je ?

Tant de détails et de nuances dans le tableau conduisent à reconnaître que Jésus non seulement a été, mais demeure toujours le centre de la vie de Jean, de son histoire. La question radicale posée par le Gisant ne concerne pas seulement la personne de Jésus, mais l'identité de Jean, le sens même de son existence. Un des enjeux du tableau est là : Jean est placé devant la question universelle et toujours singulière du sens de l'existence.

La question que Jésus posait aux disciples : « Pour vous, qui suis-je ? » est aussi une question existentielle. Le combat intérieur livré par Jean n'engage pas seulement le sens des trois années passées avec Jésus ; il engage le sens de sa vie tout entière, sa raison d'être et de devenir. Épreuve du feu !

Mais où trouver la vérité permettant de traverser le feu ? Une fois de plus, Lemieux invite le spectateur

à chercher dans le tableau les traces de lumière. Or, la première présence de la lumière, celle jaillie de la blancheur du Gisant, n'est pas capable, à elle seule, d'éclairer les personnages du tableau. Le cadavre de Jésus est tourné vers l'extérieur du tableau.

Quant à Marie, que Jésus vient de donner à Jean comme mère, elle ne lui est d'aucun secours : même si la tête de Jean demeure tournée vers celle qu'il ne peut consoler, il ne regarde pas vraiment vers elle. Il a les yeux ouverts, mais selon un regard que Lemieux parvient à rendre «intérieur».

Si le front plissé de Jean manifeste une interrogation, son regard, qui ne porte vraiment sur aucun objet bien que sa tête soit tournée vers le couple Marie-Jésus, suggère une réflexion tout intérieure : une sorte de mise en retrait pour ne pas être englouti par la seule émotion. Jean cherche la vérité en lui et non dans ce qu'il perçoit spontanément et qui l'envahirait et l'accablerait, le laissant dans un désarroi stérile. La tunique de Jean n'est-elle pas illuminée par une lumière tout intérieure ?

Quelle est donc cette instance intérieure capable de l'éclairer ? Son intelligence ? Elle est comme paralysée par la réalité qu'il a sous les yeux et qu'il ne regarde plus : pourtant, il cherche à comprendre, ce qui induit le plissement des sourcils.

Lorsque l'intelligence vacille, la mémoire est souvent un recours : la mémoire de ce que Jésus lui-même avait dit de sa mort, de son intimité avec les apôtres, quelques heures auparavant. Jean se souvient que, sur les routes de Palestine, alors qu'ils montaient vers Jérusalem, le Maître avait voulu leur parler de la nécessité de sa mort.

Et voici que tout cela est arrivé, exactement comme il l'avait prédit !

Jean peut ainsi puiser dans la vérité des paroles entendues, et qui reviennent en flots dans sa mémoire, de quoi raviver une foi, une confiance qui aurait pu chanceler sous le poids d'une défaite par trop évidente.

C'est bien en faisant mémoire des paroles de Jésus que peut jaillir la lumière capable de l'éclairer !

Que disait encore le Maître quelques heures avant de mourir, dans ces ultimes paroles, testament de vie donné à ses disciples, à ses amis ? «Il n'y a pas

de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ses amis» (Jn 15,13). À la question : «Pour toi, Jean, qui suis-je», aujourd'hui ? Jean peut répondre : «Tu es celui qui a donné sa vie pour ses amis ! Ta vie donnée prouve que tu es l'Amour même !»

Alors, dans le corps sans vie de son ami et maître, Jean peut «voir», d'un regard tout intérieur, la révélation de l'Amour à son sommet. C'est en donnant sa vie que Jésus de Nazareth a vraiment révélé qui est Dieu. «Dieu est amour», écrira plus tard le même Jean dans sa première épître (1 Jn 4,8ss).

Pourtant, les indices picturaux laissés par Lemieux dans le traitement qu'il fait du personnage de Jean nous obligent à poursuivre notre enquête : pourquoi Jean est-il debout ? Pourquoi une tunique rouge, d'un rouge incandescent ? Pourquoi les bras le long du corps ? etc.

Le peintre nous met lui-même sur la voie : «L'art est semblable à un labyrinthe ; il faut chercher longtemps et ardemment avant de trouver le couloir qui conduit à la lumière» (Grandbois, 2001).

L'ultime secret du tableau serait-il dans quelque autre traitement de la lumière ?

La Lumière

La lumière est comme le fil ténu qui circule dans notre réflexion depuis le début. La Lumière, symbole de la vérité, la vérité sur ce Jésus dont le corps sans vie envahit le regard du spectateur. Mais nous avons vu que cette lumière est spontanément plus aveuglante que révélatrice. Tel est le mystère de l'Incarnation. L'Incarnation cache et révèle à la fois. Même à distance, l'incarnation dans le corps sans vie de Jésus pose à Jean plus de questions qu'elle ne donne immédiatement de réponse.

L'incandescence de la vêtue de Jean suggère une deuxième source de lumière irradiant sa tunique. Mais d'où vient cette lumière ? La réponse à cette question est déterminante et porte en grande partie l'énigme du tableau.

La réponse du peintre semble évidente : la lumière vient de l'intérieur de la tunique. Jean trouverait en lui-même la lumière capable de répondre à la question posée par le Gisant. Les indices picturaux sont trop prégnants pour remettre en question ce fait.

C'est bien en faisant mémoire des paroles de Jésus que peut jaillir la lumière capable de l'éclairer !

Mais alors, quel rôle joue le trait de lumière qui souligne l'épaule de Jean ? Quelle est la source des flaques de lumière au centre du tableau et près du visage de Marie ? Pourquoi le fond sombre du tableau est-il lui-même irradié, comme translucide ? Ces questions conduisent à reconnaître, venant de l'arrière du personnage de Jean, une étrange source de lumière trouant l'épaisseur des ténèbres et éclairant Jean, de dos.

Mais alors, comment affirmer que la Lumière puisse être en même temps intérieure et extérieure au personnage de Jean ? Que la lumière soit à l'intérieur de Jean ne signifie pas qu'il en soit la source. Jean peut être celui qui accueille librement en lui une lumière qui n'est pas lui.

Impossible à ceux qui sont un peu familiers du quatrième Évangile de ne pas penser au *prologue* ou encore au thème récurrent de la « demeure », particulièrement dans les textes entourant la Passion.

Dès lors, l'épreuve vécue par Jean pourrait trouver une issue dans son libre consentement à être éclairé par une Lumière qu'il ne voit pas – elle vient de l'arrière-fond du tableau –, mais dont il est le dépositaire « éclairé ». L'issue du combat intérieur suppose donc elle-même une relation entre la liberté de Jean et le don gracieux d'une Lumière transcendante sans laquelle Jean ne pourrait sortir de l'épreuve.

Voici donc Jean habité par une lumière qui l'irradie et qui, à travers lui, transparait à l'extérieur, et qu'il annonce par le fait même qu'il l'a accueillie.

L'issue du combat commencerait donc au moment où Jean, dans un acte de mémoire croyante, se rappelant les paroles de Jésus, le Verbe, leur donne sa confiance. Mais en cet acte de mémoire même, il nous faut reconnaître maintenant que Jean recevait le secours d'une lumière extérieure.

Une fois de plus, on peut constater combien le chef-d'œuvre de Lemieux est une exégèse attentive de l'Évangile selon Jean. En effet, l'acte par lequel nous avons postulé que Jean faisait mémoire des paroles de Jésus invite à évoquer un autre passage du discours avant la Passion dans le quatrième Évangile : la promesse de la venue de l'Esprit : « Celui qui doit vous venir en aide, le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit » (Jn 14,26).

Le témoin

Une pensée du philosophe Gustave Thibon commenterait très justement la foi ravivée du disciple, cette « assurance tremblée » – l'expression est du philosophe Aimé Forest pour définir la foi – qui fait tenir Jean debout : « La foi est cette lumière jaillie de l'homme qui, pendant l'éclipse, rend témoignage au soleil voilé, renié, problématique. »

La raison d'être de Jean, sa colonne vertébrale si éloquemment symbolisée par la lumière intérieure, jaillit de la rencontre entre le don d'une lumière qui ne vient pas de lui et son consentement à l'accueillir.

Mais son consentement est appelé à porter d'autres fruits.

Lemieux le laisse clairement entendre par le rouge éclatant de la tunique de Jean. Vêtement quasi liturgique que la tradition chrétienne réserve à la mémoire des martyrs, c'est-à-dire des témoins, au sens étymologique du mot grec. Le disciple est appelé à devenir témoin. La lumière accueillie le transforme en cet homme nouveau qui ne peut pas ne pas irradier la Lumière.

Et, dans un geste des bras qui dit le consentement tout autant que l'abandon à l'Amour révélé, Jean semble dire le « Me voici » des prophètes et de Marie.

Alors peut commencer la longue cohorte des témoins de la bonne nouvelle de l'Amour qui, habités par le même Esprit, écriront avec leur vie tout entière une Histoire autrement sainte.

Le Témoin

Lemieux aurait-il voulu consacrer à l'apôtre Jean cette toile qu'il intitule *Le Témoin* ?

Le peintre réserve encore quelques surprises à ceux qui poussent plus avant leur contemplation de l'œuvre.

Le rouge de la tunique de Jean est du même rouge que celui qui souligne les lèvres et la plaie au côté du corps sans vie de Jésus. Comme Jésus, le témoin est au service de la vérité dont il témoigne. Cette vérité, confirmée par la lumière de l'Esprit, est l'Amour parfait de la vie donnée par Jésus pour ses amis et pour la multitude. Celui qui témoigne de cette vérité, c'est Jésus en croix dont la dépouille dit, au premier plan du tableau, l'Amour donné.

Le seul témoin dont tous les autres participent, c'est Jésus. Lemieux n'écrit-il pas «Témoin» avec une majuscule ?

Et voilà que le corps martyrisé de Jésus reprend toute sa place : la première. Mais la lumière paradoxale qui en émane est un signe de victoire, ajustée à celle qui déjà perce les ténèbres dans la discrétion de l'arrière-plan, telles les premières lueurs de Pâques.

Mais, pour un temps encore, c'est l'heure de la foi !

Épilogue : le quatrième personnage

Tout cela pourrait n'être, après tout, que l'évocation d'un événement passé, lointain, que les calendriers ont cependant consacré comme le centre de l'Histoire. Au tournant du troisième millénaire, un journaliste demandait : «Deux-mille ans, oui ! Mais 2000 ans après qui ? » – avant de rappeler : «Deux-mille ans après Jésus Christ ! »

Non sans quelque facétie, sans doute, Jean Paul Lemieux a voulu réserver une dernière surprise aux spectateurs plus attentifs.

On sait que Lemieux, dans sa période classique, structurait ses toiles grâce à des figures géométriques

précises. Un ultime détail technique permet de souligner l'actualité inattendue que le peintre veut voir dans cet événement : si vous reliez entre elles les têtes des trois personnages, vous obtenez aisément un arc de cercle ; si vous avez la curiosité de chercher où se situe le centre de ce cercle, vous êtes projeté hors du cadre, peut-être là où vous vous trouvez, ou encore là où se trouvait le peintre avant de mettre la touche finale.

Tout se passe comme si Jean Paul Lemieux avait voulu faire du spectateur le quatrième personnage du tableau, un personnage vers lequel la dépouille de Jésus est délibérément tournée et qui ne peut se soustraire à cette étrange invitation formulée un jour sur les routes de Galilée : «Qui dis-tu que je suis ? Pour vous, qui suis-je ? »

Mais, à la différence de Jean le soir du Vendredi saint, pour nous aider à répondre, nous avons 2000 ans de témoins par lesquels, discrètement ou magnifiquement, Dieu-Amour agit dans notre histoire ! ■

Thérèse Nadeau-Lacour : Docteure en philosophie (France) et docteure en théologie (Canada), Thérèse Nadeau-Lacour est professeure de théologie spirituelle et de théologie morale. Elle demeure et travaille au Québec depuis plus de 25 ans.

Pour aller plus loin :

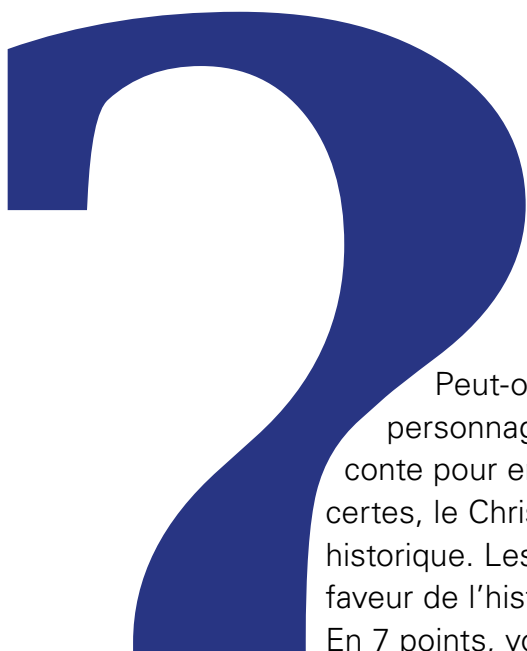
Brulotte, Gaëtan, *L'univers de Jean Paul Lemieux*, Fides, Montréal, 1996.

Carini, Marie, *Jean Paul Lemieux*, Musée du Québec / Les Publications du Québec, Québec, 1992.

Grandbois, Michèle, *Jean Paul Lemieux au Musée du Québec*, Musée du Québec, Québec, 2001.

JÉSUS

est-il une
invention



Peut-on parler de Jésus comme d'un personnage fabuleux, protagoniste d'un beau conte pour enfants ? Plus grand que nature, certes, le Christ n'en est pas moins un homme historique. Les arguments ne manquent pas en faveur de l'historicité du Fils de l'homme. En 7 points, voici ce que l'histoire raconte.



1 Jésus a-t-il existé ?

Jésus a-t-il vraiment existé ? Ce n'est pas avant le 19^e siècle, à l'arrivée de l'école mythologique, qui niait l'existence de Jésus, que la question se pose pour la première fois. «Un résultat certain est établi : aux temps les plus anciens, on n'a jamais douté de l'existence même de Jésus. Même les indications les plus insignifiantes montrent des traces laissées par son existence» (Trilling, 1968).

«Disons d'emblée que le problème de l'historicité, de l'existence réelle de Jésus est un problème historique tranché, car on ne peut sérieusement, scientifiquement, mettre en doute l'existence de Jésus (pas plus que celle de César, Charlemagne ou Napoléon), étant donné la qualité des sources qui nous parlent de lui» (Poirier, 2015). On peut citer à cet effet la conclusion de R. Bultmann, qui écrivait en 1926, dans son *Jésus* : «À la vérité, la contestation de l'existence réelle de Jésus est sans fondement et ne mérite pas un mot de réfutation» (Poirier, 2015).

2 Témoignages externes

Mis à part les documents rédigés par les communautés chrétiennes (le Nouveau Testament), nous possédons aussi plusieurs écrits, rédigés par des non-chrétiens, attestant de l'existence de Jésus.

Tacite, historien et sénateur romain né en 58, mentionne plusieurs faits historiques relatifs au Christ, dont son exécution par un supplice romain (la croix). Il mentionne aussi le préfet de Judée Ponce Pilate : «Ce nom leur vient de Christos (Christ), que, sous le principat de Tibère, le procureur Ponce Pilate avait livré au supplice» (*Annales* 15, 44, 5).

Flavius Josèphe, considéré comme l'un des historographes les plus importants de l'Antiquité gréco-romaine, parle non seulement de Jésus, mais aussi de Jean-Baptiste et de Jacques, le frère de Jésus (*Antiquités juives* 18, 3, 3).

En l'an 112, Pline le Jeune, gouverneur impérial de Pont-Bithynie, se demandant comment procéder pour la sanction des chrétiens qui vont à l'encontre du culte romain, fait aussi mention des chrétiens lorsqu'il s'adresse à l'empereur Trajan :

«Maitre [...], je n'ai jamais participé à des informations contre les chrétiens ; je ne sais donc à quels faits et dans quelle mesure s'appliquent d'ordinaire la peine ou les poursuites. [...]

«En attendant, voici la règle que j'ai suivie envers ceux qui m'étaient déférés comme chrétiens. Je leur ai demandé à eux-mêmes s'ils étaient chrétiens. À ceux qui avouaient, je l'ai demandé une seconde et une troisième fois en les menaçant du supplice ; ceux qui persévéraient, je les ai fait exécuter : quoi que signifiait leur aveu, j'étais sûr qu'il fallait punir du moins cet entêtement et cette obstination inflexibles [...].

«L'affaire m'a paru mériter que je prenne ton avis, surtout à cause du nombre des accusés. Il y a une foule de personnes de tout âge, de toute condition, des deux sexes aussi, qui sont ou seront mises en péril. Ce n'est pas seulement à travers les villes, mais aussi à travers les villages et les campagnes que s'est répandue la contagion de cette superstition [...]» (Bettenson, 1943).

3 L'écriture

Il semble pratiquement impossible à l'homme moderne de se figurer le rapport qu'un paysan moyen pouvait avoir à l'écriture au temps du Christ, et ce à cause du trop grand écart séparant notre siècle – où l'accès à l'information est presque déconcertant – et celui du Christ, où non seulement plus de 90 % de la population était analphabète, mais où un livre ordinaire coûtait plus que l'équivalent du salaire annuel d'une personne moyenne.

L'imprimerie n'ayant pas encore été inventée, tout texte devait être copié et recopié à la main par un copiste, tâche tout aussi fastidieuse qu'onéreuse. De même qu'aujourd'hui on publie tout et n'importe quoi, à cause en grande partie du simple fait que nous le pouvons, ainsi, il y a 2000 ans, on ne publiait quasiment rien pour la raison contraire.

Étant fait à partir de peau d'animal (généralement de mouton, de chèvre), le parchemin était tout simplement hors de prix, surtout à cause du fait que produire une seule page de parchemin nécessitait souvent un animal complet. À cela il faut ajouter le salaire exorbitant du scribe, qui mettait

*Il est d'un homme cultivé de ne
chercher la rigueur pour chaque
genre de choses que dans
la mesure où la nature
du sujet l'admet.*

– Aristote, *Éthique à Nicomaque*

un temps fou à tailler le cuir du parchemin lettre par lettre.

Du coup, tout cela explique en partie pourquoi les premiers chrétiens n'ont rédigé leurs premiers documents que 30 ans après la mort du Christ.

Le scribe

On entend souvent dire que la Bible a subi tellement de modifications au cours des siècles qu'il est devenu impossible de connaître avec certitude le contenu des textes originaux du Nouveau Testament. On s'imagine qu'à force de retranscrire des copies de copies, les plus récentes correspondent de moins en moins aux originaux, rendant ainsi le message originel totalement inaccessible.

Lorsqu'on s'imagine le métier de copiste, on pense à quelque chose comme le jeu du téléphone. Cette idée relève purement de l'imagination et non des faits.

Flavius Josèphe rapporte avec quelle minutie les scribes juifs effectuaient les copies de l'Ancien Testament :

«Les faits montrent avec quel respect nous approchons nos propres livres. Après tant de siècles écoulés, personne ne s'y est permis aucune

addition, aucune coupure, aucun changement. Il est naturel à tous les Juifs, dès leur naissance, de penser que ce sont là les volontés divines, de les respecter, et au besoin de mourir pour elles avec joie» (Flavius Josèphe, *Contre Apion* 42).

Il importe de mentionner qu'un copiste juif de l'époque connaissait par cœur non seulement le nombre exact de lettres que contenait chaque livre qu'il copiait, mais aussi le nombre de fois qu'apparaissait chacun des mots.

Il est difficile pour nous, voire impossible, de saisir le poids que représentait la tâche du scribe, qui ne croyait transcrire rien de moins que la parole même de Dieu. Ajoutons à cela que, pour un copiste juif, recopier une seule erreur était (selon lui) passible de la peine de l'enfer.

Les manuscrits de la mer Morte

En 1947, un Bédouin parti à la recherche de ses animaux perdus dans le désert tombe sur d'antiques jarres, situées dans les grottes de Qumrân, tout près de la mer Morte.

Dans ces jarres se trouvait une part non négligeable de plusieurs livres de l'Ancien Testament, dont le

livre complet d'Isaïe. Les plus récents documents de l'Ancien Testament que nous détenions, avant la découverte de Qumrân, remontaient à environ l'an 1000 apr. J. C., alors que ceux découverts par le bédouin sont datés aux alentours des années 250 av. J. C.

Même malgré un abîme de mille ans séparant les deux copies, leur contenu était pratiquement identique, à l'exception de quelques coquilles (à 95 % près). Les découvertes de Qumrân ne viennent que consolider l'idée que nous pouvons connaître avec grande certitude ce qu'ont voulu nous dire les premiers auteurs de la Bible.

Le Nouveau Testament

En ce qui a trait au Nouveau Testament, nous savons que les manuscrits originaux des Évangiles remontent à 50 à 65 pour les Évangiles synoptiques (Mathieu, Marc, et Luc), et environ à l'an 100 apr. J. C. pour l'Évangile de saint Jean. Toutefois, les copies les plus récentes que nous possédons datent de 100 à 250 de notre ère.

Quoique les anciens manuscrits n'existent individuellement que de façon fragmentaire – en grande partie à cause du mauvais climat et des guerres –, dans leur ensemble, ils nous permettent néanmoins de reconstituer le Nouveau Testament dans son intégralité.

L'Évangile s'étant répandu à une vitesse remarquable au cours des premiers siècles, les fidèles se sont assurés de produire des milliers de copies dans le but de propager la parole, tout en voulant garder le dépôt de la foi. Cela explique que nous avons pu retracer jusqu'à environ 25 000 fragments du Nouveau Testament : 5 800 en grec, 10 000 en latin et 10 000 en d'autres langues, sans compter les centaines de milliers de citations que nous tenons seulement des Pères de l'Église, qui à elles seules pourraient reconstituer le Nouveau Testament dans sa totalité.

Fait intéressant : les spécialistes ne remettent point en doute l'authenticité d'autres textes majeurs de l'Antiquité tels que ceux de Sophocle, de Thucydide, de Cicéron, de Virgile et de Platon, dont nous possédons incomparablement moins de manuscrits. Il ne paraît donc pas raisonnable de douter de l'authenticité du Nouveau Testament.

Le plus impressionnant dans tout cela est que, parmi ces myriades de copies, qui sont souvent de troisième, de quatrième, voire parfois de cinquième génération, on retrouve une correspondance impressionnante entre les textes.

À quel point ?

Les variantes

Il est vrai que certaines erreurs se sont glissées au cours des siècles dans les retranscriptions en question, ce qui peut se vérifier par ce qu'on appelle les variantes. Qu'est-ce qu'une variante ? Il s'agit d'une « altération d'un texte qui survient par propagation de certaines erreurs des copistes ».

Quoiqu'il y ait plusieurs variantes dans le Nouveau Testament, en grande partie dues aux coquilles (lettres inversées, fautes d'orthographe, etc.), il est important de se rappeler les propos du grand papyrologue Frederic Kenyon : « L'écart temporel entre les dates de composition des documents originaux et celles des documents les plus anciens est si petit qu'il devient négligeable. Le doute sur la bonne transmission de la substance contenue dans les Écritures est maintenant retiré. L'authenticité et l'intégrité générale des livres du Nouveau Testament peuvent enfin être considérées comme établies » (Kenyon, 1940 – NDLR : traduction libre).

En d'autres mots, on peut conclure que les textes que nous lisons dans notre Bible de Jérusalem ou dans notre TOB sont essentiellement les mêmes que ceux qui ont été écrits au 1^{er} siècle. ■

Shawn Paradis : Présentement chez les Missionnaires de l'Évangile, à Sherbrooke, Shawn, 30 ans, s'est converti à 22 ans. Il a d'abord été rejoint par la philosophie, puis il a été séduit par la splendeur du christianisme et de l'Église. Il détient aussi un baccalauréat en littérature anglaise.

Pour aller plus loin :

Trilling, W., *Jésus devant l'histoire*, Paris, Le Cerf, 1968.

Poirier, Paul-Hubert, Notes de cours, repérées dans : www.portaildescours.ulaval.ca/portail/accueil (2015).

Bettenson, Henry, *Documents of the Christian Church*, Oxford Press, London, 1943.

Josèphe, Flavius, *Les antiquités juives* [remacle.org/bloodwolf/historiens/Flajose/juda1.htm].

Kenyon, Frederic G., *The Bible and Archeology*, Harper and Row, 1940.

De nos petites histoires, **JUSQU'AU RETOUR DU CHRIST**

Le christianisme n'est pas un message. C'est l'inscription dans l'histoire d'un évènement central – le passage sur terre de Jésus-Christ – qui éclaire et sauve toutes nos petites histoires.

Quand nous naissons, nous sommes déjà marqués par l'histoire de nos grands-parents et de nos parents. Nous avons hérité des gènes qui ont orienté leur vie et qui orienteront aussi la nôtre.

Nous nous demandons d'où vient la colère que nous sentons monter en nous devant un obstacle, d'où provient la paresse qui nous empêche de nous engager dans tel groupe ou telle activité. Il n'est pas rare que nous en détectons la source. Mais d'autres fois, nous l'ignorons.

Transmission et héritage

Chaque personne a une histoire unique et différente des autres. Heureusement! Quelle vie monotone nous aurions s'il n'en était pas ainsi! Les relations que nous entretenons avec les autres servent à améliorer certains penchants; d'autres fois, c'est l'inverse.

Puis, des enfants naissent qui héritent à leur tour des bons côtés de leurs parents et de leurs mauvais plus ou moins amplifiés. Sans compter les accidents qui peuvent survenir et qui chamboulent leur propre histoire.

Dans l'Ancien Testament, les personnages marquants – tels qu'Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, David – ont tous préparé la venue du Messie. Un trait ou l'autre de leur vie se retrouve dans la vie de Jésus. En les

choisissant et en leur permettant de vivre certaines expériences, Dieu donnait un sens à leur vie concrète.

La foi d'Abraham annonçait la confiance que Jésus aura envers son Père: «Père, non pas ma volonté, mais la tienne.» Moïse libérant son peuple de l'esclavage d'Égypte est la figure de Jésus mourant sur la croix pour nous libérer du péché et de la mort.

La lumière sur l'histoire

Avec le Nouveau Testament, c'est Jésus qui nous indiquera maintenant le sens de notre vie. L'histoire que nous tissons tout au long de notre existence reçoit du passage de Jésus sur notre terre son vrai sens, sa véritable orientation.

Vers quoi Jésus a-t-il orienté toute sa vie? Vers la vie avec Dieu dans l'amour. Ses actions, ses paroles, ses miracles ont été sa manière concrète de traduire l'amour de Dieu son Père pour notre humanité. Toute l'histoire de Jésus sur terre a été une histoire d'amour. Le vrai disciple de Jésus est celui qui marche à sa suite, qui épouse l'Esprit de Jésus et qui essaie de reproduire cet amour.

Toutes nos petites histoires reçoivent ainsi une lumière destinée à laver ce qui est souillé, à baigner ce qui est aride, à guérir ce qui est blessé, à assouplir ce qui est raide, à réchauffer ce qui est froid et à rendre droit ce qui est faussé, comme nous le rappelle la séquence de la Pentecôte.

Qui nous révélera le vrai sens de notre histoire? C'est le Christ lui-même quand il reviendra dans sa gloire. Je vous invite à lire attentivement le texte du cardinal Ratzinger (devenu Benoît XVI) dans son livre *La mort et l'au-delà*.



Croire au retour du Christ, c'est d'abord nier que le monde puisse trouver sa plénitude au sein de l'histoire ; et c'est précisément cette attitude de refus qui préserve l'homme de la déshumanisation.

Évidemment, si l'on s'en tenait à cette seule attitude de refus (même considérée comme rationnelle), la résignation aurait le dernier mot. Mais la foi au retour du Christ est en outre la certitude que le monde s'accomplira non pas en vertu d'une raison planifiante, mais du fait de l'invincibilité de l'amour qui a vaincu dans le Christ ressuscité.

Croire au retour du Christ, c'est croire que, finalement, c'est la vérité qui jugera, et que l'amour triomphera, mais seulement en dépassant l'histoire d'ici-bas qui, finalement, appelle elle-même ce dépassement.

L'histoire ne peut trouver qu'en dehors d'elle-même sa plénitude.

Quand on admet cela, quand l'histoire est vécue pour être dépassée, alors elle s'ouvre chaque fois à sa plénitude. Alors, la raison garde sa place et reçoit l'obligation d'œuvrer selon ses propres règles ; alors aussi l'espérance garde sa place sans être dénaturée en laboratoire.

Le salut du monde, c'est que le monde en tant que tel est dépassé. Le Christ ressuscité est la certitude vivante que ce dépassement, sans lequel le monde reste absurde, ne se heurte pas au néant, que par conséquent l'histoire peut être vécue positivement, et que notre action rationnelle, pour limitée et précaire qu'elle soit, a un sens. Par suite, l'antichrist est la fermeture absolue de l'histoire sur sa propre logique, comme antithèse à Celui dont, selon Ap 1,17, tout œil verra enfin le flanc ouvert.

« Gloire à toi, Trinité !
Aux captifs, liberté ! »



**Trinitaires, passionnés de liberté !
Pour toi qui cherches ton chemin !**

Regarde la photo !

Contemple-la et laisse-toi interpeller par elle !

Tu vois le corps du Christ, sans bras, reposant sur un tronc, entouré de barbelés, et un Trinitaire essayant de les enlever.

La mission du Trinitaire est de libérer nos frères et sœurs qui sont persécutés à cause de leur foi, qui sont maltraités dans leur humanité, qui ont faim et soif de justice et de liberté ! Une belle mission toujours actuelle !

Il y a 800 ans, le Seigneur a appelé saint Jean de Matha pour fonder l'Ordre de la Sainte-Trinité et des captifs.

Le Seigneur continue toujours d'appeler et de dire :

« Viens et suis-moi ! »

Si tu veux en connaître plus sur les Trinitaires, communique avec :

Fr. Louis Gagnon, o.ss.t, ou Fr. Michel Goupil, o.ss.t,
Tél.: 450 461-0900 Tél.: 514 439-2244

courriel: vocationtrinitaire@gmail.com

www.trinitaires.ca

Maison Provinciale des Trinitaires

1481, rang des Vingt

Saint-Bruno (Québec) J3V 4P6

4 façons d'aider:

- Legs testamentaire
- Fonds de dotation
- Bourse d'études de 500\$
- Tout autre don

Pour plus d'informations ou pour recevoir notre brochure gratuite, contactez-nous :

Fondation Baillairgé

999 rue du Conseil - Boîte A
Sherbrooke, Qc, J1G 1M1

Tél.: (819) 823-8392

info@fondationbaillairge.org



Notre Église a un besoin
vital de prêtres!

*Saisissez
l'occasion...*
**Aidez un jeunes
à devenir prêtre!**



Joachim Amougou
25 ans - Cameroun



Jean-Jacques Nguimbha
23 ans - Cameroun

En soutenant financièrement un séminariste dans ses importantes études universitaires en théologie, vous pourrez l'aider à réaliser son rêve : répondre à l'appel de Dieu et se mettre plus activement au service de l'Église. En retour, il vous enverra sa photo et vous écrira chaque année pour vous faire part de son cheminement.

Grâce à vous, un jeune pourrait répondre
à sa vocation ...

Visitez notre site : www.fondationbaillairge.org

Nom: _____

Adresse: _____

Code postal: _____ Téléphone: _____

Ville: _____ Courriel: _____

☐ J'aimerais recevoir une brochure gratuite.

☐ Je désire parrainer un futur prêtre.
Montant : _____ \$

Reçu d'impôts ☐



PÈLERINAGES DANS LE CADRE DU JUBILÉ DE LA MISÉRICORDE

ROME (4 jours), MEDJUGORJE (7 jours) et ASSISE (1 jour) — 28 MAI AU 10 JUIN 2016

- Incluant une audience publique avec le pape François
- Accommodation chez Ivanka Ivankovic, l'une des six témoins des apparitions de la Vierge Marie à Medjugorje

Accompagnateurs: Abbé Bruno Allard et Julien Foy

2 990\$ / pers. occ. double

ROME (4 jours), BARCELONE (2 jours) et LOURDES (3 jours) — 17 AU 27 SEPT. 2016

- Incluant une audience publique avec le pape François

Accompagnateurs: Abbé Pierre Marois et Jacques Théberges

2 990\$ / pers. occ. double

Documentation gratuite sur demande:

www.AssociationReginaPacis.org
418-424-0005

Affiliation Voyages Inter-Missions Inc. — Détenteur d'un permis

la **VIE** est **BELLE!** Boutique

PLUS DE 700 PRODUITS OFFERTS

Visitez notre
boutique en ligne !

NOUVEAUTÉS

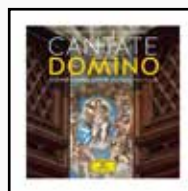


Veritas

CD, Colombia Records, 2014.

Dix pièces. Combinant passion, patriotisme et piété, ce quintette vocal masculin a connu un succès instantané. Mélange de southern gospel, de classique et plus.

15\$



Cantate Domino

Sistine Chapel Choir, Massimo Palombella
CD, Universal Music, 2015, 55 minutes.

Seize pièces dont: « Magnificat VIII toni », « Miserere (Sistine codex of 1661) », « Christus factus est pro nobis », « Adoramus te, Christe », « Angelus domini », « Tu es Petrus ».

20\$

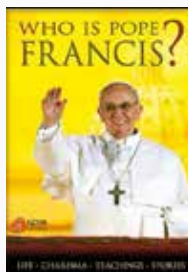


Selma

Paramount, 2015, 128 minutes.

Selma retrace la lutte du Dr Martin Luther King pour garantir le droit de vote à tous. Une campagne qui s'est achevée par une marche de la ville de Selma jusqu'à Montgomery.

22\$



Qui est le pape François ? (bilingue)

Goya, 2013, 45 minutes.

Ce remarquable documentaire européen donne un excellent aperçu de la vie, de la pensée et du travail de Jorge Mario Bergoglio, maintenant le pape François.

25\$

418 908-3438

www.boutique.mlveb.ca

Tous les profits sont utilisés exclusivement
à la mission de la revue *Le Verbe*.

L'Informateur catholique est un organisme de charité qui peut produire des reçus d'impôt.
Numéro d'enregistrement 13687 8220 RR 0001.

A faded, artistic portrait of Rosalie Cadron-Jetté, a woman with a serene expression, wearing a light-colored headscarf and a dark garment. The background is a soft, out-of-focus interior setting.

Rosalie

LANTERNE DE VIE

Rosalie Cadron-Jetté, mère, veuve, grand-mère, religieuse et sagefemme.

Elle voua sa vie aux filles et aux femmes qui se retrouvaient enceintes en dehors des liens du mariage, ou encore prises dans des situations où elles ne pouvaient mener leur grossesse en sécurité. Tout cela à l'instigation de l'évêque M^{gr} Ignace Bourget, qui lui demanda de fonder l'Institut des Sœurs de Miséricorde en 1848.

La miséricorde, un terme qui a été choisi avec justesse, car, à l'époque, les mères célibataires étaient extrêmement mal vues. Les sœurs vivaient bien concrètement la miséricorde : elles les accueillaient avec amour.

Maintes fois, Rosalie a été accusée d'encourager le vice, et sa famille lui en voulait de la déshonorer. Malgré tout, la Congrégation a toujours été guidée par un charisme d'accueil inconditionnel pour ces mères et leurs enfants.

Aujourd'hui encore, c'est le même esprit qui anime les religieuses et les laïcs qui poursuivent l'œuvre de Rosalie Cadron-Jetté. Bien évidemment, l'œuvre s'incarne d'une manière bien différente qu'à ses débuts afin de s'adapter au contexte social.

Par exemple, l'œuvre de La Petite Maison de la Miséricorde, située à Montréal sur le Plateau-Mont-Royal, a pour vocation d'aider les mères monoparentales. Elles trouvent là un soutien, pour elles et leurs enfants, dans les situations difficiles de tous les genres.

Cette maison est plus qu'un centre pour femmes, c'est un milieu de vie au cachet familial où ces mères peuvent reprendre leur souffle, avoir de l'aide, être aimées et s'entraider. Les intervenantes, les éducatrices et les bénévoles vivent selon cet esprit de « miséricorde ».

Il en est de même à Gatineau, au Carrefour de la Miséricorde, et dans d'autres endroits où l'on a fondé des foyers de maternité et des hôpitaux.

L'Institut des Sœurs de Miséricorde a mis sur pied la formation de laïcs désirant vivre de l'esprit de Rosalie et des sœurs de Miséricorde dans leur entourage ou en aidant dans les œuvres de l'Institut. Quarante ans plus tard, ces laïcs forment différents groupes dans la Famille internationale de la Miséricorde. ■



*« La petite maison,
c'est une famille pour moi. »*

– Amimatou, mère de trois enfants.



La maison

Maison natale de Rosalie à Lavaltrie. Elle y habita avec son mari et leurs six premiers enfants. Ils ont fini par déménager, car les terres n'étaient pas assez abondantes pour nourrir toute la famille. On peut toujours visiter cette maison ancestrale.

La lanterne

La lanterne, symbole de Rosalie. Elle en utilisait une pour visiter les malades la nuit.



Sœur Monique

Sœur Monique, la supérieure générale
des Sœurs de Miséricorde à Montréal.



Le personnel

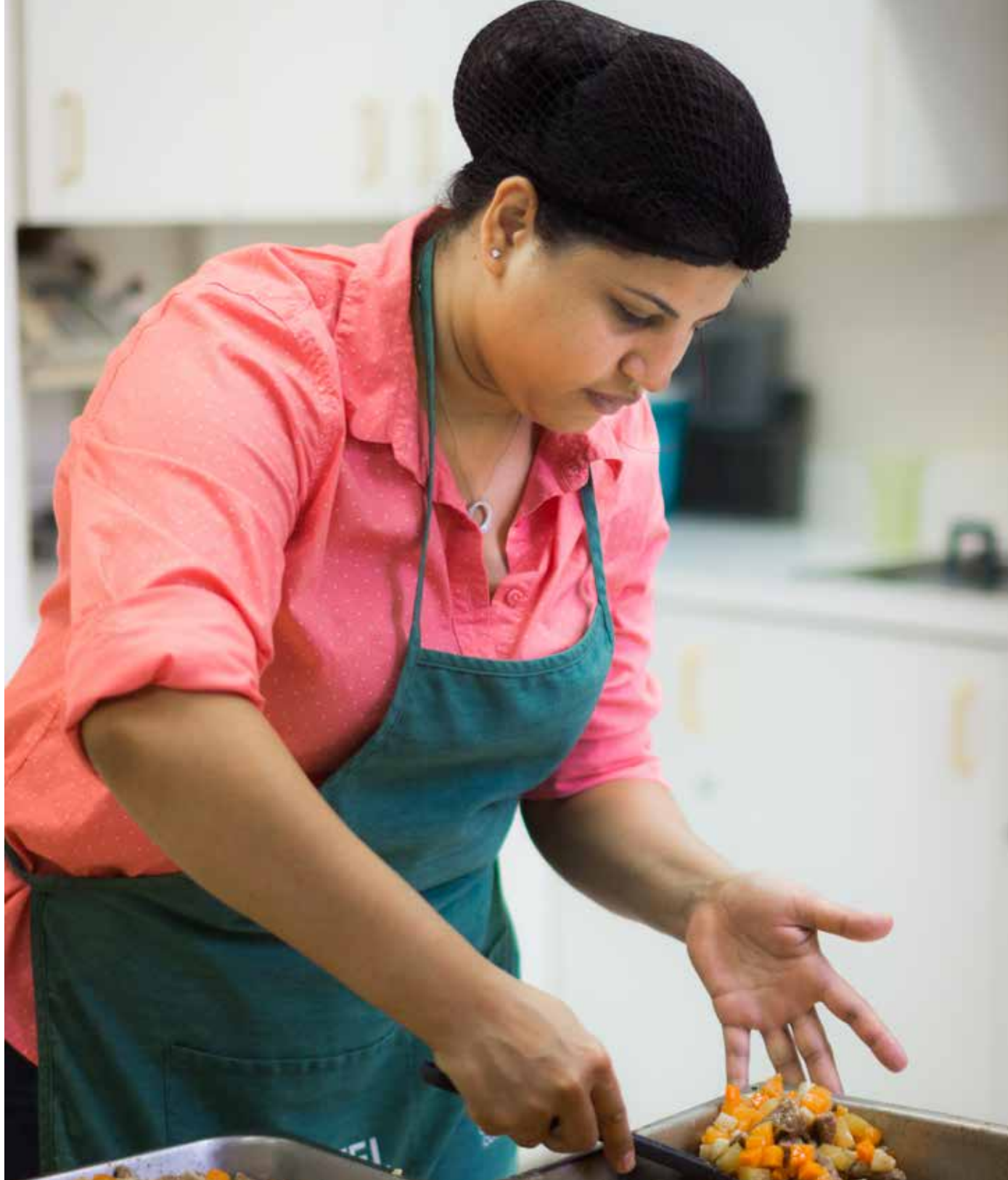
Membre du personnel de La Petite Maison de la
Miséricorde lors d'un souper de financement.



La garderie

Quelques-uns des enfants de la garderie La Rosée,
un des services de La Petite Maison de la Miséricorde.





À la cuisine

Participante à La Petite Maison de la Miséricorde.

Informations:

Adresse de la maison mère des Sœurs de Miséricorde et du musée :
12435, ave. de la Miséricorde, Montréal (Québec)

Maison natale de Rosalie : 1997, rue Notre-Dame, Lavaltrie (Québec)

La Petite Maison de la Miséricorde : 4401, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec)
petitemaisondelamisericorde.org

Pour aller plus loin :

– *Une lanterne dans la nuit. Rosalie sage-femme*, par Yvon Langlois.

– *Rosalie Cadron-Jetté. Une histoire d'audace et de compassion*, par Hélène Grégoire.

CHEMIN DE CROIX*



1. Jésus est condamné à mort

Il ne pouvait en être autrement. Celui qui était la lumière a révélé nos ténèbres et notre fêlure fondamentale. Nous ne pouvions que le condamner, lui faire porter nos misères, projeter sur lui nos laideurs afin de rétablir le faux équilibre de la convenance sociale et de la plénitude ici-bas. Le terrible voile de l'illusion, le voile de maya dont parle l'hindouisme, reste intact. Mais il sera déchiré après le dernier cri sur la croix.

Il ne pouvait en être autrement. Celui qui était l'amour infini ne pouvait pas répondre au même niveau que notre humanité ordinaire. Sa force, surhumaine, ne pouvait pas se traduire en force humaine. C'est ainsi que se manifeste le Dieu infini dans le

monde fini de l'homme : sous la forme de l'infiniment petit et vulnérable.

D'où les Béatitudes : Heureux les pauvres en esprit, les affligés, les débonnaires, ceux qui ont le cœur pur, car leur infiniment petit voit déjà l'infiniment grand de Dieu. Mais ils ne le savent pas. Et ils n'ont pas à le savoir, de peur de briser le lien mystérieux avec le Père qui est justement dans le secret. Les autres, qui pensent comprendre Dieu, et qui condamnent en conformité, ont déjà reçu leur salaire. Leur main gauche sait ce que leur main droite accomplit. Là est l'illusion.

*Texte tiré de *La profondeur divine de l'existence*, préface Charles Taylor, © Médiaspaul, 2014.

2. Jésus est chargé de sa croix

C'est cela, assumer son destin. La croix qui m'est destinée, c'est moi qui dois la porter, pas un autre. Elle porte mon nom, elle me va comme un gant. Ma croix est proportionnelle à mes capacités, elle me fait découvrir ma profondeur de misère que ma condamnation de Jésus masquait. Par le fait même, elle me fait découvrir ma force de vie, puisque la souffrance n'est que l'amour révélé par le contact du mal.

Comme le dit la règle de Taizé: «Le don de soi suppose l'acceptation d'une sensibilité souvent meurtrie. Il n'y a pas d'amitié sans souffrance purificatrice. Il n'y a pas d'amour du prochain sans la croix. La croix seule donne de connaître l'insondable profondeur de l'amour.»

Au fond, une religion révélée ne fait que dévoiler ce qui était déjà là, mais dont on n'avait qu'une vague idée. Ainsi, la croix nous révèle à nous-mêmes. Elle appelle Dieu comme le vide appelle le plein. Mieux encore: elle est l'extrême limite, l'insoutenable limite où se rencontrent le vide et le plein. Autrement, comment pourrions-nous voir Dieu?

La croix, nous n'avons pas à la fuir, de peur de nous fuir nous-mêmes. Nous n'avons pas à la rechercher non plus, car l'orgueil nous guette alors. Elle arrive en temps voulu. Elle nous est consubstantielle. Comme la pomme au pommier.

Malheureux ceux qui ont réussi à frauder leur chemin de croix et à faire en sorte que le grain tombé en terre ne meure pas!



3. Jésus tombe pour la première fois

La croix de Jésus est-elle trop lourde à porter? Dieu se serait-il trompé de messie? Condamné, passe encore, mais trébuchant par-dessus le marché! Mais Jésus est faible. Il risque même de rater son chemin de croix, comble de la dérision. Mais que chercherions-nous à la place: un sauveur conforme à nos représentations, un athlète de la souffrance? Ce désir trop humain aurait sans doute provoqué l'admiration des contempteurs et aurait faussé le sens de l'évènement. Jésus a fini de faire des miracles (c'était en fait la partie basse de sa mission).

Mais il fallait créer un appel d'air pour que se manifestassent les Véronique, les Simon de Cyrène et, plus tard, les Joseph d'Arimathée. Il fallait que Dieu soit faible pour susciter le Dieu fort en chacun de nous. Il fallait créer un mouvement qui est au fond celui de la Trinité.

Il fallait que la force de Jésus soit faible pour que la faiblesse de l'homme soit forte.

4. Jésus rencontre sa mère

Un glaive te transperce l'âme, Marie. Il te fait mal au plus profond de toi, alors que le destin de ton fils se déroule devant toi, sans que tu saches l'expliquer. C'est d'ailleurs dans l'ordre des choses, car l'Incarnation dépasse tout entendement. Et puis, quelle valeur aurait eu ton acceptation de la parole de Dieu si tu l'avais comprise? C'est pourquoi la morsure de ta douleur et la douceur de ton amour plongent leurs racines au plus intime de toi-même, au-delà de toi-même, cet au-delà qui n'est autre que Dieu lui-même.

Lucide, ton fils ploie sous la souffrance et l'injustice, mais c'est toi qui offres la caisse de résonance qui révèle la profondeur de l'horreur. Comme c'est toi qui, dans quelques heures, quand le projet messianique se sera effondré, assureras la continuité de la foi. Toujours dans le silence. Et tout cela t'est aussi naturel que mystérieux!

Deux-mille ans plus tard, tu ressens toujours ce glaive qu'on ne cesse de te planter dans l'âme avec les meilleures des intentions, au nom du Bien. Le chemin de croix sera partout recommencé et tu retrouveras partout ton fils humilié.



5. Jésus est aidé par Simon de Cyrène

On demande à un humble inconnu d'aider Jésus. Et pour cause, les disciples se terrent. C'est le début du dénouement du drame, où tout bascule, où les liens humains et fraternels se rompent. Où l'histoire doit perdre son sens commun pour que, de cette absurdité, émerge une compréhension littéralement extraordinaire. Pauvre Simon de Cyrène, catapulté sur scène, mais qui accomplit aveuglément ce que le destin lui commande par l'entremise des autorités.

Mais ne nous y trompons surtout pas. Simon n'a aucun mérite à cela. Il a fait ce qu'il fallait faire à ce moment. Comme un pompier qui risque sa vie pour sauver un enfant du feu. Il n'y a pas d'héroïsme dans le chemin de croix, mais rien que du consentement à ce qui est et doit être fait. Jésus a accepté, Marie a accepté, Simon a accepté.

C'est ça, renoncer à soi-même, prendre sa croix et suivre Jésus. On ne la choisit pas, c'est elle qui nous choisit et nous n'avons qu'à dire oui. Tout le mystère de la liberté est là. C'est peut-être même notre mystère le plus difficile, celui où Dieu et l'homme se rencontrent dans leur nudité.

6. Véronique essuie la face de Jésus

Que de larmes, que de sang, que de sueur et de saleté! On ne peut s'empêcher de chercher le Christ là où tout est propre et moral. C'est humain, trop humain. Mais non, il revêtira toujours les traits d'un Amérindien privé de dignité, d'un sidéen aux traits émaciés, d'une personne dépressive et suicidaire, ou encore d'un ivrogne qui sent la vinasse et l'urine. Ce n'est pas parce que tel être est sale et laid, qu'il est horrible à voir et à sentir, que Jésus ne s'y trouve pas. L'homme par excellence se cache derrière l'homme déshumanisé. C'est l'infiniment petit de Dieu.

Jésus est devenu un être déshumanisé qui, tel le vilain canard de la fable, n'attend qu'un baiser de la princesse pour retrouver son humanité. Il ne quémande qu'un peu d'attention. C'est Véronique qui la lui offre. Cette fois, sans ordre, si ce n'est une impulsion intérieure. Voulait-elle recueillir un dernier témoignage tangible? Ou bien l'abîme dans lequel avait sombré Jésus avait-il appelé son abîme de compassion?

Avons-nous, pour notre part, le courage et l'humilité d'assumer nos laideurs et de les montrer pour qu'autrui ait la même humilité et le même courage d'exposer les siennes, afin que nous puissions nous essuyer les uns les autres sans nous juger, et qu'ainsi nous puissions nous réhumaniser?



7. Jésus tombe pour la deuxième fois

Jésus, deuxième personne de la Trinité, tombe une deuxième fois. Était-il tombé pour Dieu la première fois, puisque Dieu est la première personne, et tombera-t-il dans deux stations pour l'Esprit Saint, la troisième personne? Au-delà des correspondances et de la symbolique, ces chutes ponctuent brutalement le chemin de croix.

La souffrance n'est jamais lisse ni homogène. Sa laideur honteuse et indécente la rend silencieuse. Elle est cahoteuse, irrégulière, passant d'abîmes de détresse à des relèvements de plus en plus dérisoires, puisque le Golgotha est là, devant Jésus et devant nous.

Mais quelle orgie de méchanceté ne doit-il affronter quand il tombe? Comment ceux qui, le dimanche d'avant, l'avaient acclamé à son entrée à Jérusalem aux cris d'«Hosannah» se sont-ils brusquement retournés contre lui? Jésus connaissait certes le cœur humain, aussi changeant qu'une girouette, aussi inconscient, aussi irresponsable. Ce cœur humain privé de liberté et soumis à la pesanteur du monde et des idéologies enivrantes du moment.

8. Jésus rencontre les femmes de Jérusalem

Il ne faut pas pleurer sur le bois vert, mais sur le bois sec. C'est pour ça que Jésus dit à ces femmes de ne pas pleurer sur lui, le bois vert, destiné à un avenir fécond. Son chemin de croix s'inscrit dans le processus par lequel le grain planté en terre meurt et donne du fruit en abondance. Il y a un mystère dans la tragédie qui se déroule sous nos yeux, car elle déchire les apparences. Cette tragédie est la voie royale qui permet d'échapper au prince de ce monde pour accéder au royaume des cieux.

Ces paroles mystérieuses du bois vert et du bois sec sont peut-être une réponse partielle au problème du mal ici-bas. Se demander comment Dieu peut permettre le mal revient à se scandaliser du chemin de croix et à pleurer comme ces femmes de Jérusalem. Et pourtant, il ne peut en être autrement.

«Pleurez sur vous-mêmes», leur répond Jésus. On pourrait répondre la même chose à ceux qui renient Dieu et prennent prétexte des catastrophes naturelles, des guerres et des maladies. Les réactions diverses le long du chemin de croix sont les mêmes que celles que nous rencontrons de nos jours. Cela aussi est dans l'ordre des choses.



9. Jésus tombe pour la troisième fois

Ça y est. C'est la troisième et dernière chute du fils de Joseph et de Marie. Le glaive rentre encore plus profondément dans l'âme de cette dernière. Un peu plus, dans trois jours, et on comprendra que ce glaive est aussi celui de l'Esprit Saint dont parle l'épître aux Hébreux, celui qui «pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles; celui qui peut juger les sentiments et les pensées du cœur».

Mais, pour l'instant, Jésus trébuche. C'est, pour ainsi dire, le métier qui rentre dans le corps. Nul n'apprend sans peine et uniquement en s'amusant. Notre époque l'oublie, comme elle se détourne de n'importe quel chemin de croix. Nous, qui savons presque tout guérir, avons perdu le sens de la souffrance, de la déchéance, de l'infirmité et de la nécessaire limite. Il n'y a pourtant rien à faire contre cette loi d'airain.

Il faut tomber pour être plus fort, comme il faudra mourir pour renaître à la vie éternelle. Il faut une limite au temporel pour que fasse irruption l'éternel. Sinon, si le temps n'a plus de limite, nous tombons dans le perpétuel. C'est un faux éternel, et c'est la tentation du monde moderne.

Mais c'est en fait l'enfer déguisé en paradis.

10. Jésus est dépouillé de ses vêtements

Dans la déchéance de Jésus, il lui restait tout de même un dernier attribut personnel : ses vêtements. Ça aussi lui est enlevé. Il n'est plus qu'une plaie vivante. Mais loin de voir dans le chemin de croix un quelconque marathon d'endurance, il faut y voir – dramatisé à outrance – le processus du renoncement à soi-même.

Car, de même que saint Jean-Baptiste affirmait qu'il devait diminuer pour que Jésus croisse, Jésus reprend la même dynamique : il diminue afin que Dieu soit glorifié.

Le chemin de croix ne peut être uniquement sujet de compassion ou de larmoiement. Il est aussi leçon de vie et – pourquoi pas – de philosophie. Jeunes, nous avons à constituer notre moi, notre identité. Plus tard, nous avons à abandonner ce moi, nous avons à diminuer pour manifester la gloire du Créateur. Mais nous achoppons souvent sur deux écueils, sans le savoir : notre moi est faux, et notre renoncement est imaginaire, puisqu'il n'y a rien à abandonner. Ou bien nous nous accrochons à notre moi, et notre renoncement n'a pas lieu.

Et l'Église s'est méfiée à juste titre des martyrs morts par une orgueilleuse affirmation de soi et non par amour.



11. Jésus est mis en croix

Jésus n'a plus à porter sa croix ; c'est elle qui désormais le porte. Au-delà de la douleur et des sentiments suscités, on peut voir la croix comme le destin de tout homme, ce par quoi il passe. Ainsi, au lieu de porter son destin, c'est en définitive le destin qui le porte. L'homme est la fine pointe de ce destin. Autrement dit, l'homme est corédempteur du monde, avec Dieu.

Ceux qui veulent un Jésus de gloire humaine en seront pour leurs frais. Jésus est absorbé par la croix, il est devenu l'infiniment petit dont parle la première station ; l'infiniment petit de l'homme, signe de l'infiniment grand de Dieu. Deux infinis réunis sur la croix et révélés le matin de Pâques, à la résurrection, effaçant du coup la cassure du péché originel.

En ce sens, la mise en croix est l'inverse de la chute d'Adam. Celui-ci, avec Ève, avait voulu se faire aussi grand que Dieu. Jésus remet les choses dans leur juste proportion, face au Créateur, et se rapetisse. L'homme est une créature, c'est Dieu qui l'a aimé en premier. Pas l'inverse. Jésus est donc porté par sa croix, comme il est porté par son destin et par Dieu.

12. Jésus meurt en croix

Tout est accompli. Non seulement dans le sens que la tâche a été menée à bien, mais également dans le sens où Jésus a rencontré son destin terrestre, comme tout homme rencontre le sien tôt ou tard dans la vie. En effet, on peut lire l'Évangile comme une vaste dramaturgie où les personnages sont constamment mis face à eux-mêmes et à ce qu'ils doivent faire.

Comme Jésus l'a fait par amour et dans la liberté, chacun d'entre nous doit mener à terme sa mission pour finalement remettre son esprit dans les mains du Père. La seule liberté qui compte est celle qui consiste à dire «oui» à ce qui est inscrit au cœur de nous-mêmes, comme Marie a dit «oui». Les autres libertés sont d'un ordre inférieur. C'est pour cela qu'il est mieux de dire que Jésus est mort par Dieu que pour Dieu. «Par Dieu», c'est-à-dire par une force intérieure imparable à laquelle Jésus s'est soumis par amour. Alors que «pour Dieu» aurait fait penser à un programme imposé de l'extérieur, brimant la liberté.

Tout est accompli. C'est le fréuissement de la plénitude.

Il n'y a pas de plénitude sans croix librement assumée.



13. Jésus est détaché de la croix

Nous entrons ici dans le dénouement de la dramaturgie, dans la catharsis, pour évoquer la tragédie grecque. Après l'obscurcissement du soleil, le déchirement du voile du temple et le paroxysme du cri, on passe à l'effondrement puis au silence. Commence alors le vide, la descente du Christ aux enfers, l'absence de celui qui a été aimé et haï au-delà de toute limite. Vendredi soir et samedi ont dû être un passage atroce pour les femmes qui avaient suivi Jésus ainsi que pour ses disciples. Ce que Jésus vient de faire pour les vivants, il le fait maintenant pour les morts.

Pour l'heure, il faut parer au plus pressé, descendre le corps de la croix et le mettre dans un sépulcre. C'est Joseph d'Arimathée, homme bon et juste, qui s'en charge. Tout est fait dans l'ordre, avec l'accord de Ponce Pilate et conformément aux Écritures, car les jambes de Jésus n'ont pas été cassées.



14. Jésus est mis au tombeau

Jésus au tombeau, on roule la pierre. C'est le tomber du rideau, côté humain. Côté divin, le lever aura lieu dimanche matin, entre le jardinier et une Marie-Madeleine secouée de sanglots, puis délirante de joie devant celui qu'elle reconnaît, mais désormais ressuscité.

Le chemin de croix qui s'est achevé n'est pas qu'une histoire linéaire survenue il y a deux-mille ans. C'est aussi une révélation de notre dramaturgie intérieure. Nous sommes tous, tour à tour, Jésus Christ, Véronique, Simon, la foule injurieuse, Marie, Caïphe, Pilate, Judas, Marie-Madeleine ou Jean. C'est nous qui – la plupart du temps sans le savoir – crachons sur le visage de Jésus, le clouons à la croix, le décrochons ou l'adorons. Car ce que nous faisons à autrui n'est autre que ce que nous nous faisons à

nous-mêmes et à Dieu qui git au plus intime de nous-mêmes.

Si le chemin de croix est aussi le miroir de nous-mêmes au plus profond, Pâques est, de la même façon, inscrit au cœur de nous-mêmes. Chaque jour, nous vivons de petites mises au tombeau et de petites résurrections. Chaque jour, nous tuons le Christ en nous, et puis nous le laissons ressusciter et le reconnaissons.

La liturgie chrétienne n'est pas inventée de toutes pièces : nous sommes nous-mêmes, chacun, liturgie et histoire sainte. ■

Jean-Philippe Trottier : Diplômé de la Sorbonne en philosophie ainsi que de l'Université McGill et du Conservatoire de Montréal en musique, Jean-Philippe est présentement animateur à Radio VM. *La profondeur divine de l'existence* est son troisième livre.

Saints d'Afrique du Nord

UN ZÈLE DE SANG



Image : Martyre de Perpétue, Félicité, Revocatus, Saturninus et Secundulus. Extrait du *Ménologe de Basile II* (vers 1000 apr. J.-C.). Wikimedia (CC)

L'histoire des chrétiens d'Afrique du Nord est généralement peu connue. Elle est une mémoire oubliée du Maghreb musulman, une mémoire égarée dans la kyrielle d'archives du christianisme latin. On en retient le nom de saint Augustin et de quelques martyrs cités dans le martyrologe universel ou dans la prière eucharistique. Et pourtant...

Lors d'un voyage en Algérie fait à l'automne dernier, je le réalise pendant une discussion que j'ai avec un Kabyle: en l'an 480, l'Afrique du Nord compte 166 évêchés. L'omniprésence des mosquées jointe à la quasi-absence d'églises me l'ont fait vite oublier. Le lendemain, je me rends à l'église Notre-Dame-d'Afrique, une des rares églises d'Algérie, pour en savoir davantage. Et je tombe sur le livre *Saints anciens d'Afrique du Nord* et tous ses noms qui sonnent étrange à mes oreilles. En voici quelques-uns.

Les premiers martyrs scillitains

Comme leurs autres frères chrétiens, les chrétiens de l'Afrique romaine font preuve d'un zèle sans mesure. Par refus de participer aux coutumes et aux rites païens qui structurent la vie civique de l'époque, ils accepteront le martyre, pour eux voie de salut. Les martyrs scillitains sont les premiers martyrs d'Afrique dont on conserve la trace, par l'entremise du procès verbal de leur comparution, le 17 juillet 180, à Carthage.

Avant qu'ils meurent pour leur foi, le proconsul Saturius tente de les convaincre, lors du procès, «de revenir à la raison pour obtenir le pardon de l'empereur Commode». Puis Speratus, l'un d'entre eux, lui répond «qu'ils n'ont rien fait de mal et qu'ils rendaient grâce quand on les maltraitait».

C'est par la plume même de Perpétue que nous connaissons leurs derniers moments.

Le proconsul dit alors à tous les autres: «Abandonnez cette croyance.» Speratus renchérit: «La croyance mauvaise, c'est de commettre l'homicide, de rendre un faux témoignage.» Puis Cittinus répond à son tour: «Nous ne craignons personne, si ce n'est le Seigneur notre Dieu qui est au ciel.» Et Donata: «Nous honorons César comme

César, mais ne craignons que Dieu.» Puis Vestia: «Je suis chrétienne.» Et Secunda: «Je le suis, je veux l'être.»

«Et tous firent la même déclaration. [...] Alors le proconsul lut sa sentence sur la tablette:

«Speratus, Nartzalus, Cittinus, Donata, Vestia, Secunda et tous les autres ont confessé qu'ils vivaient selon le rite chrétien. Attendu que leur a été offerte la faculté de revenir à la religion traditionnelle des Romains et qu'ils ont refusé avec obstination, nous les condamnons à périr par le glaive. [...] Tous les martyrs s'écrièrent: "Grâce à Dieu."» Telles sont les dernières paroles des martyrs contenues dans le procès verbal.

Félicité et Perpétue

Félicité et Perpétue vivent durant la même période que Tertullien, un Berbère de Carthage, père de l'Église. Par ses écrits, Tertullien donne au christianisme africain un caractère particulier d'intransigeance vis-à-vis du paganisme d'État. Il demande aux chrétiens de se désengager de la vie militaire au risque de transgresser le sixième commandement, de ne pas exercer le métier de professorat, qui oblige à enseigner les mythes et les cultes païens, de ne pas se mêler à la vie de la cité quand on est un riche, etc.

C'est dans ce contexte que Félicité et Perpétue sont arrêtées, alors qu'elles sont encore catéchumènes. Perpétue est une jeune mère qui allaite encore son fils, et Félicité, son esclave, est enceinte. Elles reçoivent le baptême une fois emprisonnées.

C'est par la plume même de Perpétue que nous connaissons leurs derniers moments. Elle parle du déroulement de son emprisonnement et de ses visions. Alors qu'elle demande à Dieu de lui montrer si l'issue de l'emprisonnement sera le martyre ou la libération, elle voit en prière une échelle où sont fixés sur les montants des instruments de fer. Elle doit seulement y monter en regardant vers le ciel, sans quoi elle risque de tomber en bas, où un dragon l'attend. Mais elle lui écrase la tête pour monter sur le premier échelon. Son compagnon Saturus monte avant elle. C'est d'ailleurs lui qui mourra le premier dans l'arène.

Puis, elle se voit dans un immense jardin au milieu duquel se trouve «un homme aux cheveux blancs, vêtu comme un berger». À côté, elle voit des milliers de gens vêtus de blanc. Le berger lui donne une bouchée de fromage pendant que les autres autour disent: «Amen.» «Au bruit de leur voix, raconte Perpétue, je me réveillai, mâchant encore je ne sais quelle douceur. Je le racontai aussitôt

à mon frère. Nous comprîmes que c'était le martyr qui nous attendait. Dès lors, nous nous mîmes à ne plus rien espérer en ce monde.»

Même si son père lui rend visite à quelques reprises en la suppliant d'avoir pitié de lui, elle résiste en disant : «Sur cette estrade, il se passera ce que Dieu voudra.»

Leur sentence tombe et ils sont condamnés aux bêtes. Quand Félicité comprend que ce ne sont pas les bêtes mais le diable qu'elle aura à combattre, elle sait qu'elle aura la victoire. Félicité accouche entretemps, quelques jours avant le grand combat.

Quand ces femmes et leurs compagnons sortent du cachot pour être jetés dans l'amphithéâtre, on dit que c'est «comme s'ils se rendaient au ciel, joyeux». La vache furieuse n'aura pas raison de Félicité et Perpétue. C'est un gladiateur qui les achèvera de son glaive. Elles meurent le 7 mars 203, le visage plein de lumière, sous le regard d'une foule véhémence.

Optat, évêque de Milève

Au 3^e siècle, sous la pression des invasions barbares, l'Empire romain est ébranlé dans ses fondements religieux. C'est pourquoi l'empereur Dèce promulgue en 251 un édit qui oblige les chrétiens à prier pour le salut de l'empereur et à offrir des sacrifices aux dieux de l'Empire. La situation culmine au début du 4^e siècle lors de la persécution de Dioclétien, appelée aussi Grande persécution.

Les événements s'enchaînent rapidement entre 303 et 304 : on détruit les lieux de culte chrétiens, on prive les aristocrates chrétiens de leurs droits, on arrête les membres du clergé et on oblige les clercs et les chrétiens à faire des sacrifices romains.

Devant cette pression, certains chrétiens obéissent, d'autres résistent, d'autres fuient. Un contexte qui prépare le terrain au schisme donatiste, fléau de l'Église d'Afrique. L'évêque Donat, à la tête du mouvement, nie la validité de l'ordination du nouvel évêque de Carthage, puisqu'il a été ordonné par un évêque qui a failli lors de la Grande persécution. Selon les donatistes, seuls les évêques purs et dignes peuvent administrer les sacrements. Saint Augustin combattra le donatisme avec acharnement, et avant lui Optat de Milève, perçu comme l'égal d'Ambroise de Milan, maître à penser de l'Afrique chrétienne, dont le nom figure au martyrologe universel.

On connaît très peu de chose de cet évêque «de vénérable mémoire» cité par Augustin. On garde de lui quelques

écrits. Son ouvrage *Le schisme donatiste* est le premier texte polémique écrit contre le donatisme. Optat appelle à l'unité et à la paix. Il reconnaît que les donatistes les haïssent et les maudissent. Mais, en vertu de la parole d'Isaïe qui les exhorte à reconnaître leurs ennemis comme leurs frères, il répond : «Ils sont donc nos frères, même s'ils ne sont pas de bons frères.»

Et encore, il s'adresse à Parménien, un évêque donatiste, pour critiquer sa vision de la sainteté : «Vous revendiquez avec fierté une sainteté toute particulière, en voulant que l'Église soit là où vous dites, et non là où vous la refusez.» Optat appelle à un christianisme universel, non caché dans un recoin de l'Afrique chez les donatistes seuls.

Et enfin, il reconnaît la primauté de Pierre, toujours en s'adressant à son frère donatiste : «C'est pourquoi il fut appelé Pierre, afin qu'en cette chaire seule fût sauvegardée l'unité de tous et afin qu'aucun apôtre ne pût revendiquer ce privilège pour la sienne propre.»

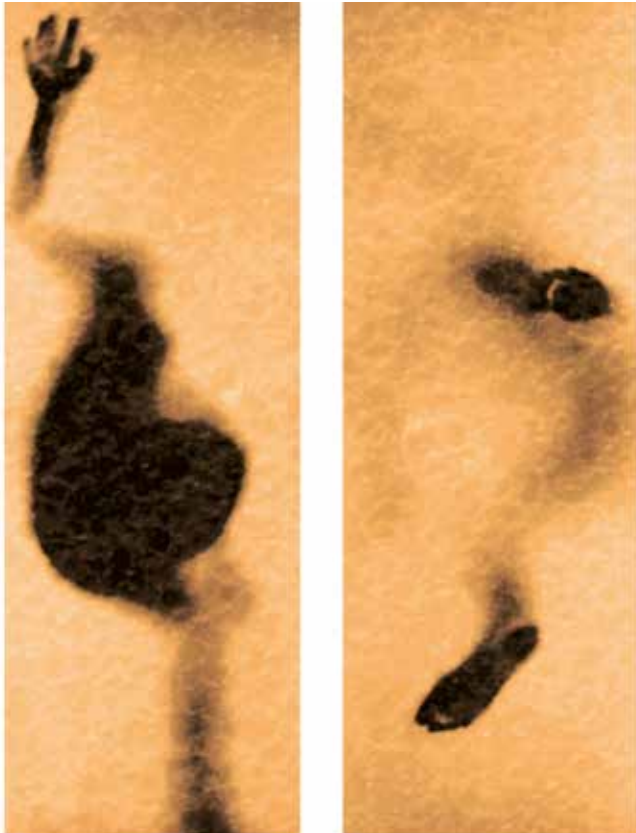
Deogratias, évêque de Carthage

Deogratias incarne un autre pan de l'histoire de l'Église d'Afrique : celle de l'invasion des Vandales. Peu de temps après la nomination de l'évêque Deogratias à Carthage, en 454, la ville de Rome est pillée par le roi vandale Genséric. La charité du nouvel évêque choque le roi. Il n'aime pas le voir si bienveillant envers les fuyards romains qui affluent sur les côtes de Carthage.

L'auteur raconte : «Quand cette multitude de captifs aborda le rivage d'Afrique, les Vandales et les Maures se partagèrent une énorme quantité de gens, séparant, selon la coutume barbare, les maris des femmes, les enfants des parents. Aussitôt, le saint homme de Dieu fit vendre toute la vaisselle liturgique d'or et d'argent et racheta les captifs de l'esclavage des barbares, sauvegardant l'intégrité des foyers et rendant les enfants aux parents.»

Durant trois ans, l'évêque travaille sans répit. Il remplit deux grandes basiliques de lits et s'occupe des captifs la nuit comme le jour. Les ariens, «jaloux de son zèle», tentent de le tuer à plusieurs reprises. Il s'éteint en 457 en laissant dans les larmes tous les prisonniers. Genséric ne permit pas qu'il fût remplacé par un autre évêque.

Il y aurait encore beaucoup à dire de ces premiers chrétiens, dont le courage et la charité exemplaires ont fondé l'Église occidentale latine et dont la mémoire gagne à être connue. ■



PRIER DEBOUT

Le corps est un partenaire important dans la prière. On ne prie jamais sans lui. À chacun et chacune de trouver la bonne posture qui l'aide à descendre au fond de son cœur, lieu de toute vraie prière. Je vous suggère tout de même quelques pistes qui peuvent aider à prier debout.

Il est important de prendre conscience du corps lorsqu'on est debout pour prier, privément ou en public. Les pieds reposent bien à plat sur le sol, joints ou légèrement écartés, plantés dans l'humus de notre humanité.

Se tenir droit

Si l'endroit le permet, nous pouvons enlever nos chaussures. Il est bon de sentir le sol qui nous relie à la terre, humblement. Le bassin est droit pour l'équilibre et la stabilité. Le dos doit être redressé, sans effort et sans

tension. Les épaules sont tombantes et détendues, dans la confiance d'un Dieu qui nous connaît et nous accueille. La tête, pas trop baissée, rejoint le ciel. Le regard peut être centré sur une croix ou une icône, puis nous fermons les yeux pour laisser parler le cœur en silence, au rythme lent de la respiration, comme un va-et-vient d'amour.

Il y a une géographie du corps qui ramasse tout notre être pour l'offrir au Père. Si nous étendons les bras, le corps prend la forme de la croix. Comme un arbre enraciné dans le sol déploie ses branches vers le ciel, nous embrassons

le monde avec le Christ. Ne sommes-nous pas créés pour ouvrir les bras et pour aimer? Au centre du corps debout, il y a le cœur, point de jonction de l'horizontal et du vertical, alliance de la terre et du ciel, rencontre de l'extérieur et de l'intérieur. Marie est une belle image d'un cœur ouvert et offert. La *stabat Mater*, debout au pied de la Croix, s'élève avec le Fils pour n'être plus qu'offrande, corps et âme.

Les mains peuvent prendre différentes attitudes: levées vers le ciel en geste d'offrande, repliées sur la poitrine en signe d'écoute, jointes pour l'attention à la présence de Dieu, doigts croisés pour la supplication ou le recueillement en Dieu, paumes ouvertes en signe d'accueil: «Allons, redresse tes pensées, tends les paumes vers Lui!» (Jb 11,13).

Respect et disponibilité

La station debout exprime le respect et l'attention devant Dieu ou devant une personne à laquelle l'honneur est dû. Qu'est-ce que nous faisons lorsque nous attendons un ami et qu'il arrive? Nous nous levons spontanément pour l'accueillir, nous lui tendons les bras ou nous lui donnons la main.

L'attitude debout dans la prière exprime aussi la disponibilité pour écouter le Seigneur, pour obéir à la mission qu'il nous destine. Elle n'est pas un garde-à-vous militaire, mais une attitude d'attention et de disponibilité à Dieu. Dans l'Ancien Testament, le prêtre se tient debout et offre le sacrifice. Le peuple se met debout lorsque Esdras ouvre le livre de la Loi (Né 8,5). À l'eucharistie, les fidèles se lèvent pour écouter l'Évangile. Jésus, nouveau grand prêtre, reste debout devant Pilate pour s'offrir lui-même en sacrifice.

Cette position était commune en son temps. Jésus fait mention de ceux qui prient ainsi pour se faire voir des hommes. Il met en garde contre l'hypocrisie et l'orgueil de ceux qui prennent cette position de la prière pour se faire remarquer des hommes et non du Père qui voit dans le secret. «Et quand vous priez, ne soyez pas comme ceux qui se donnent en spectacle: quand ils font leurs prières, ils aiment à se tenir debout dans les synagogues et les carrefours pour bien se montrer aux hommes» (Mt 6,5).

Jésus illustre son enseignement de la prière par la parabole du pharisien et du publicain (Lc 18,9-14). Il reproche au pharisien son autosatisfaction et son mépris du publicain, alors que ce dernier se tient à distance, n'osant pas lever les yeux vers le ciel et se frappant la poitrine. Jésus déclare que c'est le publicain qui est juste, car «qui s'abaisse sera élevé» (Lc 18,14).

Dans la position debout, nous levons spontanément les yeux et les mains vers Dieu, maître du ciel et de la terre. Jésus lui-même priait ainsi: «Levant les yeux au ciel, il prononça la bénédiction: il rompit les pains» (Mt 14,19).

En attente de résurrection

Pour un chrétien, la position debout évoque la résurrection. Le mot «ressusciter» signifie: s'éveiller, se lever, se mettre debout. Jésus nous invite à prendre cette position, qui est traditionnelle dans la plupart des religions: «Levez-vous et priez!» (Lc 22,16). Prier debout, c'est vivre dans l'attente de la résurrection.

La station debout est la position liturgique la plus ancienne. Les premiers chrétiens célébraient le dimanche debout, parce qu'ils fêtaient la résurrection du Christ. Ils vivaient en «ressuscités», debout dans la foi, en vrais disciples du Christ. Le concile de Nicée (325) avait même interdit de s'agenouiller le dimanche et pendant les cinquante jours après Pâques. Prier debout, c'est aussi manifester notre espérance chrétienne, comme le souligne l'évêque Basile le Grand au 4^e siècle.

«C'est debout que nous faisons nos prières, au premier jour de la semaine, mais nous n'en savons pas tous la raison. Car ce n'est pas seulement parce que, «ressuscités avec le Christ et devant chercher les choses d'en haut», nous rappelons à notre souvenir, en ce jour consacré à la Résurrection, en nous tenant debout lorsque nous prions, la grâce qui nous fut donnée, mais parce que ce jour-là paraît en quelque sorte l'image du siècle à venir» (Basile de Césarée, *Traité du Saint-Esprit*, 27,2, Cerf, 1968, p. 485).

Notre histoire est inscrite dans notre corps comme des notes sur une feuille de musique. Dieu veut en tirer une symphonie en faisant de nous des hommes et des femmes debout. Nous tenir debout dans la prière exprime notre dignité chrétienne. Nous sommes dignes de Dieu puisque nous sommes ses enfants, baptisés dans la mort et la résurrection de Jésus.

Nous accueillons sa vie en nous enracinant dans la terre de sa Parole qui nous met en route et nous aide à vivre, comme l'exprime cette antienne tirée d'un psaume: «Oui, je me lèverai et j'irai vers mon Père.» ■

Jacques Gauthier a publié récemment: *Chemins vers le silence intérieur avec Thérèse de Lisieux* (Parole et Silence). *Jésus raconté par ses proches* (Parole et Silence / Novalis).

Pour plus d'informations: jacquesgauthier.com.

Entrée

EN ÉGYPTÉ

Le pape orthodoxe copte Tawadros II est venu visiter le Canada en septembre 2014. Lors de son séjour, il a rencontré M^{gr} Luigi Bonazzi, nonce apostolique au Canada, et lui a confié une icône écrite par un moine du couvent Saint-Georges, en Égypte.

Lorsque nous sommes placés devant cette icône, l'évènement qui y est écrit nous apparaît clairement comme étant «la fuite de la sainte Famille en Égypte». Et pourtant, si nous demandons à un Égyptien quelle est la scène représentée, il nous répondrait : «L'entrée de la sainte Famille en Égypte.»

Pour l'Église copte orthodoxe, ce même passage des Écritures est médité sous un tout autre angle qu'ailleurs dans le monde ! D'ailleurs, ils célèbrent cet évènement le 1^{er} juin.

Au dos de cette icône, nous trouvons des inscriptions en arabe et en anglais : «*“Love never fails”* (1 Co 13,8). *Souvenir from the Coptic Orthodox Church Egypt by H. H. Pope*

Tawadros II Pope of Alexandria and Patriarch of the See of Saint Mark 118th. » Cette parole entendue maintes et maintes fois en français : «L'amour jamais ne passera» résonne différemment dans sa traduction anglaise : «*Love never fails*», c'est-à-dire l'amour ne fait jamais défaut. Elle nous est donnée comme clé de méditation de ce temps d'épreuve dans la vie de la sainte Famille.

Marie et l'Enfant Jésus

Le choix des couleurs qui revêtent Marie attire le regard. Dans la plupart des icônes qui illustrent cette scène de la sainte Famille, Marie est revêtue d'un manteau bleu qui représente le ciel. Bien qu'elle porte ici ce vêtement bleu, elle est aussi recouverte d'un manteau rouge. Cette couleur est fréquemment utilisée pour partager un sentiment de douleur, mais elle peut aussi illustrer le sang des nombreux martyrs qui a coulé, des premiers temps jusqu'à nos jours.

Le visage de Marie collé sur celui de l'Enfant Jésus nous montre son intimité avec lui. Son regard est fixé sur son Fils. «Je ne regarde ni loin ni près de moi, je ne regarde que Celui que mon cœur aime», a dit Marcel Van. Le centre de l'icône est dans cet échange de regard, à la fois douloureux et confiant.

Lorsqu'on regarde l'icône, l'Enfant Jésus n'est pas le premier personnage qu'on remarque. L'artiste l'a voulu petit, faible, dépendant. L'enfant n'a pas le choix : il doit dépendre du bon soin de sa mère. Emmailloté de langes, mais aussi des bras de la Vierge, il lève ses yeux vers le ciel, «d'où lui viendra son secours».

Joseph et l'ange

Comparées à celles des autres personnages, les couleurs utilisées pour Joseph sont plutôt sobres, ternes même. Et pourtant, par son bâton de pèlerin, par sa main qui tient et guide la bride de l'âne, son rôle n'est pas moindre. Il est celui que Dieu a

choisi pour «prendre Marie chez lui». Comme un berger qui prend soin de ses brebis, il protège sa famille et la conduit tout en suivant les directives de l'ange.

Habituellement, lorsqu'une icône est écrite, les couleurs sombres sont apposées d'abord, et l'artiste remonte dans la palette des couleurs vers le plus clair. Cependant, l'œil aiguisé pourra remarquer que l'ange a été ajouté à la fin, une fois le doré posé.

De plus, le rouge de l'étole est peint par-dessus le bleu. Le fait qu'il y ait un ajout de dernière minute me touche particulièrement. L'artiste s'est donné le droit de ne pas faire comme d'habitude, mais a écouté son cœur en osant ajouter cet ange.

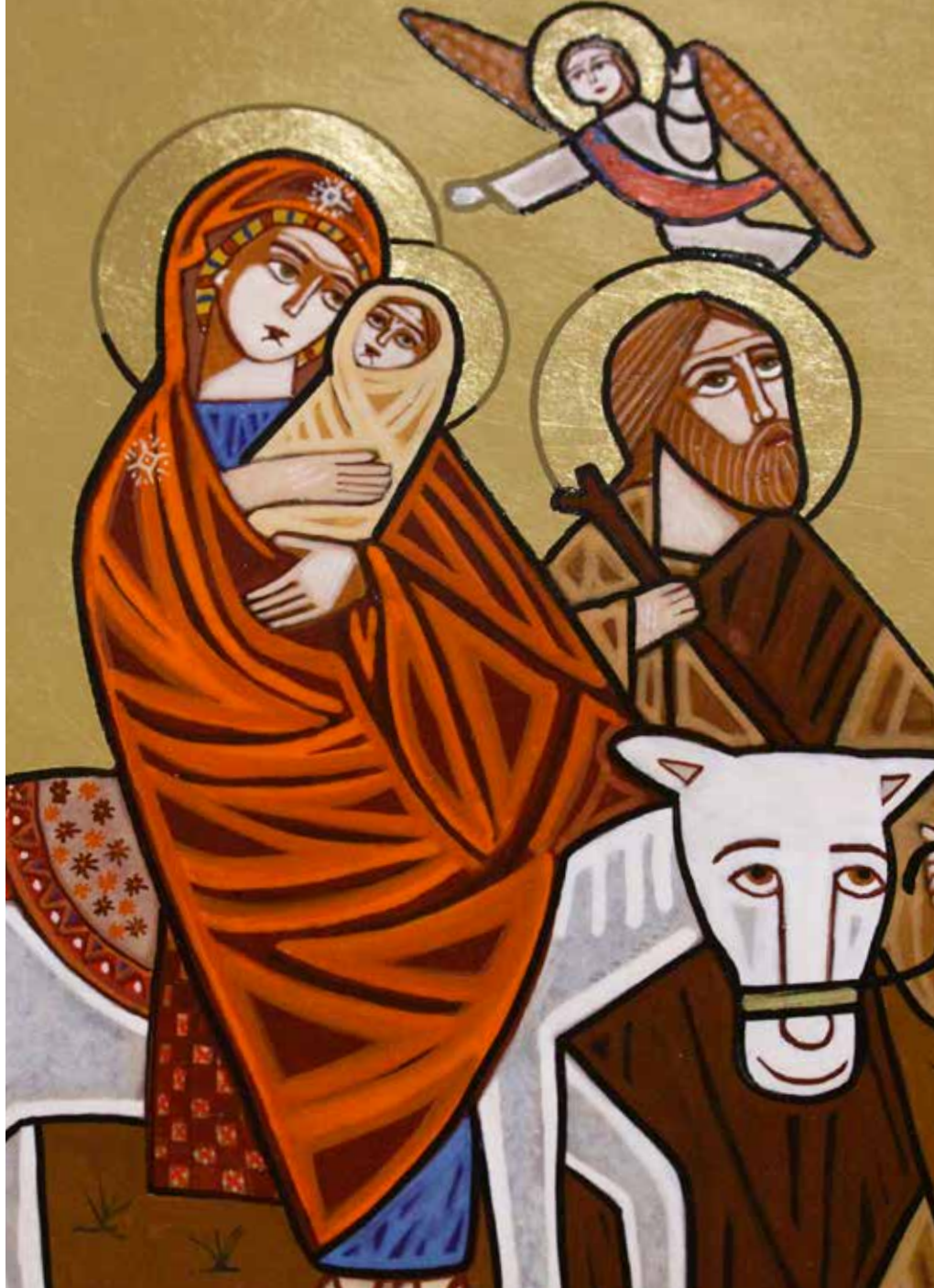
L'âne et sa mission

Les icônes représentant l'entrée en Égypte incluent souvent des fleurs rouges ou autres, en référence aux nombreux martyrs de l'Église. Sur celle-ci, la végétation peinte au sol est plutôt sèche, parsemée de touffes d'herbes ici et là. Bien qu'elles ne soient pas apparentes au premier abord ni dans un endroit où l'on s'attendrait à les voir, les fleurs sont bien présentes.

Peintes discrètement sur le tapis de selle mis sur l'âne, les fleurs enjolivent ce dernier. Comme un corporal mis sur l'autel pour accueillir le Saint des Saints, un simple linge est transformé, sanctifié par l'Enfant Jésus. «Le sang des martyrs est semence de chrétiens», disait Tertullien. Comment ne pas penser aux nombreux frères et sœurs qui ont donné leur vie pour que le message du Christ soit porté à travers les siècles?

Église de martyrs

Depuis ses débuts, l'Église copte a été surnommée «l'Église des martyrs» à la suite de nombreuses persécutions.



En ces temps de défis pour nos frères et sœurs du Moyen et Proche-Orient, cette icône est particulièrement d'actualité. En méditant avec la sainte Famille, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à tous ces chrétiens persécutés pour leur foi. Je ne peux qu'offrir ma vie avec eux en les soutenant de ma petite prière...

«L'amour ne fait jamais défaut», même lorsque tous les éléments ou situations externes peuvent pointer vers le découragement ou le doute. Cette icône de la sainte Famille vient me rappeler de fixer mon regard vers

Dieu. Ainsi, «tout pourra concourir au bien de celui qui l'aime».

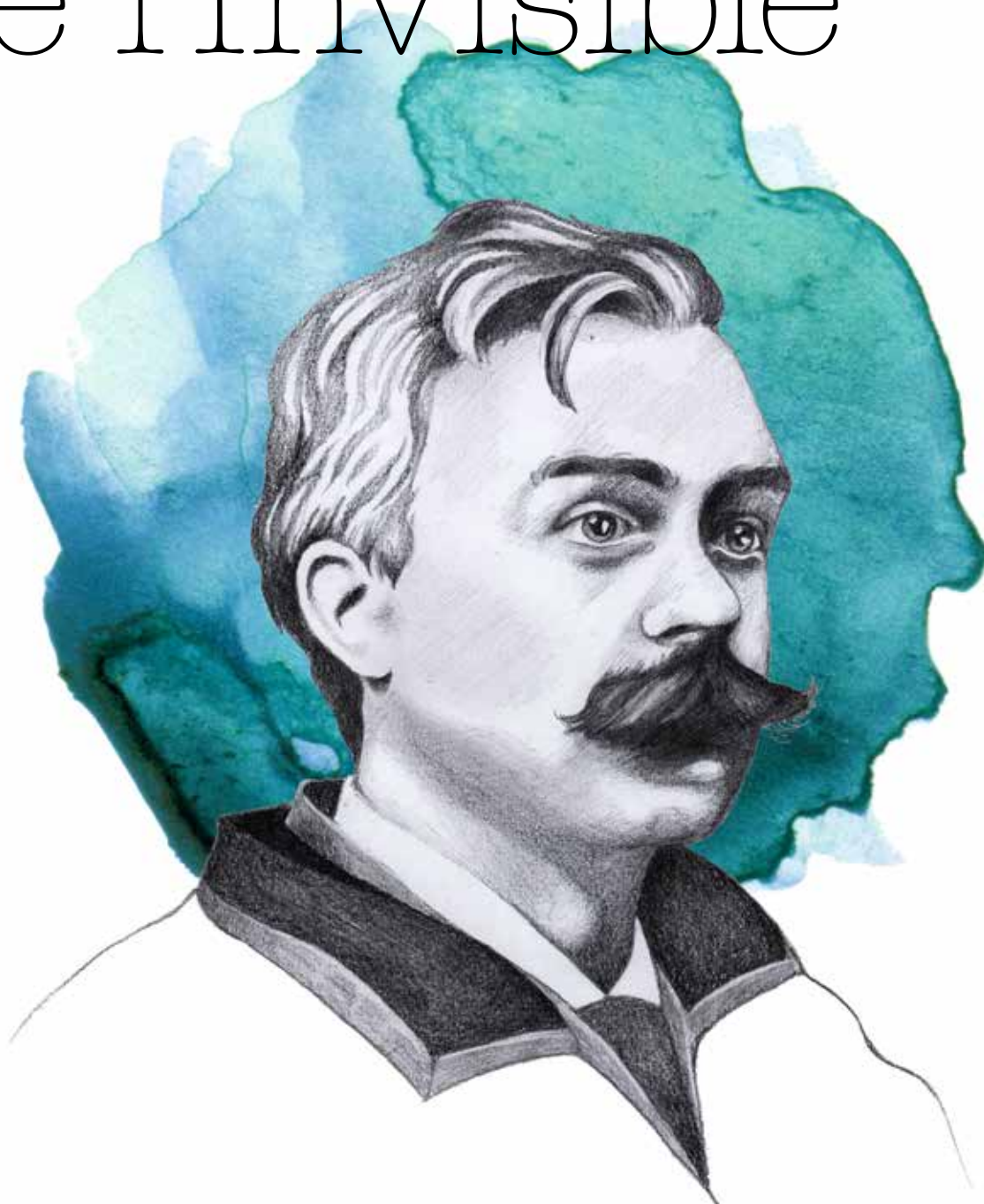


Sainte Famille, gardez nos cœurs toujours en mouvement, désireux de cheminer sur les chemins où le Seigneur nous appelle. Et quand nous nous sentirons petits, faibles et dépendants, que nous puissions toujours nous réfugier dans les bras de Marie, notre Mère.

Saints martyrs d'Égypte, priez pour nous. ■

Léon Bloy

SUR LES TRACES de l'Invisible



Léon Bloy est né en 1846 et est mort il y a bientôt un siècle, en 1917. Ces dates ne sont pas tout à fait anodines. La première correspond à l'année de l'apparition de la Vierge à La Salette; la seconde marque l'année des trois secrets de Fátima. Entre ces deux événements à caractère apocalyptique, une vie passée à attendre l'Apocalypse et à en guetter les signes.

Il n'y a que des symboles

La coïncidence a de quoi surprendre. D'autant plus qu'elle se rapporte à un homme qui ne croyait pas au hasard – ce «nom moderne du Saint-Esprit», disait-il – et n'avait de cesse de répéter le verset de saint Paul: «Nous voyons maintenant à travers un miroir, en énigme» (1 Co 13,12). Au seuil de son dernier livre, *Dans les ténèbres*, Bloy fait écho à l'apôtre en rappelant qu'«à partir de la Chute le genre humain tout entier s'est endormi profondément».

Ce coma des générations est lourd de conséquences. Si nous vivons uniquement «sur des énigmes et des apparences», il s'ensuit que nous ne savons même pas que «rien n'est à sa place» (*La femme pauvre*). Mais où commencent les apparences, où commence le mystère, où se situe la frontière entre le visible et l'invisible, entre le naturel et le surnaturel?

Bloy a pris le mot de saint Paul à la lettre; c'est pourquoi il a pris ces interrogations au sérieux. Et toute son œuvre porte la marque de cet effort: restituer l'ordre invisible qu'il devinait derrière le miroir.

Rencontres

Pour comprendre d'où vient cette ambition littéraire, il n'est pas inutile de fournir au lecteur quelques repères biographiques sur l'écrivain.

Léon Bloy a grandi à Périgueux, dans le sud-ouest de la France, auprès d'un père voltairien et d'une mère catholique. Après des études médiocres qui ne lui laissent guère espérer un avenir éclatant, il s'oriente vers l'architecture, sur le conseil de son père. Au seuil de la vingtaine, il emménage à Paris où il rencontre, en 1867, le célèbre et dandy Jules Barbey d'Aurevilly.

Le «Connétable des lettres» bouleverse son existence. Bloy devient le secrétaire et l'ami du grand écrivain catholique, auprès duquel il reçoit une solide formation littéraire et intellectuelle qui l'amène peu à peu à renouer avec la foi perdue au cours de l'adolescence. Cette fréquentation quasi quotidienne est interrompue par la guerre de 1870, au cours de laquelle le jeune Bloy s'illustre par son

courage (les nouvelles du recueil *Sueur de sang* s'inspirent de cette expérience).

De retour à Paris, il continue à côtoyer Barbey d'Aurevilly, qui l'intègre à un réseau d'intellectuels catholiques. Deux rencontres ont sur lui une influence durable: celle d'Antoine Blanc de Saint-Bonnet, auteur d'un remarquable traité sur le dolorisme chrétien, et celle d'Ernest Hello, penseur génial aux accents mystiques dont le maître ouvrage, intitulé *L'homme*, annonce par bien des aspects l'œuvre de Bloy et de nombreux autres écrivains catholiques à venir.

En 1879, Bloy effectue pour une première fois le pèlerinage à La Salette, en compagnie de l'abbé Tardif de Moidrey, qui joue auprès de lui le rôle d'un père spirituel. Celui-ci s'éteint subitement au cours du voyage, non sans l'avoir initié cependant à ce qu'il nomme l'exégèse symbolique. Cette «méthode», qui s'appuie sur le verset de saint Paul cité plus haut, considère toute chose sous l'angle du symbolisme universel dans le but d'atteindre, au-delà des signes (faits, personnes, paroles, etc.), les réalités spirituelles qui leur correspondent mystérieusement dans l'Absolu. Bloy en tirera profit dans tous ses ouvrages.

Un autre événement majeur survient dans les mêmes années de sa vie: son aventure mystique avec Anne-Marie Roulé (la Véronique du *Désespéré*), une prostituée qu'il a convertie et qui a des visions apocalyptiques.

Cette aventure culmine le jour où Anne-Marie lui confie une vision fort peu orthodoxe d'après laquelle Bloy aurait un rôle de premier plan à jouer dans la parousie prochaine: il serait ni plus ni moins... le père «biologique» du Paraclet. Secret terrible, voire carrément délirant, qui plonge l'écrivain dans une crise spirituelle et Anne-Marie dans la folie. Elle est internée à l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne en 1882.

L'entrée en littérature

Il faut attendre 1884 – Bloy touche alors à sa trente-huitième année – pour que paraisse le premier ouvrage de l'écrivain: *Le révélateur du globe*, un plaidoyer pour la béatification de Christophe Colomb. S'ensuit un recueil de critiques littéraires à teneur pamphlétaire: *Les propos d'un entrepreneur de démolitions*.

Ces deux publications font quelque bruit et, surtout, mettent Bloy en relation avec deux écrivains bien en vue à l'époque: Auguste Villiers de l'Isle-Adam, auteur des *Contes cruels*, et Joris-Karl Huysmans, ancien disciple de

Zola qui a pris ses distances avec les idées matérialistes du maître.

Les trois personnages formeront ce qu'ils appellent plaisamment le «Concile des Gueux», un triumvirat d'écrivains pauvres et talentueux qui discutent d'art et de religion et épanchent leur fiel sur le monde moderne.

Caïn Marchenoir

C'est dans cet entourage que Bloy entame la rédaction de son premier roman, *Le désespéré* (1887).

À Louis Montchal, son ami genevois, il résume son projet ainsi: «Je rêve d'un roman de misère et de douleur, l'écrasement d'un homme supérieur par une société médiocre. Tous les imbéciles et tous les infâmes de ma connaissance y défilent.» L'homme supérieur, c'est Bloy lui-même, sous les traits du journaliste catholique Caïn Marchenoir. Les imbéciles et les infâmes, c'est le défilé d'à peu près tous les écrivains en vogue à l'époque: Guy de Maupassant (le «romancier ithyphallique», en référence à sa réputation de fornicateur), Alphonse Daudet («un troubadour homme d'affaires»), Paul Bourget («la flûte pensante»), etc.

Sans surprise, *Le désespéré* cristallise la légende d'un Bloy pamphlétaire rongé par la haine et surtout par l'envie du succès des autres. Mais cette légende passe à côté de l'essentiel. Car, au-delà des querelles littéraires, *Le désespéré* est surtout une immense clameur lancée pour ébranler le désert spirituel du monde moderne; le cri de détresse d'un croyant qui n'en peut plus d'attendre le règne de Dieu au milieu d'un monde bourgeois dont la tiédeur et la médiocrité semblent raturer jusqu'au sens de la Rédemption.

«Tout, écrit Bloy, est avachi, pollué, diffamé, mutilé, irrémédiablement destitué et fricassé, de ce qui faisait tabernacle sur l'intelligence. La surdité des riches et la faim du pauvre, voilà les seuls trésors qui n'aient pas été dilapidés!...

«Ah! cette parole d'honneur de Dieu, cette sacrée promesse de "ne pas nous laisser orphelins" et de revenir; cet avènement de l'Esprit rénovateur dont nous n'avons reçu que les prémices, je l'appelle de toutes les voix violentes qui sont en moi, je le convoite avec des concupiscences de feu, j'en suis affamé, assoiffé, je ne peux plus attendre et mon cœur se brise, à la fin, quelque dur qu'on le suppose, quand l'évidence de la détresse universelle a trop éclaté, par-dessus ma propre détresse!... Ô mon Dieu Sauveur, ayez pitié de moi!»

La pauvreté

L'attitude pamphlétaire et le retentissement du *Désespéré* contribuent à écarter Bloy de tous les succès littéraires et de toutes les tribunes prestigieuses, y compris dans le milieu catholique, où il est abhorré. Ne pouvant vivre de ses livres, il vit de privations, d'emprunts et d'expédients; parfois même, la misère le contraint à demander l'aumône à ceux qui ont été les cibles de ses invectives. C'est dans ce grand dénuement qu'il rédige la plupart de ses chefs-d'œuvre.

Nul désir, chez Bloy, de prostituer sa plume pour augmenter ses tirages et briguer des distinctions littéraires. Du reste, la pauvreté, à laquelle il se résigne, «ne peut pas être avilissante, puisqu'elle fut le manteau de Jésus Christ».

À partir des années 1890, il s'éloigne du pamphlet pour se tourner vers des formes d'écriture plus méditatives. *Le salut par les juifs*, publié en 1892 dans le contexte de la montée de l'antisémitisme, donne lieu à une reformulation originale de la question juive: «L'histoire des Juifs, écrit Bloy, barre l'histoire du genre humain comme une digue barre un fleuve, pour en élever le niveau.»

Dans *L'exégèse des lieux communs* (1902), il emploie la méthode de l'exégèse symbolique pour approfondir les rengaines du bourgeois: «Quand un employé d'administration ou un fabricant de tissus fait observer, par exemple, "qu'on ne se refait pas; qu'on ne peut pas tout avoir; que les affaires sont les affaires [...], etc.", qu'arriverait-il si on lui prouvait instantanément que l'un ou l'autre de ces clichés centenaires correspond à quelque Réalité divine, a le pouvoir de faire osciller les mondes et de déclencher des catastrophes sans merci?»

Il nous faudrait encore plusieurs pages pour rendre justice à la richesse de l'œuvre de Bloy. De plusieurs ouvrages de première importance – *La femme pauvre*, *Le sang du pauvre*, *L'âme de Napoléon*, *Les méditations d'un solitaire en 1916*, *Dans les ténèbres*, et surtout l'immense *Journal* en huit tomes, dont la rédaction s'étend de 1892 à 1917 –, nous n'avons pu dire un mot.

Parions que les lecteurs que nous aurons amenés à découvrir cet aérolithe littéraire nous pardonneront notre insuffisance. ■

Michaël Fortier: Michaël détient une maîtrise en littérature française. Il lit beaucoup, écrit à l'occasion, et passe le reste de son temps à faire du vélo le long de la rivière Saint-Charles.



Mercredi des Cendres

C'EST ÉCRIT SUR TON FRONT!

Avant de dire ce qu'est *réellement* le mercredi des Cendres, disons ce qu'il est convenu de dire. Il est : l'entrée officielle en carême, l'un des deux jours de jeûne obligatoire, l'imposition des cendres sur le front.

Bon ! Voilà qui est dit ! Et voilà qui est répété partout dans les sites cathos qui se respectent, et aussi dans les journaux pas cathos qui versent une fois ou deux par année dans la « culture religieuse ». Folklore oblige.

Tu es poussière

Ce qu'on dit moins souvent, parce que c'est moins *glamour*, c'est que la cendre symbolise notre insignifiance. Oui, la vie humaine est précaire et son existence est éphémère. Mort oblige.

C'est pour nous rentrer notre insignifiance bien comme il faut dans la tête, pour nous l'incruster profondément dans le crâne qu'on nous l'écrit sur le front en nous lançant : « Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière » (Gn 3,19), ou plus gentiment : « Convertissez-vous et croyez à l'Évangile » (Mc 1,15).

C'est le « souviens-toi » qui doit inspirer nos 40 jours de carême : « Mortel ? Toi ? Ben, c'est pas écrit sur ton front, tse ! » Eh bien là, oui, ça l'est ! Plus d'excuse.

Les cendres sont signe de pénitence tout au long de la Bible, et l'Église a su conserver ce signe. C'est un signe extérieur qui révèle une volonté de conversion intérieure, un regard sur sa finitude, mais toujours éclairé par la confiance en la miséricorde divine.

Abraham se dit en lui-même : « Je suis bien hardi de parler à mon Seigneur, moi qui suis poussière et cendre »

(Gn 18,27). Job se rend compte qu'il n'est rien devant Dieu : « Je ne te connaissais que par ouï-dire, maintenant, mes yeux t'ont vu. Aussi, j'ai horreur de moi et je me désavoue sur la poussière et sur la cendre » (Jb 42,6).

Esther est confrontée à la mort : « Après avoir enlevé ses habits d'apparat, elle revêtit des habits de détresse et de deuil à la place des parfums de luxe, elle se couvrit la tête de cendre et de saletés » (Est grec C,12-13). Jésus se lamente sur Chorazin et Bethsaïde qui refusent de se convertir (Mt 11,21).

Pitié pour les pâtes molles

Nous commençons donc le carême avec notre mort écrite sur le front ! Mais attention ! Au bout de ces 40 jours d'introspection, de méditation, de privation, d'aumône, de prière et de jeûne, il y a la Résurrection et la Vie ! Le feu de la miséricorde divine est plus puissant que la brûlure de tous mes péchés ! Amen ! Alléluia !

Bon... Je sais... Ce n'est pas tout le monde qui vivra son mercredi des Cendres de façon aussi intense... Que voulez-vous ? Pour certains, le « mercredi des Cendres » restera ce délicieux fromage à pâte molle et à croute fleurie de la Fromagerie Les Rivières, à Québec... D'ailleurs, en passant, au cas où la chose vous intéresserait, il se marie extraordinairement bien avec un petit rouge aromatique et doux.

Ben quoi ? Faut bien préparer son Mardi gras ! ■

Brigitte Bédard : Journaliste indépendante depuis 1996, elle est aussi membre de notre conseil de rédaction depuis 2012. Elle vient de publier *Et tu vas danser ta vie* (Éditions Néhémie), son témoignage de conversion franc et direct.

LES TRAVAILLEUSES SANS SEXE



Les femmes ne sont pas assez productives. Non seulement elles ont le mauvais goût de faire des enfants, mais encore osent-elles se plaindre de leurs cycles menstruels ! Quand elles ne sont pas enceintes, elles ont leurs règles. Et quand elles n'ont pas leurs règles, c'est qu'elles sont enceintes. Ou vieilles.

Heureusement, le marché – allié à la technique – a désormais les moyens de libérer les femmes et les entreprises de cette fâcheuse aliénation.

Apple et Google proposent déjà à leurs employées de congeler leurs ovocytes afin de pouvoir se consacrer à leur carrière (et à leur boîte) sans craindre la ménopause. Et comme près de 80 % des fécondations *in vitro* échouent passé 40 ans, Google, prévoyant, offre même à ses salariées de prendre en charge les frais d'adoption. Ouf !

Évidemment, personne ne nous dit à qui reviendra le poste de l'employée quadragénaire une fois qu'elle aura décongelé sa progéniture ou qu'elle l'aura importée des Philippines. Ni ce qu'il adviendra de celle qui refusera

l'offre généreuse de son patron philanthrope pour oser faire un enfant naturellement à 30 ans.

L'émoi du mois

Mais une fois le chapitre «enfants» réglé, reste le problème des règles. Car même stérile, la femme présente l'inconvénient d'être indisposée une fois par mois, moins disponible et moins compétitive.

Cela coûte cher, non seulement à l'entreprise, mais également à l'État ! La Grande-Bretagne estime que 17 millions de jours de congé sont pris annuellement par les femmes à cause de leurs règles.

Mais rassurez-vous : à ce désagrément, le système apporte également une solution. De plus en plus de jeunes femmes ont en effet décidé de prendre leur pilule en continu ou de subir des injections de progestérone afin de ne plus être cyclées. Un article du *Daily Mail* daté du 19 août 2015 et significativement intitulé «Arrêter ses règles pour avancer sa carrière» recense quelques témoignages édifiants.

Alanna Allen, gestionnaire de 29 ans, ne comprend même pas que des femmes puissent continuer à avoir leurs règles : «J'ai très peu de sympathie pour ces jeunes

apprenties qui disent souffrir de leurs règles. [...] Bien que j'aie pris un peu de poids et que je souffre de quelques migraines, mes règles ont cessé. Cela rend mon métier tellement plus facile! À présent, si l'une des femmes de mon salon commence à se plaindre de ses règles, je lui recommande des injections!»

Le *Daily Mail* rapporte également les propos de Morgan Spicer, 27 ans, «anxieuse à l'idée que ses cycles mensuels puissent causer du tort à sa carrière»: «Désormais, quand je travaille dans un bureau plein d'hommes, c'est comme si j'avais passé le niveau supérieur!» se réjouit-elle.

Et le docteur Shazia Malik, gynécologue et obstétricienne à l'hôpital de Portland, de commenter: «J'en vois bien plus souvent qu'autrefois – surtout dans la mesure où les femmes ont des emplois du temps plus chargés dans des emplois à haute pression et doivent plus souvent partir en voyage d'affaires. Pour les femmes qui souhaitent utiliser une contraception hormonale afin d'éliminer purement leurs règles, le principal est d'être conscient des risques de cancer, d'infertilité, d'ostéoporose et d'infarctus.»

La double aliénation

Les femmes en sont réduites à sacrifier leurs rythmes naturels, leur fécondité, leur possible descendance et jusqu'à leur propre santé sur l'autel de la performance. Voilà donc l'ultime planque du patriarcat!

Comme le dit bien Morgan Spicer, c'est pour s'adapter à un marché dominé par les hommes que les femmes se font les esclaves d'une technique conçue également par des hommes. Difficile d'admettre cela quand on lutte depuis 40 ans pour la contraception chimique et le salariat des femmes.

Bien des féministes sont prisonnières de l'équation suivante: liberté = travail = technique. Aveugles à l'emprise toujours croissante du productivisme technoscientifique sur le corps féminin, elles préfèrent lutter contre de chimériques réactionnaires essentialistes et faire des campagnes de promotion du clitoris.

On continue à chiffrer le degré d'émancipation des femmes selon leurs performances professionnelles et leur liberté sexuelle. Or, le sexe sans fécondité sert surtout un marché qui a tout intérêt à ce que les femmes deviennent non seulement des salariées comme les autres, mais surtout de fidèles consommatrices de plaisir et de contraceptifs.

Car sans pilule, adieu les soirées mousse au Banana Club; sans culture du loisir érotique, pas besoin de contraception

artificielle! Le sexe doit être ludique pour être vendeur. Double aliénation de la femme, sommée d'être en permanence disponible pour son patron et pour son mec, priée de rester stérile pour être aussi performante dans les dossiers que dans les draps.

Le respect du rythme

Devant cette situation, que proposons-nous? Rien de moins qu'une révolution. Cette révolution qui dure depuis 2000 ans et qui proclame que le corps est le temple de l'Esprit, qu'il est beau dans ses faiblesses et infiniment respectable.

Nous ne prêchons que l'émerveillement devant ce mystère du corps féminin, avec ses rythmes et ses pulsations violentes et contrastées, avec ce risque de l'enfant qui est le risque de la vie même. Nous demandons aux hommes cravatés de le respecter et aux hommes dénudés de l'aimer pour ce qu'il est. Nous demandons aux hommes en blouse blanche de ranger leurs seringues, leurs implants et leurs congélateurs. Nous ne sommes pas des vaches laitières qu'on féconde à la pipette et qu'on exploite jusqu'à épuisement. Devant la rentabilisation du sexe, nous proposons la gratuité de l'amour.

Quand l'acte sexuel devient un don et non plus une prédation, le couple peut s'accorder aux rythmes de la femme, dont la fécondité donne le tempo. Les méthodes de régulation naturelle sont l'arme grâce à laquelle les femmes reconquerront leur propre corps, et les hommes la conscience et le respect du corps d'autrui.

Contrairement à la contraception chimique, qui fonctionne selon le même modèle depuis 50 ans, les méthodes d'autoobservation (MAO), qui datent des années 1980, constituent une réelle innovation, qui met la science au service de la connaissance et de la maîtrise de soi. Ces techniques, déjà très efficaces, n'ont pas encore montré tout ce dont elles étaient capables, faute de financement. Une société tournée vers la vie et non vers la performance devrait les encourager par tous les moyens.

Au lieu de cela, en distribuant des contraceptions chimiques dangereuses et en subventionnant des PMA (procréation médicalement assistée) tardives, l'État actuel entérine cette domination des femmes par les hommes qui les baisent et les pressurent. ■

Marianne Durano: L'auteure est agrégée de philosophie en France. En plus de collaborer à la revue d'écologie intégrale *Limite*, elle a écrit, avec Axel Nørgaard Rokvam et Gaultier Bès, *Nos limites. Pour une écologie intégrale* (2014).



LES DESSOUS DU PICHOU

Selon certains régionalismes, le pichou est un laideron. Certes, mais encore? Le pichou, disons-le, est tellement plus que cela: il est chaud, il est doux, il est réconfortant, il est là quand je rentre le soir, il m'attend, bien à l'aise dans son panier avec ses frères pichous...

Oui, chers amis, je l'avoue: moi, je les porte fièrement, mes pantoufles en Phentex. Ce n'est pas tout de dire qu'on est fier d'être Québécois, encore faut-il l'assumer publiquement...

Ne riez pas. Vous croyez que je ne sais pas que vous cachez vos pichous en Phentex quand la visite arrive, et que vous les ressortez aussitôt qu'elle est repartie? Laissez-moi vous dire que c'est mal, ce que vous faites. Très mal.

Assumez-vous! Assumez votre québécity et portez – portons – fièrement nos pichous, car le pichou est foncièrement québécois avant même que nous ayons eu le courage de nous dire «Québécois».

Petite histoire

Le pichou était une chaussure d'hiver confectionnée par les Amérindiens. C'était une grosse pièce en cuir (orignal, caribou, bœuf, bref, tout ce qu'on peut trouver dans une tourtière) qu'on ramenait par-dessus le pied et qu'on cousait en lançant, des orteils jusqu'au genou. On recouvrait le tout avec plusieurs chaussettes. C'était plus commode pour enfiler les raquettes.

Et puis bon. On a fini par oublier cette drôle de chaussure parce que la botte, hein... Jusqu'à l'arrivée de la pantoufle en Phentex dans les années 1960.

L'habitant qui nous habite a senti remonter tout son passé. André Girard venait d'inventer le Phentex, et puis Les Karrik chantaient «Yes à pichou». Tout le monde s'est

mis à chausser des pichous! Y'avait même les Anglais qui cherchaient des *peashoe*! Les *peashoes* étaient en train de déclasser les *Pea Soup*, c'est tout dire!

Mais bon. Toute bonne chose a une fin et, dans les années 1980, on a levé le nez sur les pichous... Les dommages collatéraux du référendum, qui sait?

Pantoufle tendance

Jusqu'au jour où certains gros médias ont tenté un *rebranding*. Les chroniqueurs mode scandaient «le retour de la pantoufle en Phentex». Désormais, on retrouvait le pichou à l'entrée des boîtes de design branchouillardes! Des designers d'intérieur en commandaient même pour leur clientèle «férue de design»... pour les leur revendre 25 \$ la paire!

Bonté divine! Ça coute cher, la branchouille!

Faudra leur dire qu'on peut avoir un sac plein de pichous pour presque rien. Au risque de leur déplaire, ils n'auront pas à faire appel à des designers mode; ils auront juste à téléphoner au couvent le plus près.

Les bonnes sœurs tricotent des pichous en Phentex depuis toujours. Chez nous, nous en recevons chaque année, et de toutes les grandeurs: de bébé naissant jusqu'aux ados en chaloupe. Si vous donnez quelques dollars en échange, elles les mettent dans leur bazar pour aider les familles du coin. Voilà. C'est tout. Rien de *sexy*. Juste la vie.

Conseil: faites vos réserves de pichous parce que les bonnes sœurs se font de plus en plus rares.

Un jour, elles nous manqueront, nos bonnes sœurs. Un jour, je me dis qu'il n'y aura plus de pichous. ■

MOSTACCIOLI

AU GINGEMBRE*

Ingrédients

½ tasse	poudre de cacao naturel (non alcalinisé)
⅔ tasse	farine tout usage non blanchie
¼ tasse	sucré granulé
½ tasse	amandes finement moulues
1 c. à café	cannelle moulue
1 c. à café	bicarbonate de soude
¼ tasse	miel
¼ tasse	mélasse
¼ tasse	vin rouge sec (ou eau)
⅔ tasse	sucré à glacer
1	citron Meyer, le zeste et le jus
2 c. à soupe	gingembre frais râpé

Préparation

1. Préchauffer le four à 325 °F.
2. Tamiser la poudre de cacao dans un bol. Ajouter la farine, le sucre, les amandes, la cannelle et le bicarbonate de soude.
3. Remuer légèrement pour mélanger. Ajouter le miel, la mélasse et le vin (ou l'eau) et le gingembre râpé. Mélanger jusqu'à l'obtention d'une pâte lisse et collante.
4. Laisser reposer pendant 1 minute pour absorber le liquide, puis réfrigérer pendant au moins 3 heures.
5. Fariner légèrement la pâte, et la rouler une ou deux fois avec un rouleau à pâtisserie pour l'égaler.
6. Tapisser une plaque à pâtisserie de papier parchemin ou d'une protection de silicone. Y déposer la pâte. Avec un pinceau à pâtisserie sec, enlever tout excédent de farine.
7. Cuire au four pendant 15 à 25 minutes.
8. Retirer la plaque du four et laisser reposer pendant 1 minute. Puis, soulever le papier parchemin (avec les biscuits) et laisser refroidir sur une grille.





9. Pour le glaçage: pendant que les biscuits sont encore chauds, combiner le sucre à glacer, le jus et le zeste de citron dans un petit bol, mélanger jusqu'à consistance lisse. Tartiner la surface de chaque biscuit; le glaçage sera absorbé. Après 1 ou 2 minutes, étendre une seconde couche de glaçage.

10. Laisser les biscuits refroidir complètement; ils resteront moelleux à l'intérieur. ■

*La recette originale de ce biscuit italien remonterait à plus de 300 ans avant Jésus Christ! La version que nous en présentons a évidemment été modernisée depuis.



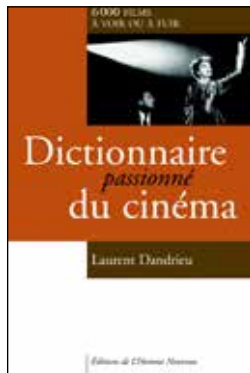
UNE SAINTE FASCINANTE

Plus qu'une simple biographie relatant des faits historiques et de belles œuvres de charité, ce livre de Thérèse Nadeau-Lacour nous entraîne à la rencontre d'une mystique atypique: Marie Guyart de l'Incarnation. Cette femme d'affaires hors pair, pionnière et Mère de la Nouvelle-France, est connue pour la fondation du couvent des Ursulines à Québec ainsi que pour son œuvre d'éducation.

Mais dans cet ouvrage, j'ai découvert la femme intime du cœur de Dieu, celle qui, tout au long de sa vie, n'a cherché qu'à l'aimer et à faire sa volonté. J'ai aussi rencontré une amie qui me rappelle que la sainteté change vraiment le cours de l'histoire... Qu'elle est un appel pour tous, où que nous soyons, quoi que nous fassions!

Thérèse Nadeau-Lacour, *Marie Guyart de l'Incarnation. Une femme mystique au cœur de l'histoire*, Éditions Artège, 2015, 312 pages.

Eulalie Hibon
fmj@le-verbe.com



DICTIONNAIRE PASSIONNÉ

Ce nouveau dictionnaire du cinéma, issu d'une maison d'édition catholique, m'a tout de suite attiré. Imaginez... 6000 films à voir ou à fuir décrits par un même auteur! C'est le défi relevé dans cette brique rassemblant les critiques de cinéma de Laurent Dandrieu de 1998 à 2013.

L'auteur de ce dictionnaire m'a ouvert les horizons et m'a fait me questionner sur le sens profond du cinéma. «Le cinéma nous aide à voir la façon dont le bien et le mal, au bout du compte, sont toujours intimement imbriqués. Car le cinéma ne nous fait autant vibrer que parce qu'il nous aide à démêler la vie et à y voir clair dans nos existences bien souvent opaques.»

Il faut le reconnaître: ce dictionnaire est très subjectif, Dandrieu dit franchement ce qu'il pense. Il n'a pas peur d'encenser telle œuvre moins connue ou de descendre telle autre acclamée par tous! Il se dit lui-même *anti-moderne*. Cela donne le ton... tout en restant un incontournable pour tout amoureux du cinéma!

Laurent Dandrieu, *Dictionnaire passionné du cinéma. 6000 films à voir ou à fuir*, Éditions de L'Homme Nouveau, 2013, 1403 pages.

François-Philippe-Van, fmj
fmj@le-verbe.com



ÇA DÉCOLLE!

Quand réflexion théologique et science-fiction se rencontrent: ça décolle!

Quand j'étais adolescente, la science-fiction est entrée dans mon univers avec les classiques d'Isaac Asimov. En lisant cette épopée intergalactique d'O'Brien, j'ai renoué – je dirais avec gourmandise! – avec cet amour de jeunesse...

Les incontournables de la science-fiction s'y retrouvent: conspiration de la classe dirigeante, oppression des libertés individuelles, manipulation des consciences, technologie futuriste.

J'ai savouré la finesse avec laquelle O'Brien traite du thème de l'existence de Dieu. En suivant Neil de Hoyos à travers son journal de bord, on constate que le genre humain transporte avec lui tout ce qu'il est: tant la bonté que le mal. La question d'un «ailleurs meilleur», écho au paradis perdu, se pose en filigrane.

Peut-il exister une seconde chance pour l'humanité? Un lieu où le Royaume serait vécu dans sa plénitude? Bon voyage!

Michael D. O'Brien, *Voyage vers Alpha du Centaure*, Éditions Salvator, 2014, 765 pages.

Karine Côté, fmj
fmj@le-verbe.com



25

Ce n'est un secret pour personne: Adele est aujourd'hui l'une des plus grandes vedettes de la chanson populaire. La jeune chanteuse britannique livre ici son troisième album, intitulé 25, dans lequel sa voix déjà mature atteint des sommets. Les onze pistes nous font découvrir toujours mieux la qualité de l'instrument de l'artiste. On en est complètement enveloppés du début à la fin de l'écoute.

Alors que les airs plus rythmés de certains titres («Send my love to your new lover», «Water under the bridge», «River Lea») rappellent la pop des Katy Perry et Rihanna de ce monde, les chansons où Adele s'accompagne de son piano ou de la guitare et de quelques percussions restent les signatures de l'artiste et nous font apprécier d'autant plus sa voix à la Amy Winehouse.

Consacrée par des nombres de ventes records, acclamée par la critique, Adele semble avoir poli le talent qu'on lui avait reconnu dès son premier album, il y a maintenant six ans. Bien que ses textes restent simples et abordent de façon assez superficielle et commune le sujet principal de l'amour, elle réussit à nous émouvoir par la puissance et l'intensité de l'interprétation.

Bref, 25 est un incontournable pour les «déjà-fans» de l'artiste et un bon album pour ceux qui veulent se tremper dans l'univers de la pop avec une valeur sûre.

Adele, 25, 2015, disques XL, pop anglophone.



COMME UNE VAGUE

De plus en plus connu et reconnu, Alexandre Poulin présente avec *Le mouvement des marées* un album où la poésie flirte avec le banjo et la guitare. Le style folk de l'artiste est assumé par l'acoustique de toutes les pistes. La guitare, la batterie, le banjo, le piano. Les airs sont simples, parfois communs et répétitifs, mais les arrangements sont convaincants.

La force réelle de l'auteur-compositeur-interprète québécois se retrouve dans les textes, qui abordent très habilement la vie à travers les thèmes de la terre, du vent, des voyages et de l'amour.

C'est d'une voix douce, voire parfois douceuse, qu'Alexandre Poulin nous livre des chansons à textes forts et sensibles, sur des arrangements qui ne sont pas sans rappeler Vincent Vallières ou même les frères Nicolas et Fred Pellerin.

Voilà un album «doudoune» qui reconforte et qui fait sourire, quand on a le temps et l'esprit à en écouter pleinement les paroles.

Alexandre Poulin, *Le mouvement des marées*, disques Victoire, pop francophone.

FAMILLE MARIE-JEUNESSE

MONTÉE Pascalle

24^{au} 27
MARS

Le Christ nous invite à le suivre
pas à pas jusqu'à sa résurrection.
Quelle joie de vivre Pâques dans
une atmosphère de prière, de
profondeur, de fraternité et de joie!



LIEU DE RASSEMBLEMENT

1021 rue du Conseil
Sherbrooke Qc, J1G 1M2

INFORMATIONS ET INSCRIPTION

• Sherbrooke: 819 820 1500
• Québec: 418 648 2878

INFORMATIONS ET INSCRIPTION EN LIGNE

WWW.MARIE-JEUNESSE.ORG

nouveauté

Jésus raconté par ses proches



Jacques
Gauthier

Il existe plusieurs livres sur Jésus, mais celui-ci est unique à plus d'un titre. L'auteur donne la parole aux proches de Jésus et les fait parler à la première personne. Chacun présente le Maître à partir de sa relation avec lui, en commençant par Marie et Joseph. Ensuite, les Douze, plus particulièrement ses cousins, Jacques et Jude d'Alphée, puis les autres apôtres, selon l'ordre chronologique de leurs appels, pour terminer avec Marie de Magdala et Paul de Tarse. La question que Jésus leur a posée il y a deux mille ans demeure toujours actuelle : « Pour vous, qui suis-je » ?

Paris et Montréal
Novalis, 2015 226 pages
24, 95 \$

Pèlerinage à Fatima, Medjugorje et Rome

Du 08 au 22 mai 2016

Ce voyage inclut :

3583 \$
can.
Par personne

- Les vols en gros porteurs.
- Hébergement : 5 nuits à Fatima, 7 nuits à Medjugorje et 1 nuit à Rome
- Deux repas par jour, toutes les excursions.
- Transferts en autocars deluxe.
- Les taxes et frais de service

Réservez avant le 1er novembre
2015 pour profiter d'une réduction
de 50\$ par personne.



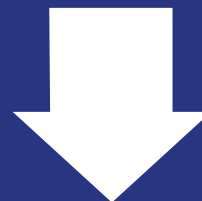
NADEAU & ROULEAU

L'AUTRE VOYAGE

Nadeau & Rouleau Inc. est détenteur d'un permis du Québec

450-229-6325 / 1-800-463-6323
nadeau-rouleau@cgcable.ca
www.nadeau-rouleau.com

ANNONCER ICI...



c'est comme allumer un lampion
qui brille pour des milliers de lecteurs.

Pour plus d'info.: publicite@le-verbe.com ou 418 908-3438

TROUVAILLE

Ephatta

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com



«Ephatta», qui signifie «Ouvre-toi» en araméen, est un terme employé par Jésus lors de la guérison d'un sourd-muet (Mc 7,34).

Premier site d'hospitalité chrétienne à travers le monde, Ephatta Hospitality met en relation des personnes qui cherchent un hébergement temporaire avec d'autres personnes qui sont prêtes à les accueillir.

Question de remettre le partage et l'hospitalité du chrétien au centre de nos voyages, qu'il s'agisse de pèlerinages, de rassemblements, de déplacements professionnels ou de vacances, Ephatta veut changer nos habitudes de voyage en nous donnant la possibilité de séjourner chez l'habitant. Il nous invite à découvrir les habitudes de vie locales et permet de pratiquer l'hospitalité chrétienne comme elle se pratique depuis l'Antiquité.

Jusqu'à maintenant, la communauté compte 2800 membres, répartis dans 560 villes et dans 50 pays. Sur le site, on peut consulter les annonces des hébergements, lire les témoignages de pèlerins et admirer des photos de voyage. La première ambassadrice au Canada, Annie, de Trois-Rivières, témoigne de sa propre expérience de voyage et raconte pour quelle raison elle a

décidé de faire connaître Ephatta dans notre coin de pays.

Contacté par *Le Verbe*, Thomas Teilhet, cofondateur, nous explique que «Ephatta permet d'enrichir sa foi à travers des moments de partage, à une époque où les hommes s'éloignent. Facebook cherche à concentrer l'intégralité de l'expérience sociale sur le Web, et nous, nous partons du Web pour recréer du lien social!»

Fondateurs: Thomas Teilhet et
Thibaud de Bernis

thomas@ephatta.com
www.ephatta.com

ARRÊTE, T'EXÉGÈSES

L'Homo curvus redressé

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com



Le récit de l'Évangile de Luc sur la femme courbée (Lc 13,10-17) nous fait entrer dans un univers symbolique et spirituel qui permet de comprendre la réalité du péché. Dans ce récit, la posture physique est en constant parallèle avec la posture intérieure.

Dans la Bible, le péché s'illustre de plusieurs façons. Par le manque, par exemple, par ce qui fait défaut. Et aussi par ce qui courbe, qui tord, qui atteint à l'échine de l'homme, à sa stature.

Cela nous conduit à une autre image intéressante: dans notre vie

spirituelle, nous avons à nous redresser pour devenir plus hommes, comme nos lointains ancêtres le sont devenus en s'appelant *Homo sapiens*, en passant du stade de l'animalité à un stade cognitivement développé.

En redressant la femme infirme depuis dix-huit ans, le Christ montre que sa puissance de guérison fait advenir l'homme nouveau. Alors qu'Adam a fait régresser le genre humain par le péché, le nouvel Adam le restaure. Le Christ, en appelant cette femme qui avait perdu sa dignité de «Femme», lui redonne son identité de nouvelle Ève et la fait passer du stade que j'appelle *Homo curvus* à celui d'*Homo novus*.

Grégoire le Grand, dans une homélie, donne l'image de l'homme qui marche tête baissée, attiré vers la terre, qui ne regarde que les choses matérielles. Or, la femme courbée, une fois redressée, mains libres, libérée du poids de son péché, peut maintenant regarder vers le ciel. C'est ce que le Christ veut faire avec nous: nous empêcher d'être des vieillards spirituels.

RITES DU MONDE

Quelle paix ?

Alexandre Dutil
alexandre.dutil@le-verbe.com

Voilà déjà quelques mois que je vous présente plusieurs rites catholiques (occidentaux et orientaux) que vous ne connaissiez pas. Commençons maintenant à faire quelques comparaisons.

Je vais commencer par une petite histoire. Je me rappelle qu'il y a quelques mois je discutais avec un ami Libanais. Au cours de notre conversation, je lui ai exprimé que j'étais allé récemment à une liturgie maronite. Lui-même venant régulièrement à la

messe «romaine», nous nous sommes mis à comparer nos liturgies respectives. C'est de là qu'est née l'idée de cette chronique.

Une des surprises de notre conversation fut que chacun d'entre nous aimait beaucoup la manière dont s'effectue l'échange de la paix dans la liturgie de notre interlocuteur. En effet, les deux rites sont différents sur ce point de la célébration. Je crois qu'il vaut la peine d'expliquer cette différence ici.

Dans le rite maronite, l'échange de la paix commence tout d'abord à l'autel et se distribue à partir de là. Il s'agit en fait d'une chaîne d'échange. Tout d'abord, le prêtre donne la paix au diacre ou aux servants, qui eux vont la porter aux membres de l'assemblée, qui vont continuer à la transmettre à d'autres membres.

Une autre particularité du rite maronite est qu'on échange la paix d'une manière bien spéciale. Les mains du receveur sont collées l'une contre l'autre, et celles du donneur viennent se placer sur celle de l'autre personne de manière à serrer les doigts. Ce que je trouve impressionnant, c'est que l'on comprend bien que la paix vient de Dieu.

De l'autre côté, dans notre liturgie, puisque tous échangent la paix en même temps, on sent, spécialement dans les petites communautés, la force de la fraternité. On comprend bien que la paix dont il est question est celle qui existe entre frères et sœurs devant Dieu.

Les deux formes de ce rituel mettent l'accent sur des aspects différents, mais tous deux importants.

Cela dit, même au risque d'attraper quelques indésirables microbes durant les mois d'hiver, il serait dommage de se passer du rituel

de l'échange de la paix dans nos célébrations.

CALEPIN DE VOYAGE

Un tour du monde à la James Bond

Anne-Laure Dollié
anne-laure.dollie@le-verbe.com

Je suis convaincue que chacun possède un petit grain de folie en soi.

J'ai décidé d'arroser ce petit grain pour que ma vie soit remplie d'aventure, de sens, d'émerveillements, de Dieu...

Je m'appelle Anne-Laure, j'ai 23 ans, et mon aventure à moi, c'est un voyage autour du monde. Mais pas n'importe lequel !

Le but de ce voyage est de partir à la rencontre des missionnaires chrétiens afin de les connaître pour ensuite les faire connaître.

J'ai ce désir brûlant en mon cœur de porter Jésus au monde entier, et c'est une richesse que de partager ce même désir avec des hommes et des femmes qui ont le souci de donner Jésus comme réponse à notre liberté et à notre bonheur.

En vivant la réalité des différentes missions à travers le monde, j'ai ainsi le temps de réfléchir sur diverses questions concernant la nouvelle évangélisation et sur ma vocation de baptisée.

Je vous propose d'embarquer avec moi dans cette aventure afin d'explorer ce vaste monde et plus encore... notre monde intérieur.

Une école de vie

Si je suis partie seule sur les routes, je ne suis jamais vraiment seule.



Bien sûr, je passe du temps avec les missionnaires, mais sur le chemin lui-même, c'est avec Jésus que je marche. Cela vous semble abstrait ?

Il n'y a pas femme plus concrète que moi, et je vous assure que marcher avec Jésus, c'est très concret. Je le vois dans sa Providence.

La Providence, c'est laisser Dieu pourvoir à nos besoins au moment opportun.

Il m'est parfois difficile de tout lâcher pour laisser Dieu prendre les commandes d'un tel projet, mais croyez-moi, c'est une belle école de confiance en Dieu.

C'est pour cela que la prière a pris une dimension bien plus importante qu'elle n'en avait au début. Moi qui ne suis pas une acharnée de la discipline, je m'aperçois que la prière quotidienne s'impose désormais comme un temps nécessaire et non négociable. Plus il y a de missions, plus il y a besoin de prière incessante.

Les fruits de cette prière ? Une paix devant les imprévus (nombreux !) et

un sentiment de communion avec les missionnaires pour qui je prie chaque jour.

Dieu est déjà à l'œuvre dans mon cœur et dans ceux qui croisent ma route après trois mois de voyage. Et ce n'est que le début...

Pour voir les vidéos et suivre Anne-Laure
dipinsideworldtour.blogspot.ca

MOTS DITS

Hexakosioihexakontahexaphobie

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Vous pensiez qu'«anticonstitutionnellement» était le plus long mot de la langue française? Détrompez-vous! Ce mot colossal imprononçable de 29 lettres le supplante. Et il est aussi étrange que la réalité qu'il décrit: la peur du nombre 666.

Étymologiquement, il se compose du nombre 666, qui en grec se prononce *hexakosioi hexekonta hex*. Son origine vient de l'Apocalypse, où il est écrit que le signe de la Bête sera 666.

La phobie consiste à éviter ce nombre, symbole du démon, si l'on interprète le récit apocalyptique au sens littéral. L'attitude superstitieuse qui fait craindre d'une manière exagérée ce qui relève du surnaturel et des forces du mal peut aller jusqu'à éviter tout ce qui s'y apparente: utiliser la fraction $\frac{2}{3}$, dont la décimale est un nombre périodique se composant de six, craindre les dates et les numéros de pages reliés à ce nombre, etc.

Ronald Reagan et sa femme Nancy auraient fait changer leur adresse du 666 St. Cloud Road pour le 668 St. Cloud Road. La BBC rapporte

en 2007 que des habitants de la ville de Reeves, en Louisiane, auraient réussi à faire changer le préfixe téléphonique local 666 pour 749.

Il est étonnant que, dans un siècle prétendument rationnel et positiviste, on accorde toujours une telle importance au surnaturel. Chassez le surnaturel, il reviendra au galop, déguisé sous des formes parfois étranges.

DISTINCTIONS

Un grand cru

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

Lors du dernier gala de l'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO), la revue *Le Verbe* a remporté les honneurs dans deux catégories, soit «Dossier» et «Mise en pages».

Pour la mise en pages du numéro de juin-juillet-août 2015, le jury a félicité Joëlle Renauld, Judith Renauld (graphistes) et Antoine Malenfant avec ces mots: «La revue *Le Verbe*

est une revue moderne, au gout du jour. La mise en pages est de grande qualité, avec un excellent choix de photos et d'images en harmonie avec les textes. Précision, équilibre et détail.»

En ce qui concerne le prix du meilleur dossier (le même numéro a été primé, dossier «Musique»), le jury «a choisi ce dossier intéressant, instructif et diversifié dans ses divers angles d'approche. Bien écrit, solidement documenté et habilement assemblé, le document présente des personnes et des réflexions de divers horizons, le tout convergeant vers un vibrant éloge à la musique».

Chapeau bas à Frédérique Francœur, Sarah-Christine Bourihane, Simon Lessard, Samuel Tessier, Yves Casgrain et Brigitte Bédard pour leur contribution au dossier gagnant.

Nous saluons aussi tous les finalistes, avec une mention spéciale à Gabriel Bisson (bédéreportage sur l'Arche l'Étoile, numéro d'avril-mai 2015) et à Carl Héту (photoreportage sur les réfugiés au Moyen-Orient, numéro d'avril-mai 2015) pour leur nomination!



De gauche à droite: Jacinthe Lafrance, présidente de l'AMéCO, Joëlle Renauld, Judith Renauld, Antoine Malenfant, Sophie Bouchard et Claire Du Mesnil, coordonnatrice du jury pour le Prix d'excellence de l'AMéCO dans la catégorie Mise en pages.
Photo: Nathalie Dumas.

Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou le pinceau agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs de ce numéro du *Verbe*.



Jacynthe Bergeron
(«Dans les draps», p. 84) est

une artiste multidisciplinaire, une vraie. Musique, sculpture, peinture et... tricot ! Après une formation en enseignement des arts, elle a transmis sa passion artistique à des centaines de jeunes dans les écoles de Québec. Elle vit aujourd'hui de son art, qu'elle expose tantôt sur son île (d'Orléans), tantôt dans les pubs de la Vieille Capitale.



Marie-Hélène Bochud
(«Enquête», p. 18, et

«Classe de maître», p. 80) est une artiste et illustratrice originaire de La Pocatière, dans le Bas-Saint-Laurent. Sa grande passion pour le dessin l'amène à compléter, en 2014, un baccalauréat en pratique des arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.



En toute délicatesse, **Caroline Dostie**
(«Controverse», p. 36) donne vie à

ses paysages intérieurs. Ses réalisations picturales interrogent la souffrance

et l'espoir ainsi que la précarité de l'équilibre entre les deux. Son discours sur la fragilité de l'humain se traduit par des portraits anonymes et par des formes organiques. Elle souhaite établir par là une atmosphère propice à l'introspection.



Sylvie Chartrand
(«Prière», p. 76) vit et travaille à

Montréal. Doctorante en études et pratiques des arts à l'UQAM depuis 2011, elle a bénéficié de nombreuses bourses d'études et de bourses de soutien à la création.



Passionné par l'être humain et par son histoire, **Jeffrey Dérignon**

(«Prochain numéro», p. 98) a étudié en journalisme à l'UQAM. Quand il n'est pas dans les livres ou au cinéma, c'est à moto ou sur ses deux pattes qu'il parcourt les routes que la vie veut bien placer sur son chemin. Dans ces moments privilégiés, il aime bien partir à la rencontre de l'autre, s'immiscer un instant dans le quotidien des gens, avec son appareil photo pour compagnon.



Rapidement identifiable par la vivacité de son trait et le style original

de ses personnages, **Yves Guézou** (p. 16) a une tournure d'esprit qui lui est propre. Et l'effet des dessins de cet artiste basé en France débouche rarement sur de la mélancolie. Après avoir traité une vaste palette de sujets, dans des supports variés (*Valeurs actuelles*, *Le Point*, *L'Auto Journal*, Nathan, Hachette, Bordas...), Guézou se consacre à présent à un thème qui mêle le spirituel et... le spirituel.



Photographe de presse et artiste en arts visuels, **Pascal Huot**

(«Monumental», p. 9) explore et travaille principalement la photographie, la peinture et le dessin. Il est titulaire d'un baccalauréat avec majeure en histoire de l'art et mineure en études cinématographiques et d'une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Depuis quelques années, Pascal mène de front son travail de photojournaliste et d'artiste peintre, et collabore à de nombreuses publications québécoises.



Marie Laliberté
(«Photoreportage», p. 58) est étudiante

en photographie. Elle détient un DEC en arts et lettres et demeure à Repentigny-la-pittoresque.



Si **Judith Renaud**
(«Tranche de vie», p. 10, «Rencontre», p. 26, et

«Catho style», p. 86) contribue surtout au *Verbe* par ses talents en graphisme, la photographie est sa première flamme. Elle est présentement étudiante au baccalauréat en design graphique à l'Université Laval.

Le Verbe

Abonnement à 20 \$ seulement*

Optez pour le paiement préautorisé

- Cout réparti sur l'année
- Paiement par carte de crédit
- Réception de la publication en continu
- Adhésion facile et sécuritaire



☐ **20 \$ / an (5 numéros) NOUVEAU** seulement

☐ **5 \$ / mois** (paiement préautorisé)

☐ **60 \$ / an (5 numéros)**

☐ **100 \$ / an (2 exemplaires par envoi, 5 numéros)**

☐ Je souhaite recevoir le 2^e exemplaire chez moi.

☐ Envoyer le 2^e exemplaire à l'adresse suivante :

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél. _____

Courriel _____

* Pour les abonnements nouveaux seulement.

Taxes incluses si applicable.

Tout abonnement est payable d'avance et est non remboursable.

**C'est l'heure des impôts !
Notre organisme a besoin de vos dons !**

Don	Crédit d'impôt**	Don réel après crédit
50,00 \$	17,50 \$	32,50 \$
100,00 \$	35,00 \$	65,00 \$
200,00 \$	70,00 \$	130,00 \$
201,00 \$	106,53 \$	94,47 \$
300,00 \$	159,00 \$	141,00 \$
400,00 \$	212,00 \$	188,00 \$
500,00 \$	265,00 \$	235,00 \$
1 000,00 \$	530,00 \$	470,00 \$

** Selon les taux du fédéral et du Québec 2015. Source : Agence de revenu du Canada

• Voici ma contribution ponctuelle :

☐ **50 \$** ☐ **100 \$** ☐ **500 \$** ☐ **1 000 \$** **Autre :** _____ \$

• Je désire faire un don **mensuel** par prélèvement automatique (Visa ou MasterCard). Je pourrai modifier cette contribution ou y mettre fin en tout temps.

☐ **10 \$** ☐ **25 \$** ☐ **50 \$** ☐ **100 \$** **Autre :** _____ \$

☐ Je désire recevoir un reçu officiel (**25 \$** et plus).

N° d'enregistrement de notre organisme sans but lucratif : 13687 8220 RR 0001

MODE DE PAIEMENT

Visa ☐

MasterCard ☐

Chèque ou mandat ☐

Montant total _____ \$

N° carte : _____ exp. : _____ Signature : _____

Merci de votre appui !

VOTRE ADRESSE

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél. _____

Courriel _____

Le Verbe

voir • penser • croire

L'INFORMATEUR CATHOLIQUE
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

CRIMINELS ET REPENTIS

Parcours tortueux mais salvifiques

Jubilé de la Miséricorde

Figures de malfrats chez Dostoïevski



Pierre Racicot, braqueur de banques repenté (photo: Jeffrey Déragon).

Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Brigitte Bédard, Sophie Bouchard,
Sarah-Christine Bourihane, Alexandre Dutil,
Simon Lessard, Antoine Malenfant, Laurent Penot

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Geneviève Bélanger, Benoît Boily - prêtre,
Sophie Bouchard, Laurier Côté, Jean Grégoire,
Pascal Proulx, Jean-Pierre Tremblay

DIRECTRICE GÉNÉRALE: Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF: Antoine Malenfant

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION: Robert Charbonneau

GRAPHISTE: Judith Renauld

MARKETING ET PUBLICITÉ: publicite@le-verbe.com

ADJOINTE ADMINISTRATIVE (abonnements)

Laura Nobili • info@le-verbe.com

TÉLÉMARKETING: Silvia Zumaran

Le Verbe est produit par l'organisme de charité
L'Informateur catholique
(enregistrement: 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias
catholiques et œcuméniques (AMéCO).



Le Verbe est publié 5 fois par année, est imprimé chez
Solisco et est distribué par Messageries Dynamiques.
Port payé à Montréal, imprimé au Canada.



Dépôts légaux:

Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé)

ISSN 2368-9617 (en ligne)

Canada

Nous reconnaissons l'appui finan-
cier du gouvernement du Canada.

Nos listes d'adresses peuvent à l'occasion être communiquées
à des organismes de bienfaisance ou de charité.
Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées
de nous en aviser.

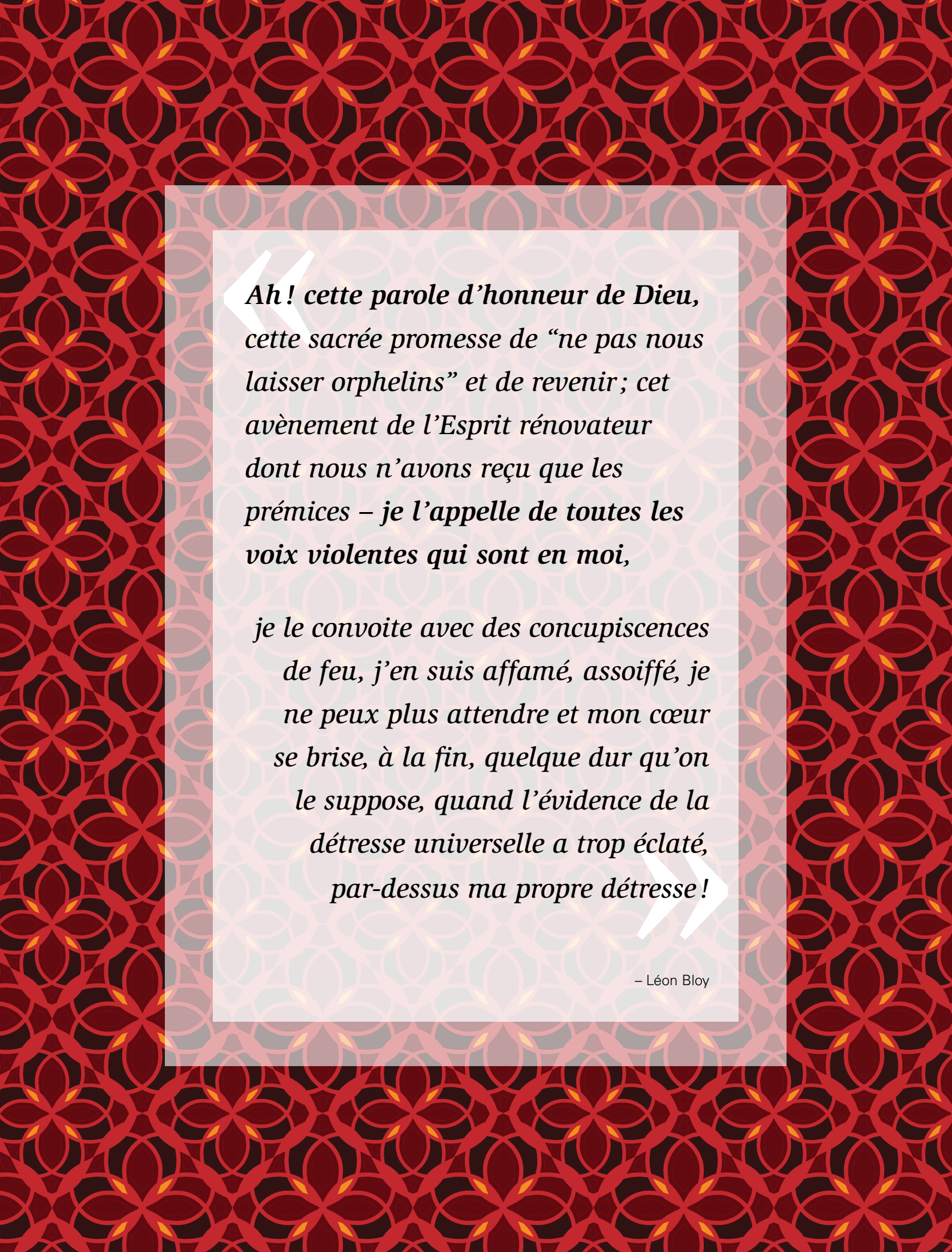
LE VERBE

L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél.: 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Les photos ou illustrations des pages 4, 7, 83 et 93 sont
tirées de la banque d'images Fotolia.

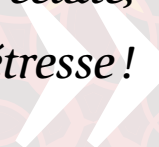


ILLUSTRATION
PAGE COUVERTURE
Montage de Judith Renauld



*Ah ! cette parole d'honneur de Dieu,
cette sacrée promesse de “ne pas nous
laisser orphelins” et de revenir ; cet
avènement de l'Esprit rénovateur
dont nous n'avons reçu que les
prémices – je l'appelle de toutes les
voix violentes qui sont en moi,*

*je le convoite avec des concupiscences
de feu, j'en suis affamé, assoiffé, je
ne peux plus attendre et mon cœur
se brise, à la fin, quelque dur qu'on
le suppose, quand l'évidence de la
détresse universelle a trop éclaté,
par-dessus ma propre détresse !*



– Léon Bloy

T'ES PERDU ?

C'est ton année chanceuse.

#brebiségagée
#jubilédelamiséricorde

le-verbe.com
418 908-3438

Poste-publications N° 40063100

Messageries Dynamiques

0 1



Vol 5 no 1

Ce numéro de la revue *Le Verbe* vous est offert à prix réduit
grâce à la contribution de plusieurs communautés
religieuses : les Sœurs de la Charité d'Ottawa,
les Frères de Saint-Gabriel et la Congrégation Notre-Dame.

Le Verbe